RACINE

ATHALIE

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

NOUVELLE ÉDITION CLASSIQUE

AVEC

NOTES LITTÉRAIRES, GRAMMATICALES ET ÉTYMOLOGIQUES

PAR

L. HUMBERT

PROFESSEUR AU LYCÉE CONDORCET



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Prix : 0 60

ATHALIE

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

—

1691

J. RACINE

ATHALIE

TRAGÉDIE

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

NOUVELLE ÉDITION CLASSIQUE

AVEC

NOTES LITTÉRAIRES, GRAMMATICALES ET ÉTYMOLOGIQUES

PAR

L. HUMBERT
Professeur au Lycée Condorcet

TREIZIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

AVERTISSEMENT

Cette édition d'*Athalie* s'adresse surtout aux élèves de la classe de quatrième.

Le texte de la préface de Racine a été collationné avec le plus grand soin sur celui de l'édition princeps ; il pourra ainsi servir de matière à une petite étude sur l'orthographe et la ponctuation françaises à la fin du dix-septième siècle. Mais, pour la tragédie, on a suivi les dernières éditions publiées en France, l'édition de MM. Saint-Marc-Girardin et Moland et celle de M. Paul Mesnard.

Les notes ont été faites, suivant la méthode professée à l'Ecole normale, par M. Ch. Thurot, le savant maître de la conférence de grammaire. Le dictionnaire de l'Académie française (édition de 1877) et ceux de MM. Littré et Brachet ont été consultés pour les mots qui paraissaient devoir être expliqués à de jeunes élèves beaucoup moins familiarisés qu'on ne le suppose d'ordinaire avec l'étude de leur langue maternelle. La grammaire citée est celle de M. Chassang (*Cours supérieur*).

NOTICE SUR RACINE

Jean Racine est né à la Ferté-Milon[1], le 21 décembre 1639. Son père, Jean Racine, était contrôleur du grenier à sel de cette ville ; sa mère, Jeanne Sconin, était fille du procureur du roi aux eaux et forêts de Villers-Cotterets. A peine était-il âgé de quatre ans que déjà il était orphelin. Il fut d'abord élevé, ainsi qu'une sœur à peu près du même âge que lui, sous la tutelle de son aïeul paternel. Il fut mis ensuite au collège de Beauvais, où il apprit le latin.

Un peu plus tard, il entra à la maison des Granges, voisine de Port-Royal-des-Champs, regardée alors comme la meilleure école pour la jeunesse. Là se dévouaient à l'instruction des jeunes gens l'avocat Lemaistre, le docteur Hamon, le controversiste Nicole, Sacy, le traducteur de l'Ancien et du Nouveau-Testament, Lancelot, le principal auteur des *Méthodes* dites de Port-Royal, des *Racines grecques* et de la *Grammaire générale et raisonnée.* Sous la direction de ce dernier maître, qui se chargea de lui enseigner le grec, Racine fut bientôt en état de comprendre dans leur langue les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. « Son génie l'entraînait de préférence vers la poésie, et son plus grand plaisir était de s'aller enfermer dans l'Abbaye avec Sophocle et Euripide, qu'il savait presque par cœur ; il avait une mémoire prodigieuse. Il trouva par hasard le roman de *Théagène et Chariclée.* Il le dévorait, lorsque Claude Lancelot, qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre et le jeta au feu. Il trouva le moyen d'en avoir un autre exemplaire qui eut le même sort, ce qui l'engagea à en acheter un troisième, et, pour n'en plus craindre la proscription, il l'apprit par cœur et le porta au sacristain en lui disant : « Vous pouvez encore brûler celui-ci comme les autres[2]. »

1. La Ferté-Milon est une commune du canton de Neuilly-Saint-Front, arrondissement de Château-Thierry (Aisne).
2. Mémoires de Louis Racine.

Après trois ans passés sous la direction des bons solitaires, Racine alla à Paris au mois d'octobre 1658 pour faire sa philosophie au collège d'Harcourt (aujourd'hui lycée Saint-Louis). En 1660, à l'occasion du mariage de Louis XIV avec la fille de Philippe IV, il composa une ode intitulée la *Nymphe de la Seine,* pour laquelle Colbert lui envoya cent louis de la part du roi ; peu après, il obtint encore une pension de six cents livres à titre d'homme de lettres.

Malgré ce succès, ses parents auraient voulu le voir abandonner la poésie pour se livrer à l'étude de la théologie. Il fut même sur le point d'entrer dans les ordres religieux pour avoir la succession d'un de ses oncles qui possédait un bénéfice dans le Languedoc. Mais bientôt il rentra dans la carrière où le poussait son génie et composa ses premières tragédies, *la Thébaïde* ou *les Frères ennemis*, en 1664, *Alexandre*, en 1665. *Andromaque* fut jouée en 1667. Le succès qu'obtint cette pièce ne se peut comparer qu'à celui qu'avait eu *le Cid,* dans les premières représentations. Après la comédie des *Plaideurs,* qui est de 1668, Racine fit jouer de nouvelles tragédies : *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphygénie en Aulide* (1674), *Phèdre* (1677). Une indigne cabale l'éloigna du théâtre pendant douze ans. Mais Madame de Maintenon sut le ramener à la poésie dramatique en le priant de composer pour les demoiselles de Saint-Cyr une tragédie tirée de la Bible. C'est la tragédie d'*Esther* (1689), qui fut suivie de celle d'*Athalie* (1691).

Outre une *Histoire du règne de Louis XIV* qui a presque entièrement péri dans un incendie, Racine a encore écrit des *odes* et des *cantiques spirituels*, un *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal* (1693), et un *Mémoire sur la misère du peuple*, destiné à éclairer le roi sur les malheurs trop réels de ses sujets. Mais ce travail déplut à Louis XIV, qui en témoigna à l'auteur son mécontentement par la froideur glaciale de son accueil. Racine, qui jusque-là avait été comblé des faveurs royales, ne survécut pas à sa disgrâce, et le chagrin qu'il en eut aggrava une maladie du foie dont il souffrait depuis longtemps et à laquelle il succomba le 21 octobre 1699. Il laissait un fils, Louis Racine, qui a composé un poème intitulé *la Religion.*

NOTICE SUR ATHALIE [1]

« Le grand succès d'*Esther*, écrit Mme de Caylus, mit Racine en goût. Il voulut composer une autre pièce, et le sujet d'*Athalie*, c'est-à-dire la mort de cette reine et la reconnaissance de Joas, lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvait tirer de l'Ecriture sainte. Il y travailla sans perdre de temps ; et l'hiver d'après, cette nouvelle pièce se trouva en état d'être représentée[2]. »

A plusieurs reprises, Racine avait eu occasion d'en lire des fragments à ses amis ; en voici un témoignage curieux qui se trouve dans une lettre de Duguet, à la date du 15 novembre 1690. « Aujourd'hui... j'ai passé une grande partie du jour chez M. le marquis de Chandenier... M. Racine y a bien voulu réciter quelques scènes de son *Athalie* ; et, dans le vrai, rien n'est plus grand ni plus parfait. Des personnes de goût me l'avaient fort vantée ; mais on ne peut mettre de proportion entre le mérite de cette pièce et les louanges. Le courage de l'auteur est encore plus digne d'admiration que sa lumière, sa délicatesse et son inimitable talent pour les vers. L'Ecriture y brille partout et d'une manière à se faire respecter par ceux qui ne respectent rien. C'est partout la Vérité qui touche et qui plaît ; c'est elle qui attendrit et qui arrache les larmes de ceux mêmes qui s'appliquent à les retenir. On est encore plus instruit que remué, mais on est remué jusqu'à ne pouvoir dissimuler les mouvements de son cœur.[3] »

Racine pouvait s'attendre à un grand succès. L'apparition d'*Athalie* passa presque inaperçue. En voici les raisons.

Les représentations dramatiques de Saint-Cyr avaient fait tort à l'esprit de cet institut. « Cette affluence du plus beau monde, disent les Dames de Saint-Louis, les applaudisse-

1. Nous avons largement puisé, pour faire cette Notice, dans l'excellente édition des *Œuvres complètes de Racine*, par M. Moland, Paris, Garnier frères. Nous avons consulté également l'édition de M. Paul Mesnard, Paris, Hachette.
2. Souvenirs de Mme de Caylus, p. 455.
3. Lettres sur divers sujets de morale et de piété, t. VI, p. 347.

ments que nos demoiselles en avaient reçus, la fréquentation des gens du bel esprit, leur avaient beaucoup enflé le cœur, et donné une telle vivacité de goût pour l'esprit et les belles choses, qu'elles devinrent fières, dédaigneuses, hautaines, présomptueuses, peu dociles... Il n'était plus question entre elles que d'esprit et de bel esprit ; on se piquait d'en avoir et de savoir mille choses vaines et curieuses ; on méprisait les demoiselles qui étaient plus simples et moins susceptibles de ce goût. Une grande partie des bleues étaient devenues insupportables par cette haute opinion qu'elles avaient d'elles-mêmes, et ce goût s'était communiqué à la communauté. « Saint-Cyr est maintenant à la mode », disaient-elles ; et elles croyaient que le monde entier avait les yeux fixés sur elles. Elles en vinrent à ne plus vouloir chanter à l'église pour ne pas gâter leurs voix avec des psaumes et du latin. »

Enfin, comme le remarque fort bien M. Moland, ce n'était pas sans danger que toute cette jeunesse innocente et charmante était exposée aux yeux de la cour. Le blâme se fit entendre. Si Bossuet, Fénelon, l'abbé Gobelin, les plus fameux jésuites, excusèrent ces amusements, d'autres prêtres, plus rigides, les désapprouvèrent. Mme de Maintenon s'alarma et parla au roi de mettre fin aux représentations de Saint-Cyr. Louis XIV ne voulut pas brusquer l'affaire. On laissa donc Racine achever sa pièce, et on la fit apprendre aux demoiselles; mais elle fut jouée, sans théâtre, sans pompe, sans décorations, dans la classe bleue, les actrices n'ayant que leurs habits de Saint-Cyr, auxquels elles trouvèrent moyen d'ajouter quelques rubans et quelques perles. Cette première représentation eut lieu le 4 janvier 1691, devant le roi. Il y eut une seconde représentation le jeudi 8 février, et une troisième, un peu plus solennelle, le 22 du même mois. A celle-ci assistèrent le roi et la reine d'Angleterre, plus cinq ou six personnes, au nombre desquelles étaient l'archevêque de Cambrai et le Père La Chaise.

Cette troisième représentation fut la dernière. Le roi déclara que, dès lors, ni lui, ni personne de la cour ne viendrait

plus aux spectacles de Saint-Cyr, lesquels se passeraient dorénavant devant les demoiselles seules et la communauté. Mme de Maintenon fit à ce sujet les recommandations les plus sévères. « Renfermez, disait-elle, ces amusements dans votre maison, et ne les faites jamais en public sous quelque prétexte que ce soit... N'y souffrez aucun homme, ni pauvre, ni vieux, ni jeune, ni prêtre, ni séculier... »

Toutefois, en 1691[1], et les deux années suivantes, le roi demanda à Mme de Maintenon que les demoiselles vinssent quelquefois à Versailles pour jouer, sans appareil, dans sa propre chambre, en présence des princes du sang et de quelques seigneurs de distinction. Les représentations se firent comme il l'avait demandé. Les demoiselles étaient amenées dans les carrosses du roi et gardées par les dames de la cour, pieuses et âgées ; elles jouaient sans autre parure que leur habit ordinaire, et n'en étaient pas moins applaudies. « On trouva même, disent les *Mémoires de Saint-Cyr*, que la simplicité de leur habit ne gâtait rien, et qu'il avait son agrément. Celles qui restaient ici donnèrent en cette occasion des marques de la noblesse de leurs sentiments ; car, sans porter envie à celles qui allaient à Versailles et qui étaient de la tragédie, elles se dépouillèrent de ce qu'elles avaient de plus neuf en habits, gants, rubans, etc., et les prêtèrent à leurs compagnes, se faisant un plus grand plaisir de les parer, et de faire par là honneur à la maison, que si c'eût été elles-mêmes ; elles demeuraient ici fort mal vêtues ces jours-là, sans s'en souvenir. Au retour, elles s'empressaient bien davantage à prendre part aux applaudissements qu'avaient eus leurs compagnes qu'à reprendre ce qu'elles avaient prêté.. Quant aux spectacles de Saint-Cyr, ils ne cessèrent pas, mais devinrent rares : on jouait quelquefois, dans la classe bleue, pour quelques dames que Mme de Maintenon amenait et qu'elle voulait amuser agréablement ; mais on ne jouait plus du tout avec appareil ni en autre habit que celui de Saint-Cyr. »

1. Journal de Dangeau, 5 janvier 1691.

Par suite de ces circonstances, *Athalie* n'excita pas cet enthousiasme qui aurait dû faire de la représentation de cette tragédie un événement plus considérable que ne l'avait été celle d'*Esther*.

« Lorsque la pièce fut imprimée, en 1691[1], dit Louis Racine dans ses *Mémoires*, elle fut très peu recherchée. On avait entendu dire qu'elle était faite pour Saint-Cyr, et qu'un enfant y faisait un principal personnage : on se persuada que c'était une pièce qui n'était faite que pour des enfants, et les gens du monde furent peu empressés de la lire...

« Racine, étonné de voir que sa pièce, loin de faire dans le public l'éclat qu'il s'en était promis, restait presque dans l'obscurité, s'imagina qu'il avait manqué son sujet, et il l'avouait sincèrement à Boileau, qui lui soutenait au contraire qu'*Athalie* était son chef-d'œuvre. »

Les ennemis jugèrent l'occasion belle ; ils décochèrent des couplets et des épigrammes. En voici une, citée dans l'édition de Racine commentée par La Harpe[2] :

Pour expier ses tragédies
Racine fait des psalmodies
En style de *Pater noster*.
Moins il peut émouvoir et plaire,
Plus l'œuvre lui semble exemplaire.
Mais pour nous donner pis qu'*Esther*,
Comment Racine a-t-il pu faire?

Les critiques ont relevé avec soin toutes les représentations d'*Athalie*, tant à Saint-Cyr qu'à Versailles. Racine mourut sans avoir vu jouer sa pièce sur un théâtre public.

Ce fut le mardi 3 mars 1716 qu'*Athalie* fut représentée pour la première fois par les Comédiens français[3].

1. Cette édition princeps est in-quarto et a été publiée chez Denys Thierry. Elle contient un frontispice, d'après un dessin de J.-B. Corneille et gravé par Marielle, représentant la scène V, de l'acte V.

2. Le tome V de cette édition contient pour la première fois les Remarques de l'Académie française sur *Athalie*. Cette critique, qui avait été délibérée vers 1730, n'avait pas encore été publiée.

3. Voici la distribution des rôles principaux :

JOAS, le fils de Laurent, concierge de la Comédie ;
ATHALIE, Mlle Desmares ;
JOAD, Beaubourg ;
JOSABET, Mlle Duclos ;
ZACHARIE Mlle Mimi Dancourt ;
ABNER, Poisson fils;
MATHAN, Dancourt.

Le Fèvre, rédacteur du *Mercure galant*, assez peu favorablement disposé, rend compte de cette représentation en ces termes : « Le 3 de mars, on représenta sur le théâtre de la Comédie la tragédie d'*Athalie*, où M. Beaubourg joua son rôle de grand-prêtre très bien et très fort. M. Dancourt fit le rôle de Mathan ; Mlle Desmares fit le rôle d'Athalie, et Mlle Duclos, celui de Josabet... Je crois être obligé d'apprendre au public pourquoi Athalie et Josabet récitèrent leurs rôles avec tant d'art et de feu, que leur déclamation ravit tous les spectateurs. D'amies inséparables qu'elles étaient avant qu'il fût question d'*Athalie*, elles se sont (elles s'étaient disputé le principal rôle) juré une si forte inimitié, que c'est aux motifs de leur haine que le public a la principale obligation du succès de cette tragédie, dont, en effet, les deux premières actrices sont, dans tout le cours de la pièce, des ennemies irréconciliables. Mlle Mimi Dancourt y joua le rôle de Zacharie avec toute la noblesse et toute la grâce imaginables. Pour Joas, dont le rôle fut représenté par le fils de Laurent, concierge de la Comédie, il fut admiré et applaudi de tout le monde, et, à proportion de son âge, il surpassa de beaucoup tous les autres acteurs de la Comédie. »

Il se mêle beaucoup d'ironie à ces éloges. Mme de Caylus, elle, est tout à fait mécontente. « Je crois[1], dit elle, que Racine eût été fâché de voir son *Athalie* ainsi défigurée par une Josabet fardée, une Athalie outrée et un grand-prêtre plus ressemblant aux capucinades du petit père Honoré qu'à la majesté d'un prophète divin. »

Il y eut quatorze représentations, du 3 au 28 mars.

Le 30 mars, *Athalie* fut jouée aux Tuileries, devant le jeune roi Louis XV, âgé alors de six ans. Comme Joas, il restait le dernier d'une nombreuse famille royale. On lui appliquait, avec attendrissement, quelques vers de la pièce :

Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver...
Du fidèle David c'est le précieux reste...
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside...

1. Souvenirs de Mme de Caylus, p. 456.

En 1721, le 10 juin, *Athalie* fut reprise devant le roi, avec Mlle Duclos[1] dans Athalie. En 1728-1729, nouvelle reprise : la célèbre Adrienne Lecouvreur faisait Athalie. Pourtant, ce n'est pas l'actrice qui, au dernier siècle, déploya les plus remarquables qualités dans le rôle d'Athalie. Mlle Dumesnil, « la violente et la terrible », laissa dans ce rôle de plus durables souvenirs. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans les *Etudes littéraires et morales sur Racine* par M. le marquis de la Rochefoucauld-Liancourt :

« Ce rôle est un de ceux que Mlle Dumesnil jouait avec le plus de supériorité. Son entrée sur le théâtre était effrayante. Elle jetait autour d'elle des regards furieux et remplis à la fois de menace et de terreur. Elle paraissait poursuivie par la colère céleste, et fuyant, pour ainsi dire, devant un Dieu vengeur. Elle se remettait ensuite, rappelait sa fierté, et commençait d'un ton noble et tranquille le récit de ce songe, l'un des plus beaux morceaux de poésie qu'on ait jamais entendu sur la scène tragique.

« Mais bientôt, se pénétrant des images que lui retraçait le souvenir de ce songe funeste, elles les rendait présentes aux yeux des spectateurs. On croyait la voir successivement tendre les bras vers l'ombre de sa mère, se détourner avec horreur en trouvant, au lieu d'elle, un horrible amas de membres déchirés et sanglants, se rassurer ensuite à la vue d'un jeune enfant vêtu d'un long habit de lin, et porter enfin sa main sur la blessure qu'elle semblait recevoir encore. Ce n'était plus un récit ce n'était plus un songe, c'était un fait, une action véritable.

« Mais tout son art, et, si on ose le dire, son génie dramatique, paraissait se développer dans cette scène admirable déjà citée. Eliacin, amené devant elle, rappelait d'abord toutes ses terreurs :

C'est lui ! d'horreur encor tous mes sens sont saisis.

« Savante dans l'art de se contraindre, elle caressait cet

1. D'après Mme de Simiane, Mlle Duclos jouait son rôle *avec fureur*, Mlle Lecouvreur triomphait dans les choses simples, dans celles où il ne faut pas de déclamation.

enfant ; mais c'étaient les caresses d'un tigre prêt à dévorer sa proie. Son sourire avait quelque chose de cruel ; ses yeux, presque à chaque réponse, se fixaient alternativement, et avec une expression différente, sur Mathan, sur Abner et sur Josabet. Ils revenaient tomber sur Joas, et lorsque la voix, la grâce et la sagesse prématurée de ce jeune prince lui causaient une émotion involontaire, rien ne peut retracer la manière dont elle exprimait sa surprise d'un mouvement de pitié étranger à son caractère.

« Mais quand, après un nouvel interrogatoire, aigrie par la naïveté piquante des réponses d'Eliacin, elle se laissait aller enfin à toute sa fureur, qu'elle se faisait gloire de ses premiers crimes et de sa haine implacable pour le sang de David, on tremblait des crimes nouveaux qu'elle semblait méditer, et l'on ne pouvait, sans frémir, entendre ces derniers mots : « J'ai voulu voir, j'ai vu », ni voir le regard farouche dont elle les accompagnait et qui paraissait annoncer la ruine du temple et le massacre de ses prêtres.

« Cette scène, la plus belle et la plus parfaite dans toutes ses parties que jamais poète tragique ait conçue, est, on peut le dire, l'épreuve la plus dangereuse où puisse être mis le talent d'une actrice. Le succès de Mlle Dumesnil s'y soutint constamment jusqu'au moment de sa retraite. »

Mlle Clairon s'essaya aussi dans ce rôle, mais son succès fut moindre, parce que, dit Grimm, c'est un rôle passionné, où l'art et le jeu raisonné sont mortels. Ce fut elle qui joua Athalie, lors de la représentation qui eut lieu à Versailles, en 1770, pendant les fêtes du mariage du Dauphin et de la Dauphine. Lekain jouait le rôle d'Abner. A cette occasion, les décors et la mise en scène furent magnifiques. « La décoration représentant le temple de Jérusalem était parfaitement bien peinte et de la plus grande ordonnance... La partie intérieure du temple, formée par une arcade assez haute et assez ouverte pour que l'œil ne perdît rien de la noblesse et de l'élévation de l'architecture, était terminée au fond par une colonnade circulaire, au-dessus de laquelle on avait pratiqué

une galerie destinée à recevoir une quantité considérable de prêtres et de peuple, dans l'instant où Joas paraît sur son trône, entouré de ses défenseurs victorieux. Il serait difficile de donner une véritable idée de la beauté majestueuse de ce spectacle, rendu encore plus frappant par les chœurs nombreux. »

D'autres représentations, en 1787, en 1790 et sous l'Empire, sont signalées, parce que le public y vit des allusions politiques. Nous n'insisterons pas sur ce point. Nous préférons, pour continuer à rappeler les interprètes les plus célèbres, citer les représentations de 1819 à l'Opéra, dans lesquelles Talma remplit le rôle de Joad, et celles de 1838, qui valurent un grand succès à Mme Paradol, dans le rôle d'Athalie.

Après Mme Paradol, ce fut Mlle Rachel qui déploya le plus de talent dans ce rôle. Elle le remplit pour la première fois le 7 avril 1847. Voici en quels termes Théophile Gautier a rendu compte de cette reprise :

« La reprise d'*Athalie* a été un triomphe pour Mlle Rachel et une honte pour le Théâtre-Français. Tant que Mlle Rachel est en scène, on est sérieux, on admire, on tremble, on applaudit ; mais, sitôt qu'elle disparaît, la salle entière éclate de rire. Rien ne peut donner une idée de la mise en scène d'*Athalie* ; c'est de la pompe comique, du Racine travesti. La figure des lévites, la tournure des lévites, le costume des lévites, la désinvolture des soldats de Dieu, c'est certainement la chose la plus plaisante qu'on ait jamais vue. Les soldats du pape seraient bien fiers s'ils voyaient ces soldats de Dieu. En vain Ligier leur dicte les ordres divins d'une voix grave et sonore ; dès qu'ils obéissent, c'est-à-dire dès qu'ils remuent, les rires recommencent et la tragédie s'engloutit. Et ceux qui jouent du théorbe et de la harpe, dans le Tabernacle, sur les marches de l'autel, qu'ils sont amusants ! Quelle activité ! Comme ils se démènent ! Les poètes de Dieu valent bien les soldats de Dieu. Chose étrange ! ils jouent de la harpe, on ne voit que des harpes, et l'on n'entend que des contre-basses! Mais aussi ils ont une manière de tirer les cordes qui doit produire des sons tout particuliers.

« Eh bien ! la superbe Athalie parvient à jeter l'épouvante sur cette scène livrée au ridicule et dans cette salle en proie à la plus vive gaieté. Son entrée, au second acte, est admirable. Mlle Rachel possède ce don suprême qui fait les grandes tragédiennes : l'autorité. A sa vue seule, on comprend sa puissance ; dans son maintien, dans son geste, dans son regard, on reconnaît une reine. Mlle Rachel a trouvé, dans le récit du songe, des effets nouveaux. Elle ne dit pas : « Je l'ai vu ! » comme le disait Mlle Raucourt ; mais les amateurs qui ont entendu les deux actrices prétendent que la manière dont Mlle Rachel dit ce mot est plus naturelle, et ils lui donnent la préférence. La scène de l'interrogatoire est comprise avec une rare intelligence. Quel calme ! quelle simplicité ! Mais que ce calme est menaçant, que cette simplicité est effrayante ! La composition de ce rôle si important, si difficile, fait le plus grand honneur à la jeune tragédienne. C'est une étude savante, qui la place très haut dans l'estime des artistes consciencieux.

« Mlle Rachel se fait franchement vieille dans Athalie ; elle porte de longs cheveux gris, et affecte la démarche à la fois assurée et chancelante des femmes respectables ; mais, malgré sa bonne volonté, elle paraît jeune, et très jeune. Athalie semble avoir réalisé le rêve de Jézabel : elle a su « réparer des ans l'irréparable outrage ».

« Ligier est surtout applaudi dans le rôle de Joad. Peut-être met-il, au cinquième acte, un peu trop de finesse dans son jeu ; sans doute le piège qu'il tend à Athalie est un piège malin. Mais quand le secret est terrible, le voile qui le cache ne doit pas être si léger. Le sphinx est mystérieux, il n'est pas finaud.

« Mlle Dinah Félix, actrice consommée, âgée de deux lustres, a obtenu un succès fou dans le rôle d'Eliacin... »

Athalie fut, à cette reprise, jouée dix-huit fois de suite.

Dans ces représentations, les chœurs avaient été supprimés[1]. Ils furent rétablis en 1859, à la Comédie-Française,

1. La musique primitive des chœurs avait été composée par Jean-Baptiste Moreau, ami de Racine. A la fin du siècle dernier, Gossec et Haydn ont composé d'autres chœurs. En 1880, nous avons eu le plaisir d'entendre, au Trocadéro, ceux de M. Félix Clément.

avec la musique de M. Jules Cohen, exécutée par les élèves du Conservatoire, et, ces années dernières à l'Odéon, avec la musique de Mendelssohn-Bartholdi. Les représentations de l'Odéon ont eu le plus grand succès.

Telles sont les particularités qu'il était bon de rappeler à propos de la dernière tragédie de Racine. Nous avons insisté surtout sur ses vicissitudes au théâtre et sur ses principaux interprètes. Nous ne saurions mieux terminer cette notice qu'en citant le jugement de deux grands critiques, Voltaire et La Harpe.

JUGEMENT DE VOLTAIRE[1]

« Je commencerai par dire d'*Athalie* que c'est là que la catastrophe est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante : chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point Athalie sur le théâtre ; le fils des rois est sauvé et est reconnu roi : tout ce spectacle transporte les spectateurs.

« Je ferais ici l'éloge de cette pièce, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère et l'action du grand-prêtre Joad ; sa conspiration, son fanatisme peuvent être d'un très mauvais exemple ; aucun souverain, depuis le Japon jusqu'à Naples, ne voudrait d'un tel pontife : il est factieux, insolent, enthousiaste, inflexible, sanguinaire; il trompe indignement sa reine ; il fait égorger cette femme, qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune Joas, *qu'elle voulait élever comme son propre fils.*

« J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement, on peut détester la personne du pontife, mais on admire l'auteur, on s'assujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente ; on ne pense, on ne sent que d'après lui. Son sujet, d'ailleurs respectable, ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire

1. Voltaire a souvent parlé d'*Athalie* et dans des sens bien différents. Le jugement que nous rappelons ici est un des plus souvent cités.

si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose avec Racine que Joad est en droit de faire tout ce qu'il fait, et, ce principe une fois posé, on convient que la pièce est ce que nous avons de plus parfaitement conduit, de plus simple et de plus sublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage, c'est que, de tous les sujets, c'était le plus difficile à traiter[1] ».

JUGEMENT DE LA HARPE

« La conception la plus étendue et la plus riche dans le sujet le plus simple, et qui paraissait le plus stérile ; le mérite unique d'intéresser pendant cinq actes avec un prêtre et un enfant, sans mettre en œuvre aucune des passions qui sont les ressorts ordinaires de l'art dramatique, sans amour, sans épisodes, sans confidents ; la vérité des caractères, l'expression des mœurs empreinte dans chaque vers, la magnificence d'un spectacle auguste et religieux, qui montre la tragédie dans toute la dignité qui lui appartient ; la sublimité d'un style également admirable dans un pontife qui parle le langage des prophètes, et dans un enfant qui parle celui de son âge ; la beauté soutenue d'une versification où Racine a été au-dessus de lui-même ; un dénoûment en action, et qui présente un des plus grands tableaux qu'on ait jamais offerts sur la scène : voilà ce qui a placé *Athalie* au premier rang des productions du génie poétique ; voilà ce qui a justifié Boileau, lorsque seul contre l'opinion générale, et représentant la postérité, il disait à son ami découragé : « *Athalie* est votre plus bel ouvrage... »

« Il n'y en a pas un seul où l'on ait porté aussi loin cet art dont la multitude n'aperçoit que le résultat, et dont les connaisseurs sentent tout le mérite ; cet art, si essentiellement théâtral, de mettre sans cesse dans la bouche de chacun des acteurs tout ce qui peut fonder, nourrir, accroître l'intérêt unique qu'il faut inspirer, et ranger les spectateurs du parti que le poète veut qu'ils embrassent ; art d'autant plus difficile, qu'il ne faut pas en laisser voir l'intention : l'effet est manqué si le besoin est trop aperçu. L'auteur doit tou-

1. *Dictionnaire philosophique.* — Art dramatique.

jours nous mener, mais de manière que nous nous imaginions aller tout seuls. Plus on réfléchit sur le sujet, le plan et l'exécution d'*Athalie*, plus on est effrayé des difficultés qui durent frapper un auteur qui avait tant de connaissance du théâtre, et du talent infini qu'il lui fallait pour les surmonter.

« Point de passion d'aucune espèce : un sujet austère, et pour ainsi dire nu, le péril d'un enfant, qui par lui même n'a rien de bien vif, à moins qu'on puisse y joindre le ressort puissant de la nature, dans le cœur d'un père ou d'une mère, comme dans *Andromaque*, dans *Iphigénie*. Joas est orphelin ; il est le neveu de Josabet : c'est un lien de parenté ; mais qu'il est loin de ce grand sentiment de la maternité auquel rien ne peut se comparer ! Aussi Josabet n'est-elle qu'un personnage secondaire, qui se laisse conduire en tout par Joad. Il fallait pourtant nous attacher au sort de cet enfant pendant cinq actes. Ce n'est pas tout. Quel est le défenseur de cet enfant? quel est celui qui entreprend de le remettre sur le trône? Ce n'est point un de ces personnages toujours avantageux à montrer sur la scène, un guerrier, un héros vengeur de sa patrie et de ses rois, un politique habile méditant une grande révolution : c'est un pontife enfermé dans un temple avec une tribu consacrée au service des autels. Il fallait le faire triompher de la force et du pouvoir sans blesser la vraisemblance, et le rendre ministre d'une vengeance rigoureuse et sanglante sans dégrader ni faire haïr le caractère du sacerdoce. Tout autre personnage pouvait être, sans aucun inconvénient, l'instrument du salut de Joas et de la perte d'*Athalie*. Rétablir l'héritier du trône, venger la faiblesse opprimée, et punir l'ennemie et le bourreau de ses rois, était pour tout autre une entreprise non seulement légitime, mais glorieuse. Cependant, telles sont les idées de convenance attachées à chaque état, que faire répandre par les ordres d'un prêtre le sang d'une reine, quoique coupable et usurpatrice, était en soi-même difficile et dangereux. Tant d'obstacles, nés du sujet, n'étaient balancés que par une seule ressource, l'intervention divine. A la vérité, elle se présentait d'elle-même et l'homme le plus médiocre pouvait la saisir; mais c'est un des moyens qui n'ont qu'une valeur proportionnée à la force de celui qui s'en sert : mis en œuvre par une main moins habile, il ne pouvait tout au plus que faire

excuser Joad, et alors la pièce était manquée ; elle ne pouvait produire que très peu d'effet. Il était absolument nécessaire de tirer de ce moyen tout le parti possible : il fallait faire entendre la voix de Dieu dans chaque vers, rendre cet enfant que le ciel protège aussi cher aux spectateurs qu'aux Israélites (puisque enfin c'est là toute la pièce), le leur montrer sur la scène, et faire agir sur les cœurs le charme de l'enfance ; ce qui était sans exemple, et placé, s'il le faut dire, entre le sublime et le ridicule. Et quel autre grand maître, allons plus loin, quel autre que Racine pouvait en venir à bout? Sans la magie d'un style divin, qui s'élève jusqu'à l'enthousiasme d'un pontife avec autant de succès qu'il descend à la naïveté d'un enfant, la scène française n'avait point d'*Athalie*. C'est un de ces tableaux qui ne peuvent exister que par un prestige unique de coloris, et que, sans cela, la plus belle ordonnance, le plus beau dessin ne pourraient sauver. Il y a des sujets où l'on est forcé d'être sublime, sous peine de n'être rien : Racine s'est bien acquitté de ce devoir ; il l'est depuis le premier vers jusqu'au dernier.

« La théocratie, particulièrement établie chez les Juifs, était donc le principal objet que devait développer l'auteur d'*Athalie*. Aussi, dès la première scène, il fonde puissamment toutes les idées qui doivent gouverner l'esprit des spectateurs ; il rappelle tous les faits qui doivent influer sur le reste de la pièce ; il prépare tout ce qui doit arriver. Il choisit, pour le jour qu'il a destiné à la proclamation de Joas, une des principales fêtes des Juifs, celle où l'on célébrait l'anniversaire de la publication de la loi, et qu'on appelait aussi la *Fête des Prémices*, parce qu'on y offrait à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson. Il introduit avec le grand-prêtre un guerrier qui a servi avec distinction sous les rois de Juda, également attaché à leur mémoire et au culte de ses pères. Dans tout autre sujet, il semblait que ce fût à un homme tel qu'Abner d'être le vengeur et l'appui d'un roi orphelin, et de travailler à son rétablissement. Mais ici c'est Dieu qui doit tout faire :

Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance.

« C'est de cette faiblesse même que l'auteur a tiré l'intérêt

qu'il sait répandre sur la cause du grand-prêtre et de Joas. On lui a reproché de n'avoir pas fait le rôle d'Abner plus agissant : s'il l'eût fait, sa pièce ressemblait à tout ; elle n'avait plus ce caractère religieux qui la distingue, et la rend à la fois si originale et si conforme aux mœurs théocratiques. A quoi donc lui a servi Abner? A présenter dans un homme de cette importance, dans un guerrier vertueux, dans un serviteur fidèle des rois de Juda, les sentiments que la plus saine partie de la nation a conservés pour la famille de David ; sentiments qui seraient suspects de quelque intérêt particulier, si l'auteur ne les eût montrés que dans le grand-prêtre et ses lévites ; à balancer auprès d'Athalie, qui ne peut lui refuser son estime, le crédit et les suggestions de Mathan ; à former entre l'humanité d'un soldat et la cruauté d'un prêtre ce beau contraste qui met du côté de Joad tout ce qu'il y a de plus intéressant, et du côté d'Athalie tout ce qu'il y a de plus odieux ; enfin à relever la fermeté d'âme et la pieuse confiance de Joad, qui, pouvant se servir d'un homme si brave et si accrédité, ne s'en sert pas, parce qu'il attend tout de Dieu seul. Et quoi de plus propre à rendre une cause respectable, à en persuader la justice, que de la présenter toujours comme la cause de Dieu lui-même? Je le répète : sans cet art, que peut-être on n'a pas assez senti, la pièce échouait. Quand Josabet dit au grand-prêtre :

> Abner, le brave Abner, viendra-t-il nous défendre?

Joad répond :

> Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
> Ne sait pas même encor si nous avons un roi.
>
> JOSABET.
>
> Mais à qui de Joas confiez-vous la garde?
> Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde?
> De mon père sur eux les bienfaits répandus...
>
> JOAD.
>
> A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.
>
> JOSABET.
>
> Qui donc opposez-vous contre ses satellites?
>
> JOAD.
>
> Ne vous l'ai-je pas dit? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

. . . .

Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?

« Toujours Dieu ; et quand Athalie périra, c'est le bras de Dieu qui l'aura frappée, et qui cachera celui de Joad, qu'il était si essentiel de ne pas montrer. Ce sujet a quelque chose de si particulier, que le rôle d'Abner me paraît louable par une raison tout opposée à celle qui fait louer d'autres rôles : ceux-ci ne valent ordinairement qu'en raison de ce qu'ils font dans une pièce; celui d'Abner vaut en raison de ce qu'il n'y fait pas...

« Une des difficultés du sujet que traitait Racine, c'est que, dans son plan nécessairement donné, le secret de la naissance de Joas, caché jusqu'au dénoûment, rend son danger moins prochain, moins direct que celui d'Astyanax dans *Andromaque*. Le glaive est levé sur celui-ci dès le commencement de la pièce, et sa mère seule peut le détourner. Joas n'est menacé que dans le cas où il sera reconnu par Athalie, et livré entre ses mains. C'était donc ce qu'il fallait faire craindre sans cesse, et il fallait en même temps accroître le danger d'acte en acte, et pourtant le balancer et le suspendre jusqu'à la dernière scène, quoique l'action, renfermée dans l'intérieur du temple, ne permît aucune de ces révolutions violentes qui servent à varier une intrigue. L'auteur, obligé de tirer tous ces moyens du caractère des personnages, s'est habilement servi de celui de Mathan, qui a essuyé beaucoup de critiques, et qui me paraît mériter beaucoup d'éloges. Sa haine personnelle pour Joad, sa malignité cruelle et avide de vengeance, excite sans cesse la cruauté d'Athalie, éveille ses soupçons, et par conséquent augmente le péril.

« On apprend, à l'ouverture du troisième acte, tout ce qu'il vient de mettre en usage pour irriter Athalie et la porter aux résolutions les plus violentes ; et en même temps, il achève d'expliquer la conduite indécise qu'elle vient de tenir :

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Elevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme ;
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme.

« Voilà encore une expression familière et méprisante, qui pourrait déplaire dans un autre personnage et dans d'autres circonstances. Je n'ai jamais observé que ce trait de satire, qui paraît fait pour la comédie, fît rire au théâtre. C'est qu'il ne signifie rien autre chose, si ce n'est qu'Athalie n'est pas aussi méchante que Mathan le voudrait : c'est toujours la situation qui détermine le caractère et l'effet des expressions.

« Mais ce n'est pas seulement pour mettre dans tout son jour la perversité de Mathan, que le poète le fait parler ainsi : cette peinture du changement qui s'est fait dans Athalie rappelle la prière de Joad qui demandait à Dieu de répandre sur cette reine *l'esprit d'imprudence et d'erreur.* Cette prière n'était pas une vaine déclamation : tout est moyen, tout est ressort dans la machine du drame, quand elle est construite par un véritable artiste. Le spectateur comprend pourquoi cette reine outragée par Joad, cette femme si terrible, à qui le sang et le crime ne coûtent rien, ne se sert pas de tout son pouvoir, et ne précipite pas des violences qui lui sont si faciles. Il voit, au gré du poète, l'arbitre invisible qui dirige tout : il le reconnaîtra lorsqu'il entendra, au cinquième acte, Athalie s'écrier, dans son désespoir :

Impitoyable Dieu ! toi seul as tout conduit !
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée ;
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.

« Telle est la chaîne des rapports secrets qui doit embrasser et lier toute la pièce : c'est ainsi que tout se tient, que tout s'explique, que toutes les parties d'un drame se correspondent et s'affermissent les unes par les autres, et produisent cette illusion complète, qui est la vérité dramatique. Mais ce mérite des grands artistes n'est jamais connu que quand ils ne sont plus : comme il prouve la supériorité de l'esprit et du talent, ceux qui sont le plus à la portée de le sentir ont plus d'intérêt à le dissimuler ou même à le nier, et les autres l'ignorent...

« ..... *Dieu des Juifs, tu l'emportes !* s'écrie Athalie, à la fin de la tragédie ; ce mot énergique contient toute la substance de la pièce. Les quatre derniers vers en contiennent la morale.»

EXTRAIT DU LIVRE IV DES ROIS

CHAPITRE XI

Athalie fait mourir toute la race royale, et usurpe la couronne. Joas est sauvé de ce carnage, et établi ensuite sur le trône. Athalie est mise à mort.

1. Athalie, mère d'Ochozias, voyant son fils mort, se leva et tua tous les princes de la race royale.

2. Mais Josaba, fille du roi Joram, sœur d'Ochozias et femme du grand-prêtre Joïada, prit Joas, fils d'Ochozias, avec sa nourrice, le fit sortir de sa chambre, et le déroba du milieu des enfants du roi lorsqu'on les tuait, et lui sauva la vie, le tenant caché aux regards d'Athalie.

3. Il fut six ans caché avec sa nourrice dans la maison du Seigneur ; et Athalie cependant régnait sur le pays.

4. La septième année, Joïada envoya quérir les centeniers et les soldats. Il les introduisit dans le temple du Seigneur, fit un traité avec eux, et, après un serment solennel dans la maison du Seigneur, il leur montra le fils du roi.

5. Puis il leur donna cet ordre : Voici ce que vous devez faire :

6. Vous vous diviserez en trois troupes. La première qui entrera en semaine fera la garde à la maison du roi; la seconde sera à la porte de Sur, vers l'Orient; et la troisième à la porte qui est derrière la maison de ceux qui portent les boucliers ; et vous ferez la garde à la maison de Messa.

7. Que deux troupes composées de ceux de votre corps qui sortiront de semaine fassent la garde à la maison du Seigneur auprès du roi.

8. Vous vous tiendrez auprès de sa personne les armes à la main ; si quelqu'un entre dans le temple, qu'il soit tué aussitôt ; et vous vous tiendrez avec le roi lorsqu'il entrera ou qu'il sortira.

9. Les centeniers exécutèrent tout ce que le pontife Joïada leur avait ordonné ; et, tous prenant leurs gens qui entraient en semaine avec ceux qui en sortaient, ils vinrent trouver le pontife Joïada ;

10. Et il leur donna les lances et les armes du roi David, qui étaient dans la maison du Seigneur.

11. Ils se tinrent donc tous, les armes à la main, rangés auprès du roi, depuis le côté droit du temple jusqu'au côté gauche de l'autel et du temple.

12. Il leur présenta ensuite le fils du roi, et posa sur lui le diadème et le livre de la loi. Ils l'établirent roi, le sacrèrent et, frappant des mains, ils s'écrièrent : Vive le roi !

13. Athalie entendit le bruit du peuple qui accourait ; et entrant avec la foule dans le temple du Seigneur,

14. Elle vit le roi debout sur son trône, selon la coutume, et auprès de lui les chantres et les trompettes, tout le peuple dans la joie et sonnant de la trompette ; alors elle déchira ses vêtements, et s'écria : Trahison ! trahison !

15. En même temps Joïada donna cet ordre aux centeniers qui commandaient les troupes, et leur dit : Emmenez-la hors du temple ; et si quelqu'un la suit, qu'il périsse par l'épée. Car le pontife avait dit : Qu'on ne la tue pas dans le temple du Seigneur.

16. Les centeniers se saisirent donc de sa personne, et la traînèrent par le chemin de la porte des chevaux, près du palais ; et elle fut tuée en ce lieu.

17. Joïada fit donc une alliance entre le Seigneur, le roi et le peuple, afin qu'il fût désormais le peuple du Seigneur, et entre le peuple et le roi.

18. Et tout le peuple étant entré dans le temple de Baal, ils renversèrent ses autels, mirent ses images en pièces, et tuèrent devant l'autel Mathan, prêtre de Baal.

20. Tout le peuple se réjouit, et la ville demeura en paix, Athalie ayant péri par l'épée dans la maison du roi.

21. Joas avait sept ans lorsqu'il commença de régner.

ATHALIE

PRÉFACE

Tout le monde sçait[1] que le Royaume de Juda estoit[2] composé des deux Tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres Tribus qui se révoltèrent contre Roboam composoient le Royaume d'Israël. Comme les Rois de Juda estoient de la Maison de David, et qu'ils avoient dans leur partage la Ville et le Temple de Jerusalem, tout ce qu'il y avoit de[3] Prestres et de Lévites se retirerent auprés d'eux et leur demeurerent toûjours[4] attachez[5]. Car depuis que le Temple de Salomon fut basti[6], il n'estoit plus permis de sacrifier ailleurs, et tous ces autres Autels qu'on élevoit à Dieu sur des montagnes, appelez par cette raison dans l'Ecriture les hauts Lieux, ne luy estoient point agréables. Ainsi

1. *Savoir* vient du latin *sapere.* (Voir Chassang, *Gramm. franç.* p. 156.) C'est par une fausse étymologie qu'on s'est mis au xv[e] et au xvi[e] siècle à écrire *sçavoir*, comme si le mot venait du latin *scire*.

2. *Estoit.* Sur l's étymologique, voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 116, 3° ; sur la terminaison *oit*, voir même ouvrage, § 108.

3. *Tout ce qu'il y avoit de* est une sorte de collectif après lequel le verbe peut se mettre au pluriel. Il y a un autre exemple de cette construction Acte 1, vers 270.

4. *Toûjours.* L'accent circonflexe rappelle l's étymologique. On a écrit d'abord *tous jours* puis *tousjours*.

5. *Attachez.* A l'origine le *z* avait la valeur de *ts* ; c'est pourquoi *bonitates*, *civitates* avaient donné *bontez*, *citez* : il en était de même des participes passés de la voix passive, au pluriel.

6. *Bâtir*, anc. *bastir*. On rapproche le provençal *bastir*, et l'ancien italien *bastire*, mais on ignore l'étymologie. L's s'est conservée dans le dérivé *bastille*.

le culte legitime ne subsistoit plus que dans Juda. Les dix Tribus, excepté un tres-petit nombre de personnes, estoient ou Idolâtres ou Schismatiques.

Au reste ces Prestres et ces Lévites faisoient eux-mêmes une Tribu fort nombreuse. Ils furent partagez en diverses Classes pour servir tour à tour dans le Temple, d'un jour de Sabbath à l'autre. Les Prestres estoient de la famille d'Aaron, et il n'y avoit que ceux de cette Famille lesquels[1] pussent exercer la Sacrificature. Les Lévites leur estoient subordonnez, et avoient soin entre autres choses du chant, de la préparation des victimes, et de la garde du Temple. Ce nom de Lévite ne laisse pas d'estre donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la Tribu. Ceux qui estoient en semaine avoient, ainsi que le grand Prestre, leur logement dans les portiques ou galeries, dont le Temple estoit environné, et qui faisoient partie du Temple même. Tout l'édifice s'appelloit[2] en general le Lieu saint : mais on appelloit plus particulierement de ce nom cette partie du Temple interieure où estoit[3] le Chandelier d'or, l'Autel des parfums et les Tables des pains de proposition. Et cette partie estoit encore distinguée du Saint des Saints, où estoit l'Arche, et où le grand Prestre seul avoit droit d'entrer une fois l'année.

1. *Lesquels* : on dirait aujourd'hui *qui.* On n'emploie *lequel* comme sujet que lorsque *qui* pourrait donner lieu à une équivoque. Voir Chassang, *Gramm. franç.* § 256.

2. *S'appelloit.* — *Appeler*, autrefois *appeller*, vient du latin *appellare*, de *ad* et *pellare*, inusité et signifiant *parler*. Aujourd'hui ce verbe ne prend deux *l* que devant une syllabe muette.

3. *Estoit.* « *Estoient* serait plus exact. » (*Académie*). On trouve dans Racine de fréquents exemples d'un verbe précédé ou suivi de plusieurs sujets, et demeurant au singulier comme ne s'accordant qu'avec l'un d'eux, celui dont il est le plus proche.

C'estoit une Tradition assez constante que la Montagne sur laquelle le Temple fut basti estoit la même Montagne, où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ay cru devoir expliquer icy ces particularitez, afin que ceux à qui l'Histoire de l'ancien Testament ne sera pas assez presente n'en soient point arrestez en lisant cette Tragedie. Elle a pour sujet, Joas reconnu et mis sur le Thrône[1] ; et j'aurois dû dans les regles l'intituler Joas. Mais la pluspart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ay pas jugé à propos de la leur[2] présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y jouë un personnage si considerable, et que c'est sa mort qui termine la Piece. Voicy une partie des principaux évenemens[3] qui devancerent cette grande action.

Joram Roy de Juda, fils de Josaphat, et le septiéme Roy de la race de David, épousa Athalie fille d'Achab et de Jézabel, qui regnoient en Israël, fameux l'un et l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persecutions contre les Prophetes. Athalie, non moins impie que sa Mere, entraîna bien-tost[4] le

1. *Thrône*, aujourd'hui *trône*, du latin *thronus*, venant lui-même du grec θρόνος, siège. L'*h* ne se prononçant pas a été supprimé. C'est en vertu du même principe que l'Académie, dans la dernière édition de son dictionnaire (1877), supprime une *h* dans les mots *phtisie, rythme*.

2. *Leur* a paru inexact à l'Académie, « *la plupart du monde* (qu'elle a d'ailleurs trouvé un peu suranné) exigeant, dit-elle, le singulier. » Il y a là ce que les grammairiens appellent une syllepse.

3. *Evénemens*, aujourd'hui *événements*. Dès 1705, Régnier Desmarais (*Grammaire, traité des noms*) blâmait cette suppression du *t*, qui avait cours de son temps ; il la blâmait comme « effaçant peu à peu les traces de l'origine des noms ». L'Académie n'admet plus cette suppression du *t*.

4. *Tost*, plus tard *tôt*, vient du latin *tot cito*.

Roy son mari dans l'Idolatrie, et fit même construire dans Jerusalem un Temple à Baal, qui estoit le Dieu du païs de Tyr et de Sidon, où Jésabel avoit pris naissance. Joram, aprés avoir veu[1] perir par les mains des Arabes et des Philistins tous les Princes ses Enfans à la reserve d'Okosias, mourut luy-même miserablement d'une longue maladie qui luy consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Okosias d'imiter son impieté et celle d'Athalie sa mere. Mais ce Prince, aprés avoir regné seulement un an, estant allé rendre visite au Roy d'Israël frere d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la Maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jehu, que Dieu avoit fait sacrer par ses Prophetes, pour regner sur Israël, et pour estre le ministre de ses vengeances[2]. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jetter[3] par les fenestres Jézabel, qui selon la prédiction d'Elie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth, qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de son heritage. Athalie ayant appris à Jerusalem tous ces massacres, entreprit de son costé d'éteindre entierement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfants d'Okozias ses Petits-fils. Mais heureusement Josabet sœur d'Okozias, et fille de Joram, mais d'une autre mere qu'Athalie, estant arrivée lorsqu'on égorgeoit les Princes ses Neveux, elle[4] trouva moyen de dérober

1. *Veu*, plus tard *vu*, primit. *védut*, puis *véu*, d'un ancien participe barbare du verbe *videre*.

2. *Vengeance*. L'édition de 1692 donne *vangeance*, qui n'a aucune raison d'être. Ce substantif est dérivé de *vengeant*, participe de *venger*, qui vient du latin *vindicare*, et a toujours été écrit par un *e*.

3. *Jetter*, aujourd'hui *jeter*, du latin *jactare*, fréquentatif de *jacere*.

4. *Elle* forme ici un pléonasme ; voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 166.

du milieu des morts le petit Joas encore à la mammelle[1], et le confia avec sa Nourrice au grand Prestre son mary, qui les cacha tous deux dans le Temple, où l'Enfant fut élevé secretement jusqu'au jour qu'il fut proclamé Roy de Juda. L'Histoire des Rois dit que ce fut la septiéme année d'aprés. Mais le Texte grec des Paralipomenes que Severe Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitiéme. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce Prince neuf à dix ans, pour le mettre déja en estat de répondre aux questions qu'on luy fait.

Je croy[2] ne lui avoir rien fait dire, qui soit au-dessus de la portée d'un enfant de cet âge, qui a de l'esprit et de la memoire. Mais quand j'aurois esté un peu au-delà, il faut considerer que c'est icy un Enfant tout extraordinaire, élevé dans le Temple par un grand Prestre qui le regardant comme l'unique esperance de sa Nation, l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la Religion et de la Royauté. Il n'en estoit pas de même des Enfans des Juifs, que de la pluspart des nôtres ; on leur apprenoit les saintes Lettres non seulement dés qu'ils avoient atteint l'usage de la raison, mais, pour me servir de l'expression de S. Paul, dés la mammelle. Chaque Juif estoit obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la Loy tout entier. Les Roys estoient même obligez de l'écrire deux fois[3], et il leur estoit enjoint de l'avoir

1. *Mammelle*, aujourd'hui *mamelle* ; l'orthographe actuelle est conforme à l'étymologie, *mamilla*, dérivé de *mamma*. Les mots dérivés de *mamma* continuent à prendre deux *m*, mammifère, mammologie, etc.

2. *Croy*. Sur l'absence de l'*s*, voir Chassang, *Gramm. franç.*, p. 114, Rem. I.

3. « Ce que Racine avance ici n'est nullement exact. 1° Chaque Juif n'était point obligé d'écrire le volume de la loi. Cela n'eût été possible chez aucun peuple. Le commun des Juifs était si peu instruit

continuellement devant les yeux. Je puis dire icy que la France voit en la personne d'un Prince de huit ans et demi[1], qui fait aujourd'huy ses plus cheres délices, un exemple illustre de ce que peut dans un Enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation ; et que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité et le même discernement qui brillent dans les reparties de ce jeune Prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir peché contre les régles de la vray-semblance.

L'âge de Zacharie fils du grand Prestre n'estant point marqué, on peut luy supposer si l'on veut deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ay suivi l'explication de plusieurs Commentateurs fort habiles, qui prouvent par le Texte même de l'Ecriture, que tous ces soldats à qui Joaïda, ou Joad, comme il est appellé dans Josephe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, estoient autant de Prestres et de Lévites, aussi bien que les cinq Centeniers[2] qui les commandoient. En effet, disent ces Interpretes, tout devoit estre saint dans une si sainte action, et aucun Profane n'y devoit estre employé. Il s'y agissoit non seulement de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand Roy cette suite de Descendans dont devoit

qu'il fallait, tous les sept ans, dans l'année sabbatique, lire la loi au peuple assemblé, de peur qu'il ne l'oubliât ; 2° les rois n'étaient obligés d'écrire, et, suivant plusieurs interprètes, de ne faire écrire qu'une copie de la loi. Le passage de l'Ecriture qui prescrit cette obligation la restreint même au Deutéronome. » (ACADÉMIE.)

1. Louis de France, duc de Bourgogne, élève de Fénelon, petit-fils de Louis XIV et père de Louis XV. Il était né le 6 août 1682 et mourut en 1712. Au moment où écrivait Racine, le duc de Beauvilliers, Fénelon, l'abbé de Beaumont et l'abbé Fleury dirigeaient depuis près de deux ans l'éducation de ce jeune prince.

2. *Centeniers*, officiers commandant à cent hommes.

naître le Messie. *Car ce Messie tant de fois promis comme Fils d'Abraham, devoit aussiestre Fils de David et de tous les rois de Juda.* De-là vient que l'illustre et sçavant Prélat[1], de qui j'ay emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Josephe en parle dans les mêmes termes. Et l'Ecriture dit expressément, que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant conserver à David la Lampe qu'il lui avoit promise. Or cette Lampe qu'estoit-ce autre chose que la lumiere qui devoit estre un jour révelée aux Nations?

L'Histoire ne specifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques Interpretes veulent que ce fust un jour de Feste. J'ay choisi celle[2] de la Pentecoste, qui estoit l'une des trois grandes Festes des Juifs. On y celebroit la memoire de la publication de la Loy sur le mont de Sinaï, et on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson ; ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la Feste des Prémices. J'ay songé que ces circonstances me fourniroient quelque varieté pour les chants du Chœur.

Ce Chœur est composé de jeunes Filles de la Tribu de Levi, et je mets à leur teste une Fille, que je donne

1. « M. de Meaux. » *Note de Racine.* Les paroles que Racine vient de citer sont tirées de l'*Histoire universelle* de Bossuet, seconde partie, c. IV. — Monsieur de, avec un nom de ville, se disait de l'évêque du diocèse dont cette ville est la capitale. Au lieu de Monsieur on dit aujourd'hui Monseigneur, d'après un usage qui s'est introduit au XVIIIe siècle (voir Balzac, *Dissertations critiques, VII*), mais cela est contraire à l'*article XII des articles organiques* (*Concordat*) : « Il sera libre aux archevêques et évêques d'ajouter à leur nom le titre de citoyen ou celui de monsieur ; toutes autres qualifications sont interdites. »

2. *Fête* étant pris indéfiniment et sans article, l'emploi du pronom *celle* n'est pas grammaticalement exact. Il eût été mieux de dire : *J'ai choisi la fête de...* » (ACADÉMIE.)

pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le Chœur chez sa Mere. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens Chœurs qu'on appelloit le Coryphée. J'ay aussi essayé d'imiter des Anciens cette continuité d'Action, qui fait que leur Théatre ne demeure jamais vuide[1] ; les intervalles des actes n'estant marquez que par des hymnes et par des moralitez du Chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-estre un peu hardi d'avoir osé mettre sur la Scene un Prophete inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ay eû la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des Prophetes mêmes. Quoy que l'Ecriture ne dise pas en termes exprés que Joïada ait eû l'esprit de prophetie, comme elle le dit de son fils, elle le represente comme un homme tout plein de l'Esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroist-il pas par l'Evangile qu'il a pû prophetiser en qualité de souverain Pontife? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui aprés trente années d'un regne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des Flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie fils et successeur de ce grand Prestre. Ce meurtre commis dans le Temple fut une des principales causes de la colere de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arriverent dans la suite. On pretend même que depuis ce jour là les réponses de Dieu cesserent entierement dans le Sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad et la destruction du Temple

1. *Vuide*, aujourd'hui *vide*, du latin *viduus* ; on trouve dans le vieux français les formes *voide, vuit, wit*, etc.

et la ruine de Jerusalem. Mais comme les Prophetes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le thrône un des Ancestres du Messie, j'ay pris occasion de faire entre-voir la venuë de ce Consolateur, aprés lequel tous les Anciens Justes soûpiroient. Cette Scene, qui est une espece d'Episode, ameine[1] tres-naturellement la Musique, par la coûtume qu'avoient plusieurs Prophetes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens. Témoin cette troupe de Prophetes, qui vinrent au devant de Saul avec des harpes et des lyres qu'on portoit devant eux, et témoin Elisée lui-même, qui, estant consulté sur l'avenir par le Roy de Juda et par le Roy d'Israël, dit comme fait icy Joad, *Adducite mihi Psalten*[2]. Ajoûtez à cela que cette Prophetie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la Piece, par la consternation et par les différens mouvemens où elle jette le Chœur et les principaux Acteurs[3].

1. *Ameine*, aujourd'hui *amène* ; la diphtongue *ei* équivalait à *è*.

2. Faites-moi venir un joueur de harpe. (Rois, IV, III, 15.)

3. « Le silence que l'auteur garde sur la conduite de sa pièce, dans la préface, est remarquable. Dans les autres préfaces, il a coutume de parler de l'économie de sa tragédie, du succès qu'elle a eu ou des critiques qu'elle a essuyées ; il se contente dans celle-ci d'instruire le lecteur du sujet, et ne dit rien de la manière dont il l'a traité, ni de ce qu'il pense de son ouvrage. Comme cette tragédié n'avait point été représentée, il ignorait l'impression qu'elle pouvait faire sur les spectateurs ; ainsi il n'ose en rien dire ; il est incertain si elle plaira aux lecteurs, il attend le jugement du public. Il ne soupçonnait pas alors que dans la suite il lui serait si favorable. » (Louis Racine.)

LES NOMS DES PERSONNAGES

JOAS, roi de Juda, fils d'Okozias.
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.
JOAD, autrement JOIADA, grand-prêtre.
JOSABET, tante de Joas, femme du grand-prêtre.
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet.
SALOMITH[1], sœur de Zacharie.
ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.
AZARIAS, ISMAEL, et les TROIS AUTRES CHEFS des prêtres et des lévites.
MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.
NABAL, confident de Mathan.
AGAR, femme de la suite d'Athalie.
TROUPE de prêtres et de lévites.
SUITE d'Athalie.
LA NOURRICE de Joas.
CHŒUR de jeunes filles de la tribu de Lévi.

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand-prêtre.

1. Salomith est un personnage d'invention, de même que Abner, Azarias et Ismaël. Les noms seuls ont été pris dans *la Bible*.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

JOAD, ABNER

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel[1].
Je viens, selon l'usage antique et solennel[2],
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée[3].
Que les temps sont changés[4] ! Sitôt que de ce jour[5]
La trompette sacrée annonçait le retour[6],

1. *Oui*, anciennement *oïl*, vient des mots latins *hoc illud*, (c'est cela). — Les Juifs n'avaient qu'un seul autel où il fut permis d'offrir des sacrifices. C'était une marque sensible de l'unité de Dieu... Tous les hommes étaient obligés de se trouver à Jérusalem aux trois grandes solennités, et il était permis aux femmes d'y venir. (FLEURY, *Mœurs des Israélites*.)

2. *Solennel*, que l'on prononce *solanel*, signifie ici célébré chaque année avec des cérémonies publiques et extraordinaires de religion.

3. Ce vers indique le jour où l'action se passe : c'est la fête de la Pentecôte. Les deux autres grandes fêtes des Juifs étaient la Pâque et la fête des Tabernacles. — C'est sur le mont Sinaï ou Sina que Dieu était apparu à Moïse pour lui donner les tables de la loi.

4. *Que* adverbe s'emploie comme *combien*, mais seulement dans le sens interrogatif ou exclamatif.

5. *Jour*, en italien *giorno* (prononcez *djôrno*), vient du latin *diurnus*, adjectif qui signifie *de jour*, et a été employé substantivement dans le latin de la décadence avec le sens de *espace d'un jour*.

6. *Trompette* est dérivé de *trompe*, dont l'origine est inconnue. La trompette, chez les Juifs, était employée comme instrument sacré.

Du temple, orné partout de festons magnifiques[1],
Le peuple saint en foule inondait les portiques[2],
Et tous devant l'autel avec ordre introduits[3],
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux [fruits,
Au dieu de l'univers consacraient ces prémices[4].
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices[5].
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours[6],
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours[7].
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre[8] :
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal[9],

1. *Feston*, de l'italien *festone* ; un feston est une guirlande de petites branches d'arbres, garnies de leurs feuilles et entremêlées de fleurs, qui sert de décoration et que l'on suspend par les extrémités, de manière que le milieu retombe.

2. *Le peuple saint*, le peuple juif. — *Portiques*, galeries ouvertes dont la voûte ou le plafond est soutenu par des colonnes.

3. *Autel*, ancien français *altel*, vient du latin *altare* ; la lettre *r* s'est changée en *l* comme dans *pèlerin*, de *peregrinus*.

4. La Pentecôte s'appelait aussi la *fête des Prémices*, parce qu'on y offrait à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson. *Prémices* vient du latin *prœmitiœ*.

5. *Prêtre*, ancienn. *prestre*, vient du latin *presbyter*.

6. *Concours*, du latin *concursus*, signifie action de coopérer, puis rencontre, puis, comme ici, affluence de monde en quelque endroit, enfin il se dit aussi de plusieurs personnes qui disputent de talent pour un prix, une place.

7. *Ténébreux* est employé ici au figuré ; au propre ce mot signifie : où il n'y a aucune clarté.

8. *Ombre* se dit figurément d'une chose qui a perdu ce qui faisait sa grandeur, son éclat.

9. *Baal*, idole des Phéniciens, adoptée par les habitants du royaume d'Israël, qui mêlaient au culte de cette fausse divinité des cérémonies infâmes. (GEOFFROY.)

Se fait initier à ses honteux mystères[1],
Et blasphème[2] le nom qu'ont invoqué leurs pères[3].
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher[4],
Vous-même de l'autel vous faisant arracher[5],
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes[6],
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes[7].

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment[8]?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare[9]
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare[10].

1. *Initier*, du latin *initiare*, admettre à la connaissance et à la participation de certaines cérémonies secrètes.

2. *Blasphème.* Blasphémer est employé plus souvent comme verbe neutre que comme verbe actif ; il vient du latin *blasphemare*, qui signifie prononcer des paroles qui outragent la Divinité.

3. *Leurs* (au lieu de *ses*) se rapportant à les restes, forme la figure qu'on appelle *syllepse*. Voir Chassang, *Gramm. franç.* § 176.

4. Cet emploi de *à* avec l'infinitif est un souvenir du latin (*ad* avec le gérondif en *dum*. (Voir Chassang, *Gramm. franç.* § 404, Histoire. — *Cacher* vient du latin *coactare* qui signifie *forcer*, presser ; *se cacher*, c'est proprement se blottir, se comprimer, par suite, se dissimuler.

5. *Arracher* vient du latin *eradicare*, déraciner.

6. *Achever* est dérivé de *chef* ; c'est *venir à chef*, c'est-à-dire à fin, à bout (sens que *caput* a en latin), finir une chose commencée. — *Funeste* (lat. *funestus*, dér. de *funus*) qui porte la calamité et la désolation avec soi.

7. *Dépouiller* vient du latin *despoliare*, de *de* et *spoliare*.

8. *Noir*, comme le latin *niger*, signifie figurément *triste*.

9. *Haïr* est un mot d'origine germanique.

10. *Rehausser* signifie fig. faire paraître davantage. — *En* a ici le sens de *chez*. — La *tiare* était un ornement de tête, en usage en Orient, et qui servait aux princes et aux sacrificateurs. Il se dit présentement d'un bonnet orné de trois couronnes et que le pape porte dans certaines cérémonies.

Dès longtemps votre amour pour la religion[1]
Est traité de révolte et de sédition[2].
Du mérite éclatant cette reine jalouse[3]
Hait surtout Josabet, votre fidèle épouse[4].
Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur[5],
De notre dernier roi Josabet est la sœur[6].
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège[7],
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège[8],
Mathan, de nos autels infâme déserteur[9],
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que le front ceint d'une mitre étrangère[10],
Ce lévite à Baal prête son ministère[11] :
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

1. *Amour* signifie ici zèle.

2. *Révolte, sédition.* La révolte est un soulèvement fortuit contre l'autorité établie ; la sédition est concertée, elle a des meneurs, un chef, c'est l'action d'un parti.

3. *Jaloux* vient du bas-latin *zelosus*.

4. *Epouse*, ancienn. *espouse*, du latin *sponsa*.

5. Le mot *Aaron* ne forme ici, par licence poétique, que deux syllabes ; ordinairement, il en forme trois.

6. *Dernier*, dans l'ancien français *derrainier*, dérivé de *derrain* qui correspondait au bas-latin *deretranus* (formé de *de* et de *retro*, celui qui est en arrière). — Josabet était fille de Joram et sœur d'Okozias.

7. *Ailleurs* vient du latin *aliorsum* pour *alioversum*, vers un autre lieu, d'une autre manière. D'*ailleurs* signifie *de plus, outre cela*.

8. *Méchant*, anciennement *meschant*, et à l'origine *mescheant*, participe du vieux verbe *mescheoir*, mal tomber, avoir mauvaise chance ; du sens de malheureux ce mot est passé à celui de faire du mal.

9. *Déserteur* ; au propre ce mot signifie un militaire qui abandonne son service ; au figuré, il désigne celui qui abandonne une cause, un parti.

10. *Mitre*, coiffure du même genre que la tiare, mais moins élevée. Aujourd'hui les évêques portent la mitre.

11. Les Israélites de la tribu de Lévi étaient destinés au service du temple ; de là le sens de prêtre que le mot lévite a souvent.

Pour vous perdre il n'est pas de ressort qu'il n'invente ;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante[1] ;
Il affecte pour vous une fausse douceur[2],
Et par là de son fiel colorant la noirceur[3],
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez[4],
Vous cachez des trésors par David amassés[5].
Enfin depuis deux jours la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paraît ensevelie[6].
Je l'observais hier, et je voyais ses yeux,

1. On lisait dans la première édition de 1691 :

> Pour vous perdre il n'est pas de ressort qu'il ne joue ;
> Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue.

Les amis de Racine lui représentèrent qu'on ne dit point *jouer*, mais *aire jouer des ressorts*. L'auteur changea ce vers dans la seconde édition faite peu de temps après la première. Tacite a dit que de tous nos ennemis ceux qui prennent le parti de nous louer sont toujours les plus dangereux. *Pessimum inimicorum genus laudantes.* (Louis RACINE.)

2. *Une douceur affectée* est toujours *fausse.* Ainsi on n'affecte jamais une fausse douceur, parce qu'on ne peut vouloir affecter l'hypocrisie. (Aimé MARTIN.) L'Académie avait déjà condamné cette expression ; M. Marty-Laveaux la défend en disant que le pléonasme n'est pas, à son avis, plus choquant que si Racine disait : « Il feint d'avoir une douceur qu'il n'a pas. »

3. *Fiel,* au propre *bile,* au fig. *haine, animosité.* Remarquez l'expression : *colorant la noirceur.*

4. La Harpe rappelle ici le *finxit illi* des Latins : « Cette locution, dit-il, est une de celles que Racine empruntait aux anciens pour introduire dans notre langue, et surtout dans notre poésie, des constructions précises et rapides. »

5. *Amasser,* verbe dérivé de *masse,* qui vient du latin *massa.*

6. *Sombre,* vient de l'espagnol *sombra,* qui signifie proprement *ombre.* — *Ensevelie dans un chagrin,* expression figurée.

7. *Hier* compte ici pour deux syllabes ; dans l'expression avant-hier il ne compte généralement que pour une :

> Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina. (BOILEAU.)
> Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir. (MOLIÈRE.)

Lancer sur le lieu saint des regards furieux[1],
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice[2],
Dieu cachaït un vengeur armé pour son supplice[3].
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter[4]
Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater[5] ;
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire[6].

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots[7].
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte[8].

1. *Regard* est le substantif verbal de *regarder*, qui est composé de *re* et de *garder* ; *garder* vient de l'ancien haut-allemand *warten*, veiller sur.

2. *Fond.* Il faut distinguer *fond*, l'endroit le plus intérieur d'une chose creuse, et *fonds* le sol d'une terre. Tous les deux viennent du latin *fundus.*

3. Ce soupçon d'Abner est une préparation très adroite du dénoûment. (GEOFFROY.)

4. *Penser*, du latin *pensare*, peser, examiner, apprécier.

« On a observé que, dans la régularité, il ne faut point de conjonction. On doit dire : Plus j'y pense, moins je puis douter. » (ACADÉMIE.)

5 *Courroux* est le substantif verbal de *courroucer* : celui-ci vient du bas-latin *corruptiare*, formé de la même racine que *corruptus* et signifiant corrompre, ruiner, abattre, mettre en colère.

6. On a fait remarquer que *Jusqu'en son sanctuaire*, mettait le comble à l'audace et à l'impiété. Il n'y avait que le grand-prêtre qui pût entrer dans le sanctuaire où reposait l'arche d'alliance, et encore n'y entrait-il qu'une fois l'année.

7. *Complot.* L'origine de ce mot est inconnue.

8. Tout ce qu'il peut y avoir de sublime paraît rassemblé dans ces quatre vers. La grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles et l'harmonie de l'expression si heureusement terminée par le dernier vers (BOILEAU). Avant Racine, R.-J. Nérée avait dit dans une pièce intitulée *Le Triomphe de la Ligue* :

Cependant je rends grâce au zèle officieux[1]
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur israélite[2].
Le ciel en soit béni[3] ! Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous[4]?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère[5]?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère[6]
Du sceptre de David usurpe tous les droits[7],
Se baigne impunément dans le sang de nos rois[8],

Je ne crains que mon Dieu, lui tout seul je redoute... (Acte II, sc. 1.)

On cite aussi ce vers du conseiller d'Etat Mathieu, historiographe de France sous Henri IV :

Je redoute mon Dieu, c'est lui seul que je crains.

1. « Plusieurs ont trouvé que l'épithète d'*officieux* affaiblissait le terme de *zèle.* » (ACADÉMIE). — « Elle détermine plutôt. Il y a des zèles de nature très diverse. C'est un zèle prompt à rendre de bons offices. » (MARTY LAVEAUX.)

2. *Encor*, anciennn. *ancore*, du latin *hanc horam.* En poésie, la forme *encor* pour *encore* est admise.

3. *Le ciel en soit béni !* Sur cet emploi du subjonctif voir Chassang, *Gramm. franç.* § 298. — Sur l'orthographe de *béni*, voir *idem*, § 127, *Histoire.*

4. *Oisif.* Le latin *otiosus* a formé *oiseux* ; *oisif* paraît être dérivé d'un mot français qui a disparu, *oise*, venant de *otium.*

5. En prose l'on dirait : *est-elle une foi sincère*? Le pronom démonstratif *ce* donne à la phrase une tournure bien plus vive.

6. *Huit ans déjà passés.* Sur cette construction du participe, voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 334. — Athalie, qui était petite-fille du roi de Sidon, par la mère de Jézabel, était une étrangère pour les Israélites, et cette qualité ne lui permettait pas de régner légitimement. On lit en effet dans le *Deutéronome*, XVII, 15 : « Non poteris alterius gentis hominem regem facere. »

7. *Usurpe tous les droits du sceptre*, périphrase énergique pour *usurper la couronne.*

8. *Se baigne dans le sang*, expression figurée qui signifie *faire mourir beaucoup de monde par cruauté.*

Des enfants de son fils détestable homicide[1],
Et même contre Dieu lève son bras perfide[2] ;
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant Etat[3],
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat[4],
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées[5],
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées[6],
Lorsque d'Okozias le trépas imprévu[7]
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
« Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche[8] ! »
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche[9] :
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer[10] ?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer[11] ?

1. Inversion pour *Détestable homicide des enfants de son fils.* Le dictionnaire de l'Académie française n'admet le substantif *homicide* qu'au masculin.

Il est employé ici au féminin de même qu'au vers 301 de l'acte III :

Des prophètes divins malheureuse homicide.

2. *Même*, qui a été successivement *medisme, mëisme, meesme, mesme,* vient du latin *metipsimus*, contraction de *metips issimus.*

3. *Soutien*, substantif verbal de *soutenir*, qui vient du latin *sustinere.*

4. *Nourri*, élevé. On trouve dans cette tragédie plusieurs exemples de ce mot employé dans ce sens. *Camp* vient du latin *campus*, champ, champ de bataille, proprement le terrain sur lequel une armée dresse ses tentes avant le combat.

5. *Sous*, sous le règne de.

6. *Ville*, du latin *villa*, métairie, dont le sens s'est élargi. — *Alarmer*, verbe dérivé de *alarme. Alarme*, ancien. *allarme*, vient de l'italien *all'arme*, aux armes ! cri que poussaient les sentinelles surprises par l'ennemi. Ce mot a été introduit dans la langue française au xvie siècle, pendant les guerres d'Italie.

7. *Trépas*, substantif verbal de *trépasser*, ancien. *trespasser*, du bas-latin *transpassare*, passer au delà (de la vie).

8. *Toucher*. L'origine de ce mot est inconnue.

9. *Comme* signifie ici *de quelle manière.* Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 373.

10. *Que* signifie ici *à quoi.*

11. *Stérile*, qui n'amène aucun résultat, qui ne produit rien.

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices[1]?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses[2]?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté[3].
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété[4].
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes[5],
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu[6]?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu[7].

1. *Fruit*, au fig. dans le sens de utilité, produit, avantage.

2. « Qu'ai-je à faire de cette multitude de victimes que vous m'offrez, dit le Seigneur : tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. (Isaie, I, 11 et 12.) — Mangerai-je la chair des taureaux, ou boirai-je le sang des boucs? » (*Psaume* XLIX, 5.). J.-B. Rousseau (Odes, I, 11,) a dit :

> Que m'importent vos sacrifices,
> Vos offrandes et vos troupeaux?
> Dieu boit-il le sang des génisses?
> Mange-t-il la chair des taureaux?

Génisse vient du latin *junicem*, acc. de *junix*, même sign.

3. « Et le Seigneur dit : Qu'as-tu fait? La voix de ton frère crie à moi de la terre. » (Genèse, IV.)

Crier est pris ici au figuré dans le sens de *crier vengeance*. Remarquez la négation *point* niant plus fortement que *pas*.

4. *Pacte*, convention, alliance ; *l'impiété*, terme abstrait pour le terme concret *les impies*.

5. *Exterminer*, du latin *exterminare*, qui signifie littéralement *chasser hors des limites, bannir* ; on le trouve dans saint Jérôme avec le sens de *détruire entièrement, faire périr*. C'est le sens du mot français *exterminer* qui ici est employé figurément, au sens moral.

6. *Abattu*, au figuré *affaibli*, ayant perdu ses forces et son courage.

7. *Benjamin* et *Juda* désignent ici poétiquement les tribus de ces noms : depuis le schisme, ces deux tribus formaient à elles seules le royaume de Juda. — Rapprochez de ce vers l'expression : *Il n'a ni foi ni vertu*, qui se dit d'un homme sans courage et sans caractère.

Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
« Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux[1],
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée[2] ;
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains[3]
De merveilles sans nombre effrayer les humains[4] ;
L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles. »

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir[5]?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? quoi? toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles[6]?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours !

1. *Jaloux* signifie au figuré qui tient beaucoup à, qui est fort attaché à quelque chose.

2. *Terrasser*, au propre, jeter de force par terre, au figuré abattre, même expression au vers 38, de l'acte II.

3. « Nous ne voyons plus les signes éclatants de notre Dieu ; il n'y a plus de prophète et nul ne nous connaîtra plus. » (*Psaume* LXXIII, 9.)

4. *Merveilles* vient du latin *mirabilia*, littér. *choses étonnantes*. *Effrayer*, ancienn. *esfroyer*, *effroyer*, vient du latin *exfrigidare*, dans lequel on trouve la même racine que dans *frigidus* et qui signifie proprement *glacer d'effroi*.

5. *Effets*, actes, par opposition à simple parole.

6. « Vous qui voyez tant de choses, n'observez-vous pas ce que vous voyez? Vous qui avez les oreilles ouvertes, n'entendez-vous point? » (ISAÏE, XLII, 20). — *Oreilles*. Un certain nombre de mots français viennent de diminutifs latins qui, dans le bas-latin, avaient perdu leur sens de diminutifs ; c'est ainsi qu'*oreille* vient de *auricula*, diminutif de *auris*.

Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces[1],
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces[2] :
L'impie Achab détruit, et de son sang trempé[3]
Le champ que par le meurtre il avait usurpé[4] ;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée[5],
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée[6],
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés[7],
Et de son corps hideux les membres déchirés[8] ;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue[9] ;

1. C'est à ce vers que commence la plus belle et la plus éloquente énumération qui jamais ait signalé la verve d'un poète français. C'est une suite de quatorze vers dont chacun retrace, du style le plus précis et le plus énergique, un miracle fameux ou un mémorable trait d'histoire. (GEOFFROY.)

2. *Menace* vient du bas-latin *minacia* dont le pluriel se trouve dans Plaute.

3. *Tremper* vient du latin *temperare*, modérer, mais a changé de sens.

4. Ce champ est la vigne de Naboth, que Jézabel, femme d'Achab, avait usurpé par le meurtre du propriétaire ; ce fut dans ce champ qu'elle fut dévorée par les chiens. — *Meurtre* correspond au gothique *maurthr* (allem. *mord*) qui avait donné au latin du moyen âge *mordrum.*

5. « Jéhu leur dit : Jetez-la du haut en bas. Aussitôt ils la jetèrent par la fenêtre, et la muraille fut teinte de son sang ; et elle fut foulée aux pieds des chevaux. » (ROIS, IV, IX, 33.)

6. *Cheval* vient du latin *caballus* qui signifiait *cheval de fatigue* et dont le sens s'est étendu.

7. « Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jézraël. » (ROIS IV, IX, 36.)

8. *Déchirer*, ancien. *deschirer*, a été composé avec le vieux verbe *eschirer* dont l'origine était germanique.

9. Les prophètes de Baal s'étaient flattés de faire descendre du feu du ciel sur la victime ; ils ne purent y réussir ; mais à la voix du prophète du Seigneur, la flamme descendit sur l'autel, et dévora la victime et les faux prophètes. (GEOFFROY.)

Élie aux éléments parlant en souverain[1],
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain[2],
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée[3],
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée[4]?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants[5]
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire[6] ;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils[7]?
Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
Devait sortir de rois une suite nombreuse ;
Que sur toute tribu, sur toute nation,

1. *Elie*, prophète hébreu, né à Thisbé, vivait sous l'impie Achab, auquel il reprocha ses crimes.

2. Les *cieux fermés* est une expression empruntée à l'Ecriture où on lit : *clausum, cœlum, clauso cœlo. Les cieux d'airain* est une métaphore créée par Racine.

3. *Trois ans.* Les compléments circonstanciels marquant la durée peuvent parfois être construits sans préposition. Voir Chassang, *Gramm. franç.* § 277. — *Rosée* a été formé du participe du vieux verbe *roser*, lequel venait du latin *rorare*, tomber en rosée.

4. *Se ranimant.* L'édition princeps donne *se ranimants.* Cet accord du participe présent, fréquent au temps de Racine, est interdit aujourd'hui par la grammaire. Voir Chassang, *Gramm. franç.* § 242 *bis.* — *Elisée*, prophète hébreu, élève d'Elie, auquel il succéda. La résurrection du fils de la Sunamite, obtenue par les prières d'Elisée, est racontée au livre IV des *Rois*, 20-36.

5. *Eclatant* signifie au figuré ce qui se fait remarquer entre les autres choses semblables par son importance et sa grandeur.

6. *Il sait.* Sur l'étymologie de *savoir*, voir Chassang, *Gramm.*, § 135 *bis*, 8, et la note 1, page 1.

7. « Où sont, Seigneur, vos anciennes miséricordes, que vous avez promises à David avec serment, et en prenant votre vérité à témoin? » (PSAUME LXXXVIII, 50.)

L'un d'eux établirait sa domination[1],
Ferait cesser partout la discorde et la guerre[2],
Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre[3].

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous[4]?
Le ciel même peut-il réparer les ruines[5]
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau[6].
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée[7] ;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée[8]...

1. *Etablir*, ancienn. *establir*, vient du latin *stabilire.*

2. *Guerre* est un mot d'origine germanique ; il vient de l'ancien haut-allemand *werra*, dispute, querelle.

3. « Et tous les peuples de la terre seront bénis en lui ; toutes les nations rendront gloire à sa grandeur. » (Ps. LXXI, 17.)

4. Le pronom *le* forme ici pléonasme ; voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 234, 2°.

5. *Ruine.* La ruine est proprement la destruction d'un bâtiment qui tombe de lui-même ou qu'on fait tomber ; mais au figuré ce mot se dit de tout ce que la destruction atteint.

6. *Etouffer.* L'étymologie de ce mot n'est pas parfaitement établie ; il signifie, au propre, ôter la respiration en privant de la communication avec l'air, et au figuré, comme ici, faire périr. — *Berceau* est dérivé de *bercer* dont l'origine est inconnue.

7. *Tromper.* Le sens propre et ancien de ce mot est *jouer de la trompe* ; construit avec un pronom personnel, il a passé au sens de *se moquer.* On compare *jouer* et se *jouer de quelqu'un.*

8. Il y a ici ce que l'on appelle une *réticence.* C'est une figure de rhétorique par laquelle l'orateur, en s'interrompant, fait entendre ce qu'il ne veut pas dire expressément. — *Echapper*, qui s'écrivait autrefois *eschaper* et *escaper*, signifiait littéralement sortir de la *cape*, du manteau, par suite *s'enfuir, se soustraire.* M. Brachet rapproche ingénieusement le grec ἐκδύεσθαι qui signifie *se dépouiller, sortir de, s'enfuir.*

JOAD.

Hé bien ! que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi !
De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi[1] !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées[2]...
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées[3]?
Déplorable héritier de ces rois triomphants[4]
Okozias restait seul avec ses enfants.
Par les traits de Jéhu je vis percer le père[5] ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère[6].

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour[7]
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour[8],

1. *De*, avec, sens que cette préposition a souvent dans Racine. Comparez Acte III, vers 181 :

De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

2. *Empressées*, comme *s'empressant vers*, signifie se pressant pour témoigner de l'affection, du respect.

3. *Se flatter de* signifie s'entretenir dans l'espérance, s'amuser de l'espérance de quelque chose.

4. *Déplorable*, qui mérite d'être déploré, qui est digne de pitié.

5. *Percer*, origine inconnue. Sur cette construction de l'infinitif voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 327.

6. *Je vis. Vous avez vu.* Remarquez le changement de temps. On peut dire, si on tient à l'expliquer, que dans le premier vers il y a le parfait défini, parce qu'il est question de circonstances déterminées, Abner ayant été témoin du fait.

7. *Je ne m'explique point.* Ces mots mystérieux éveillent la curiosité, promettant un grand événement, une preuve éclatante de la puissance de ce Dieu qui ne trompe jamais. En ne s'expliquant pas, Joad en dit assez. (GEOFFROY.)

8. *Horizon*, du grec ὁρίζων et subst, qui borne, . *horizon.* L'horizon est la ligne circulaire dont l'observateur est le centre et où le ciel et la terre semblent se joindre. — *Sur*, au dessus de.

Lorsque la troisième heure aux prières rappelle[1],
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle[2].
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable et ne trompe jamais[3].
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte[4].

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas ;
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle[5].

SCÈNE II

JOAD, JOSABET

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse : il faut parler,

1. La troisième heure répond suivant notre manière de distribuer le temps, à neuf heures du matin. (GEOFFROY.)

2. *Zèle*, du latin *zelus*, ardeur, émulation, zèle.

3. *Stable*, du latin *stabilis*, signifie au propre qui est dans une situation ferme, et, au figuré, assuré, permanent.

4. *Aube*, anciennement *albe*, vient du latin *alba*, l'aube étant le premier blanchissement de l'horizon ; de *aube* est dérivé *aubade*. *Faite*, anc. *faiste*, vient du latin *fastigium*.

5. « Si j'avais à décider entre les trois expositions fameuses de *Bajazet*, d'*Iphigénie* et d'*Athalie*, je donnerais la préférence à cette dernière. Au mérite de bien instruire le spectateur de tout ce qu'il doit savoir, elle joint l'avantage d'être une scène d'action, dans laquelle le souverain pontife, en homme qui médite un grand dessein, cherche à s'assurer des dispositions du général de l'armée d'Athalie. Il n'existe point d'autre exemple d'une aussi grande perfection. (GEOFFROY.)

Et votre heureux larcin ne se peut plus celer[1].
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop longtemps ses promesses d'erreur[2].
Que dis-je ! le succès animant leur fureur[3],
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre[4]
Veut offrir à Baal un encens idolâtre[5].
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le Temple élevé[6].
De nos princes hébreux il aura le courage[7],
Et déjà son esprit a devancé son âge[8].
Avant que son destin s'explique par ma voix[9],
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois[10].

1. *Heureux larcin* forme ce que l'on appelle une alliance de mots. *Larcin*, anc. franç. *larecin*, à l'origine *larrecin*, vient du latin *latrocinium*, mais tandis que *latrocinium* désigne surtout un vol à main armée, *larcin* indique un vol fait furtivement et sans violence.

2. Dans trois éditions publiées du vivant de Racine, on lit *accusent*, au pluriel. — *Trop longtemps* équivaut ici à *depuis trop longtemps*.

3. *Le succès animant leur fureur* est une proposition participe construite absolument.

4. Athalie était la belle-mère de Josabet, fille de Joram. *Marâtre*, anc. *marrastre*, vient du bas-latin *matraster*, belle-mère. Racine avait déjà, dans *Phèdre*, donné la même épithète au même substantif :

J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.

5. Idolâtre, du grec εἰδωλολάτρης, latin *idolatra*, qui adore les idoles, ce mot se dit aussi du culte même.

6. *Sous l'aile du Seigneur*, expression figurée. Comp. *Esther* III, 228.

7. *Courage*, anc. *corage*, vient du bas-latin *coraticum*, dérivé de *cor*, cœur ; *âge*, au vers suivant, vient du bas-latin *ætaticum*, forme dérivée de *ætatem*, qui a donné successivement *edage*, *eage*, *aage*.

8. Ce vers prévient l'objection que les discours de Joas sont au-dessus de son âge. (GEOFFROY.)

9. *S'explique*, verbe réfléchi pris au sens passif.

10. « Le trône royal appartient à Dieu, dit Bossuet d'après l'Écriture sainte, et les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui vous oblige à les révérer avec une espèce de religion ; mais pour laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. »

Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres[1].

JOSABET.

Sait-il déjà son nom et son noble destin[2]?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin[3] ;
Il se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas ! de quel péril ! je l'avais su tirer[4] !
Dans quel péril encore il est près de rentrer !

JOAD.

Quoi ! déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne !

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort[5],

1. *Héritier*, du latin *hereditarius*.

2. *Destin*, substantif venu du verbe *destiner*, qui vient du latin *destinare*. Le destin est ce qui nous arrive de bien ou de mal, indépendamment de notre volonté.

3. Le nom d'Éliacin ou Éliacim se trouve plusieurs fois dans *la Bible* ; mais il n'y est nulle part appliqué à Joas. « L'Académie remarque que pour éviter l'équivoque, il faudrait *et* devant *à qui* ; mais, vu la parfaite clarté du sens, elle veut bien excuser cette omission. »

4. *Je l'avais su tirer*. Chez Racine, comme en général chez les auteurs de son temps, l'usage à peu près constant en prose, et le plus fréquent de beaucoup en vers, est de mettre le pronom avant le verbe qui régit l'infinitif, tandis que le nôtre est de le mettre après ce verbe. — *Péril* vient du latin *periculum*.

5. *Du jour* équivaut à *à partir du jour*. — *Que* répond ici à l'ablatif du pronom conjonctif latin *quo* ou *quâ*. Cet emploi était plus fréquent au XVIIe siècle qu'aujourd'hui. Voir des exemples, Chassang, *Gramm. franç.*, § 419.

Je remis en vos mains tout le soin de son sort[1].
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence[2],
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret[3]
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret[4].
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières[5].
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander[6]
Quels amis vous avez prêts à vous seconder?
Abner, le brave Abner, viendra-t-il nous défendre?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre[7].

JOAD.

Abner, quoi qu'on se pût assurer sur sa foi[8],
Ne sait pas même encore si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde[9]?

1. *Soin.* L'origine de ce mot est inconnue.

2. *Autant*, anciенn, *alant*, vient des deux mots latins *aliud tantum.*

3. *Peur*, primitivement *paor*, *péor*, *peur*, vient du latin *pavorem. En le voyant* ; sur cette construction du gérondif, voir Chassang, *Gramm. franç.* § 340, 2. *Indiscret* (du latin *indiscretus)* peut se dire des choses par lesquelles on révèle ce qu'on devrait taire, cacher.

4. *Echapper* pour *s'échapper.* On en trouve de fréquents exemples dans Racine, notamment dans cette même pièce, acte I, vers 144.

5. *Devoir consacrer* forme un véritable infinitif futur dans lequel *devoir* perd sa signification habituelle pour devenir auxiliaire. — *Prière* vient du bas-latin *precaria* formé de la même racine que *precari.*

6. *Aujourd'hui*, qui s'écrivait d'abord *au jour d'hui*, est un pléonasme, *hui* venant du mot latin *hodie. Hui* est resté dans le terme de palais *d'hui en un an.*

7. *Près de son roi* est le complément de *se rendre.* — *Serment*, ancien français *sairment*, à l'origine *sairement*, vient du latin *sacramentum.*

8. *S'assurer sur*, établir sa confiance ; comparez ce vers de Corneille (*Rodogune*, I, 7.) :

Madame assurez-vous sur ma fidélité.

9. *Garde* est dérivé du verbe *garder*, lequel vient de l'ancien haut-allemand *warten*, veiller sur.

Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde[1]?
De mon père sur eux les bienfaits répandus[2]...

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus[3].

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites[4]?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit? nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé[5],
Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé ;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie[6],
Un serment solennel par avance les lie[7]
A ce fils de David qu'on leur doit révéler[8].
Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler[9],

1. *Regarder* signifie ici intéresser, concerner, être l'affaire de.

2. La phrase est interrompue, coupée par la réponse de Joad. Remarquez que *de mon père* est complément de *les bienfaits*, et que *sur eux* est complément de *répandus*.

3. *Se vendre*, au figuré, signifie aliéner sa liberté morale pour de l'argent ou d'autres avantages.

4. *Opposer contre* (de *ob* et *ponere*), faire que quelqu'un tienne tête à d'autres. On dit plutôt *opposer à*. Ainsi Corneille, *Cid*, IV, 5 :

L'opposer seul à tous serait trop d'injustice.

5. *Assemblée.* De même qu'on dit *assembler le peuple* on peut dire aussi *assembler un nombre*.

6. *Amour* se dit en général d'une affection profonde.

7. *Avance*, substantif verbal dérivé de *avancer* ; *avancer* est dérivé lui-même de *avant*, lequel vient du bas-latin *abante*, pour *ante*.

8. *Fils* est pris ici dans le sens de *descendant*.

9. « Plusieurs ont prétendu que la construction régulière serait : *Mais de quelque noble ardeur qu'ils puissent brûler.* » (ACADÉMIE). — *Brûler*, anc. *brusler*, vient du bas-latin *perustulare*, dans lequel on trouve la même racine que dans *ustus*, participe de *urere*.

Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle[1]?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle[2]?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé[3]
Qu'un fils d'Okozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes[4],
N'environne le temple, et n'en brise les portes[5]?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints[6],
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains[7],
Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups[8]...

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?

1. *Venger*, du latin *vindicare* ; *querelle*, de *querela* ; ce mot ne signifie pas ici dispute animée, mais bien cause, parti. C'est en ce sens qu'il est encore pris Acte III, v. 84 et 275.

2. *Ouvrage*, ici résultat obtenu et comparé à un travail de la main d'un ouvrier ; c'est ainsi que Corneille dit, en parlant de la conspiration de Cinna ;

Je l'avais bien prévu, que pour un tel ouvrage,
Cinna saurait choisir des hommes de courage. (*Cinna*, I, 3.)

3. *Bruit*, substantif verbal dérivé de *bruire*, dont l'origine est inconnue. *Semer*, au figuré, répandre, faire courir.

4. *Fiers* est pris ici dans son sens étymologique, le latin *ferus* signifiant *farouche*.

5. *Environner* est dérivé de *environ*. *Environ* (*en-viron*) vient de *vire* vieux mot français qui signifiait *cercle*, *anneau*, *tour*, et qui a formé encore *aviron* (ce qui sert à tourner), *virer*, *virement*, *virole* (petit cercle de métal), etc. — *Briser* vient de l'ancien haut-allemand *bristan*, qui a la même signification.

6. *Suffire* s'emploie impersonnellement dans le sens de *être suffisant*.

7. *Au* a ici le sens de *vers le*. On sait que le sens de *à* est beaucoup plus étendu dans Racine qu'il ne l'est aujourd'hui.

8. *Percer*, origine inconnue. — *Coup*, anc. *colp*, du bas-latin *colpus*, formé de la même racine que *colaphus*, coup de poing.

9. *Rien* est pris ici dans le sens négatif, par suite d'une ellipse. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 388.

Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence[1],
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance[2] ;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël[3]
Jura d'exterminer Achab et Jézabel[4] ;
Dieu, qui, frappant Joram, le mari de leur fille[5] :
A jusque sur son fils poursuivi leur famille[6] :
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu[7].
Sur cette race impie est toujours étendu[8]?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère[9]
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant par leur crime entraîné[10],

1. *L'innocence de l'orphelin,* pour *l'orphelin innocent.* Cet emploi du mot abstrait est fréquent en français, surtout chez les poètes,

2. *Faiblesse,* substantif dérivé de *faible,* anc. *foible,* venant de *flebilis;* misérable, d'où le sens de *faible. Eclater,* anc. *esclater,* de l'ancien haut-allemand *skleitan,* voler en éclats.

3. *Jezraël,* ville voisine de Samarie, appartenant à la tribu d'Issachar. C'est là qu'était la vigne de Naboth.

4. *Exterminer,* du latin *exterminare,* qui signifie littéralement *chasser hors des limites, bannir* : on le trouve dans saint Jérôme avec le sens de *détruire entièrement, faire périr.* C'est le sens du mot français *exterminer.* Achab, roi d'Israël, fils d'Amri, 907-888 av. J.-C., mari de Jézabel, connu par son impiété et ses crimes, fut tué en combattant le roi de Syrie, Ben-Adad. Jézabel, fille de Ithobal, roi de Sidon, fut, lorsque Jéhu prit le titre de roi, jetée par les fenêtres de son palais de Jezraël, et dévorée par les chiens, suivant la prédiction d'Élie.

5. Frapper paraît être formé de la même racine que le scandinave *hrappa,* rudoyer. *Joram,* roi de Juda de 888 à 877, fils de Josaphat, n'écouta pas les conseils d'Élie et mourut d'une horrible maladie.

6. Ce fils de Joram et d'Athalie se nommait Okozias.

7. *Pour un temps,* pour quelque temps. *Suspendu* se dit par extension des choses en équilibre et qui se tiennent d'elles-mêmes.

8. *Race,* de l'italien *razza,* même signification.

9. *Sur* signifie ici *touchant, concernant, à l'égard.*

10. *Entraîné* est employé ici au figuré. On peut comparer ce vers d'Andromaque :

Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?

Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race[1],
En faveur de David voudra lui faire grâce[2]?
Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit[3]
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie[4].
Un poignard à la main, l'implacable Athalie[5],
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivant le cours de ses assassinats[6].
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue :
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain[7],
Et faible le tenait renversé sur son sein[8].

1. « Les trois premiers hémistiches des vers 238, 239, 240, terminés en *ant* forment une consonnance qu'il aurait fallu éviter ». (Académie.)

2. *Grâce, race.* Il n'est pas d'usage de faire ainsi rimer une longue avec une brève. — *En faveur de*, en considération de. On peut comprendre aussi : pour la cause de, pour que les promesses faites à David puissent se réaliser.

3. *Où*, dans lequel.

4. *Egorger* est dérivé de *gorge*, qui vient du latin *gurges*. *Chambre* vient du bas-latin *cambra*.

5. *Poignard* (prononcez po-gnar), quelques-uns disent poi-gnar (le *d* ne se prononce pas et ne se lie pas). Ce mot dérive de *poing* : c'est ce qui se porte au poing.

6. *Assassinats. Assassin*, mot d'origine historique, vient de l'arabe *haschich*, nom de la poudre de feuilles de chanvre avec laquelle on prépare le *haschisché*. Du temps des croisades, le Vieux de la Montagne faisait prendre du *haschich* à ses hommes, et ceux-ci, transportés par des visions, qui leur donnaient, disait-on, un avant-goût du paradis, étaient prêts à tout faire, et ôtaient traîtreusement la vie aux ennemis qui leur étaient désignés par leur chef. C'est ainsi qu'une plante enivrante a fini par donner son nom à l'assassinat.

7. *Bourreau*, origine inconnue.

8. L'Académie dit que le sens de ce vers n'est pas net. Il semble d'abord que faible se rapporte à la nourrice, et les vers suivants le font rapporter à l'enfant.

Je le pris tout sanglant. En baignant son visage[1],
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage[2] ;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser[3],
De ses bras innocents je me sentis presser[4].
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste !
Du fidèle David c'est le précieux reste[5] :
Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi[6],
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide[7],
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
Conserve l'héritier de tes saintes promesses[8],
Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

1. *Baignant* signifie ici *mouillant.*

2. *Lui rendirent l'usage du sentiment*, le ranimèrent.

3. *Soit frayeur encore*, expression elliptique pour *soit parce qu'il éprouvait encore de la frayeur.* Remarquez *ou*, opposé à *soit. Caresser* est dérivé de *caresse*, qui vient de l'italien *carezza.*

4. On remarquera, en comparant le récit de la *Bible*, que tout ce tableau a été inventé par l'imagination de Racine.

« Ces deux derniers vers sont beaux et touchants, quoique le premier ne soit pas exactement construit avec le second. » (ACADÉMIE.)

5. *Reste.* Comparez Acte V, vers 115 :

Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux,
Ce jeune enfant était un reste précieux?

6. *Loi.* La loi, dans le langage de l'Écriture, c'est la loi que Moïse a reçue de Dieu, la loi des Juifs.

7. *Attaquer* et *attacher*, dans l'ancienne langue, se prenaient indifféremment l'un pour l'autre ; *attaquer* est la prononciation picarde et flamande d'*attacher*, qui vient de *à* et *tacher*, *tacher* ayant pour racine *tac* qui signifie ce qui attache, fixe. *Homicide* vient du latin *homicida*, de *homo*, homme et *cædere*, tuer.

8. *L'héritier de tes saintes promesses*, celui qui a hérité de tes saintes promesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel ;
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère[1],
Sur le fils qui le craint l'impiété du père[2].
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux[3].
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée[4].
Joas les touchera par sa noble pudeur[5],
Où semble de son sang reluire la splendeur[6] ;
Et Dieu par sa voix même appuyant notre exemple[7]
De plus près à leur cœur parlera dans son temple[8].
Deux infidèles[9] rois tour à tour l'ont bravé[10] :

1. *Aveugle* vient du bas-latin *aboculus*, qui signifiait *privé d'yeux*, comme *amens* signifiait *privé d'esprit. Colère* vient du latin *cholera*, bile, colère, moins usité que *ira*.

2. « Le fils ne portera pas l'iniquité du père. » (ÉZÉCHIAS, XVIII, 20.) *Sur* signifie ici *dans la personne de*.

3. Sur l'accord du verbe, voir page 1, note 3.

4. *Détester* vient du latin *detestari*, haïr.

5. *Toucher*, origine inconnue. *Pudeur*, honte honnête causée par l'appréhension de ce qui peut blesser la modestie.

6. Remarquez la manière délicate dont Joad dit que Joas rougit facilement.

7. *Appuyer* est dérivé de *pui*, comme *ennuyer* est dérivé de *ennui*. *Pui* vient du latin *podium* qui signifiait *balcon, base, soutien*. — *Notre exemple*, l'exemple que nous donnerons.

8. *Parler au cœur*, expression figurée.

9. En prose, *infidèles* serait placé après *rois*, parce qu'il est beaucoup plus long. Il est ici placé avant pour que le premier hémistiche ne se termine pas par une syllabe muette non élidée.

10. *Tour à tour* signifie ici *successivement, l'un après l'autre*, Il s'agit de Joram et d'Okozias, rois de Juda. — *Braver*, faire le brave à l'égard de quelqu'un, le provoquer.

Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres[1]
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leurs mains de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau[2].
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
Il doive de David abandonner la trace[3],
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché[4],
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché[5] !
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis[6] ;
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis[7] ;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle[8].
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,

1. *Ancêtres* qui ne s'emploie plus qu'au pluriel, avait autrefois la forme *ancestre* venant du latin *antecessor*.

2. L'exactitude demandait *a rallumé*. (Académie).

3. *Abandonner*, délaisser, déserter. — *Trace* est le substantif verbal de *tracer*, qui vient du bas-latin *tractare*, dans lequel on trouve la même racine que dans *tractus*, participe de *trahere*.

4. *Arracher* vient du latin *eradicare*,

5. *Souffle*, subst. verb. de *souffler* (*sufflari*). *Ennemi*, ici *contraire*.

6. *Juste*, légitime. C'est ainsi que l'on dit *le juste propriétaire*.

7. Remarquez l'antithèse de *faibles* et de *puissants*.

8. « Seigneur, confondez, je vous prie, Architophel dans ses conseils. » (Rois, II, XV, 31.)

« Nous avons vu la prière de Josabet, douce et touchante, pleine du sentiment le plus tendre, et terminée par un trait de dévouement héroïque ; celle du grand-prêtre est mâle, ferme, courageuse, pleine de grandeur et d'énergie. Cette prière de douze vers semble ne former qu'une seule période, dont les divers membres, dépendant l'un de l'autre, s'attirent, s'entraînent, se succèdent avec rapidité et forment l'ensemble le plus harmonieux. » (Geoffroy.)

De la chute des rois funeste avant-coureur.
L'heure me presse ; adieu[1]. Des plus saintes familles
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles[2].

SCÈNE III

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;
De votre auguste père accompagnez les pas[3].
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle[4],
Qui venez si souvent partager mes soupirs[5],
Enfants, ma seule joie en mes longs déplaisirs[6],

1. *Adieu* est une locution elliptique pour : *je vous recommande à Dieu, soyez à Dieu.*

2. *Amener* est dérivé de *mener* qui vient du bas-latin *minare*, lequel, dans Apulée, signifie *conduire (un animal)*.

« On s'est étonné que Racine ait introduit dans les parois du temple, et comme y résidant, une troupe de jeunes filles ; on a pensé qu'il avait songé plutôt à l'institution de Saint-Cyr qu'au sanctuaire de Jérusalem. C'est une erreur. Les chants sacrés exécutés par les femmes d'Israël étaient dans les mœurs de la nation, comme on le voit par les exemples du retour de Jephté (*Juges*, XI, 34), et de David après une victoire (*livre I des Rois*, XVIII, 6). » (A. Coquerel.)

3. *Accompagner* est dérivé de *compagne*, féminin de l'ancien français *compaing* (compagnon) ; *compaing* venait du bas-latin *cumpanis* (qui mange son pain avec).

4. *Déjà*, ancien, *desjà*, mot formé de *dès* et de *jà* ; *dès* venait de *de ipso*, et *jà* de *jam*. *Embraser*, verbe dérivé de *braise*, mot d'origine germanique, du vieil-allemand *bras*, feu.

5. *Souvent* vient du latin *subinde, ensuite, successivement,* et parfois *souvent.*

6. *Joie* vient de *gaudia*, pluriel de *gaudium* ; le *d* médial étant tombé,

Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes,
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes.
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleur,
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs[1]?
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée[2],
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher[3],
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher.

SCÈNE IV

LE CHŒUR

TOUT LE CHŒUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

il est resté *gauia* ; *au* s'est changé en *o* (comme dans *louer*, de *laudare*) et *g* s'est changé en *j* (comme dans *jumeau* de *gemellus*).

1. *Sied* est l'indicatif de *seoir*, anc. franç. *seder*, qui vient du latin *sedere*. Ce verbe, dont l'infinitif n'est plus en usage, ne s'emploie que dans certains temps, et toujours à la 3e personne du singulier ou du pluriel : *il sied, ils siéent, il seyait, il siéra*. Il fait au participe *seyant*, et n'a pas de temps composés. Il ne faut pas confondre *seoir*, être convenable, avec *seoir*, être assis. Ce dernier verbe n'est plus guère en usage qu'à ses participes *séant* et *sis*.

2. *Entendre*, vient du latin *intendere*, diriger son esprit vers, faire attention, écouter.

3. « Il a semblé à quelques-uns que l'hémistiche n'est pas assez marqué dans ce vers, d'autant que le régime *me* précède le verbe *préparer*. » (ACADÉMIE.)

UNE VOIX, seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposera silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance[1].
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

TOUT LE CHŒUR répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence ;
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture[2].
Il fait naître et mûrir les fruits[3].
Il leur dispense avec mesure[4]
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les rend avec usure[5].

1. J.-B. Rousseau traduisant le même passage du psaume XVIII dit (liv. I, ode II) :

Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.

2. Régnier (1533-1613), dans sa neuvième satire, a dit :

Sachez qui donne aux fleurs ceste aimable peinture,
Quelle main sur la terre en broye la couleur.

Poétiquement *peinture* signifie les couleurs naturelles répandues dans la nature.

3. *Mûrir* est dérivé de *mûr*, ancien *tir*, du latin *maturus*.

4. *Dispenser*, départir, distribuer, du latin *dispensare*, de *dis*, préfixe, et *pensare*, distribuer, peser.

5. *Usure. Avec usure*, signifie au figuré en rendant plus qu'on n'a reçu. Rapprochez *Esther*, acte III, scène IV :

Babylone paya nos pleurs avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire[1].
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs[2],
Ces trompettes et ce tonnerre :
Venait-il renverser l'ordre des éléments[3]?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle[4].

1. *Rayon*, au figuré, émanation, lueur.

2. *Torrents*. Un *torrent* est proprement un courant d'eau très rapide, mais par extension ce mot se dit d'autres choses abondantes et impétueuses : un torrent de fumée, un torrent de larmes, des torrents de lumière, etc.

3. *Eléments*, la terre, l'air, l'eau et le feu, considérés par les physiciens anciens comme constituant l'univers.

4. *Amour* était masculin et féminin dans les deux siècles derniers. Aujourd'hui il n'est susceptible de recevoir les deux genres que quand il signifie la passion d'un sexe pour l'autre.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX, seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux[1],
Les nourrit au désert d'un pain délicieux[2].
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même[3].
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice ! ô bonté suprême !

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux[4] ;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux[5].
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même,
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

1. Le joug des Égyptiens.

2. La manne.

3. « *Il se donne lui-même* ne peut se dire que sous la loi nouvelle. Cette proposition est trop étrangère à l'ancienne loi. » (ACADÉMIE.)

4. Allusion au passage de la mer Rouge.

5. Allusion au rocher d'Oreb.

UNE AUTRE VOIX, seule,

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais[1]?

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur suprême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

1. Remarquez que le verbe *voulez* a deux régimes de nature différente. Voir Chassang *Gramm. franç.* § 280, Rem. II, Histoire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR

JOSABET.

Mes filles, c'est assez, suspendez vos cantiques[1] :
Il est temps de nous joindre aux prières publiques[2].
Voici notre heure ; allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paraître à notre tour[3].

SCÈNE II

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR

JOSABET.

Mais que vois-je[4] ! mon fils, quel sujet vous ramène?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine[5]?

1. *Suspendre* signifie au propre élever, soutenir quelque corps en l'air, et au figuré surseoir, discontinuer, cesser pour quelque temps.

2. *Nous joindre aux prières publiques*, expression elliptique pour nous joindre à ceux qui en public adressent leurs prières à Dieu.

3. *Paraître*, ancien. *paraistre*, vient du bas-latin *parescere*, dérivé de *parere*. — *Tour*, substantif verbal de *tourner*, du latin *tornare*.

4. *Que*, ce pronom interrogatif est au neutre.

5. *Courir* ne vient pas de *currere*, qui a donné *courre* (d'où le terme de chasse *courre* le cerf, chasse à *courre*), mais du bas-latin *currire*. Plusieurs verbes de la 3e et de la 2e conjugaison étaient ainsi devenus

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABET.

Hé bien ! quoi?

ZACHARIE.

Le temple est profané[1].

JOSABET.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère[2].

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand-prêtre, mon père[3],
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains
De la moisson nouvelle offert les premiers pains[4],
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes

de la quatrième. — *Pâle* vient du latin *pallidus*. — *Haleine*, ancien. *aleine*, est le substantif verbal de l'ancien verbe *alener*, respirer, qui venait du latin *anhelare*.

1. *Profaner*, c'est traiter avec irrévérence les choses de la religion ; l'entrée dans le temple d'Athalie, infidèle au culte du vrai Dieu, est une profanation.

2. *Hâter*, anciennn. *haster*, est un mot d'origine germanique (allemand *hast*, précipitation). — *Eclaircir* est pris ici dans le sens de *éclairer*, *instruire*. Racine l'emploie assez souvent ainsi, par exemple, dans *Britannicus* :

Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.

3. *Selon*, qui s'est écrit *selonc*, *solonc*, *sulunc*, *sullunc*, vient du bas-latin *sublongum*, le long de, suivant.

4. *Moisson* vient du latin *messionem* que l'on trouve dans Varron et qui était formé de la même racine que *messis*,

Des victimes de paix les entrailles fumantes[1] ;
Debout à ses côtés, le jeune Éliacin[2],
Comme moi, le servait en long habit de lin ;
Et cependant du sang de la chair immolée[3]
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée[4] :
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme... peut-on la nommer sans blasphème?
Une femme... C'était Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis, aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites.
Le peuple s'épouvante, et fuit de toutes parts[5].

1. *Entrailles* vient du latin *interanea*, intestins.

2. *Debout* est dérivé de *bout*, substantif verbal de *bouter*.

3. *Cependant*, c'est-à-dire *pendant cela, pendant ce temps-là*. Dans ce sens ce mot est adverbe. Quand il signifie *néanmoins, toutefois*, il est conjonction.

4. Racine s'est trompé ici sur les rites. On n'arrosait point l'assemblée, du sang de la victime. Le prêtre trempait simplement un doigt dans le sang, et en faisait sept aspersions devant le voile du sanctuaire ; il en frottait les cornes de l'autel et répandait le reste au pied du même autel. L'auteur a confondu avec le rite judaïque ce qu'il avait lu dans le chapitre XXIV de l'*Exode* où il est dit que Moïse fit l'aspersion du sang de la victime sur le peuple assemblé; mais il n'y avait point encore de rites ni de cérémonies légales. (ACADÉMIE.) — *Arroser* est formé de la même racine que *rosée*, qui vient du latin *ros*.

5. *S'épouvante*, est frappé d'épouvante, d'une terreur profonde et soudaine. *Epouvanter* est formé du latin *expaventem* qui a donné successivement espaenter, espoenter, espoventer, épouvanter.

Le parvis est proprement la place située devant la grande porte d'une église ; ici ce mot a le sens d'*enceinte*.

Mon père... Ah ! quel courroux animait ses regards[1] !
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété[2].
Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté[3]? »
La Reine alors, sur lui jetant un œil farouche[4],
Pour blasphémer sans doute, ouvrait déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant[5] ;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée[6],
Et toute son audace a paru terrassée[7].
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner :
Surtout Éliacin paraissait l'étonner.

JOSABET.

Quoi donc ! Éliacin a paru devant elle !

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.

1. L'étymologie de *courroux* n'est pas certaine. Ce mot a le même sens que *colère*, mais il ne s'emploie que dans le style soutenu et en poésie, tandis que *colère* appartient à tous les styles.

2. Remarquez le verbe au singulier avec deux sujets. Il ne s'accorde qu'avec celui dont il est le plus rapproché. Les exemples en sont fréquents dans Racine.

3. *Braver*, verbe dérivé de *brave*, venu de l'italien *bravo*.

4. *Un œil* pour *un regard*. C'est ce que l'on appelle une métonymie, figure par laquelle on met la cause pour l'effet, le contenant pour le contenu, etc.

5. *Etincelant*, qui jetait des étincelles. *Etinceler* vient du latin *scintillare*, dérivé de *scintilla*, étincelle.

6. Imitation de Virgile : (*Énéide*, III, 48.)

Obstupui... et vox faucibus hœsit.

7. *Terrasser* signifie renverser, jeter à terre avec violence. Ici il est employé au figuré. Voir page 46, note 2.

Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés[1] ;
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste[2].

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher ;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes...
Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes[3].

SALOMITH.

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez[4]?

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seraient-ils menacés?

SALOMITH.

Aurait-il de la reine attiré la colère[5]?

1. *Envelopper*, environner, entourer. L'étymologie de ce mot n'est pas certaine.

2. « Quelques académiciens ont blâmé l'omission du pronom devant le second verbe, à cause du changement de temps ; d'autres l'ont excusée et fait remarquer qu'en poésie elle donne de la vivacité. » — *Conter* a la même origine que *compter* ; tous deux viennent du latin *computare* et dans les textes anciens ces deux verbes sont souvent confondus.

3. *Vois* est à la 2e pers. du sing. parce que *Dieu*, l'antécédent de *qui*, est à la 2e pers.

Alarme, anciennement *allarme*, de l'italien *all'arme*, aux armes ! cri que poussaient les sentinelles surprises par l'ennemi. Ce mot a été introduit dans la langue française au XVIe siècle, pendant les guerres d'Italie.

4. *Pleur*, substantif verbal de *pleurer*, qui vient du latin *plorare*.

5. *Colère* vient du latin *choléra*, bile, colère.

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père[1] ?

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons[2] ; il la faut éviter.

SCÈNE III

ATHALIE, AGAR, ABNER, SUITE D'ATHALIE

AGAR.

Madame, dans ces lieux, pourquoi vous arrêter[3] ?
Ici, tous les objets vous blessent, vous irritent[4].
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse[5].

1. *Support*, on prononce *su-por* et le *t* ne se lie pas. Ce mot est employé ici au figuré et signifie ce qui soutient, comme fait le support pour ce qu'il a sur lui.

2. *La* est pronom et placé avant la préposition *voici*. *Eviter* du latin *evitare*, se détourner d'une personne dont la rencontre est désagréable ou nuisible.

3. *Arrêter*, de *ad*, et *restare*, rester, c'est-à-dire faire rester. L's s'est conservée dans le substantif *arrestation*.

4. *Blesser*, au fig. offenser, choquer. On fait venir ce verbe du moyen-allemand *bletz*, lambeau de cuir, et on remarque le sens primitif *mettre en pièces*.

5. *Trouble*, agitation de l'âme, de l'esprit qui se manifeste par une altération dans la tenue, la démarche, etc. Ce mot vient du latin *turbula* que l'on trouve dans Apulée avec le sens de foule de personnes, par suite confusion, désordre.

Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse ;
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours[1].
(Elle s'assied.)

SCÈNE IV

ATHALIE, ABNER, SUITE D'ATHALIE

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre[2].
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre.
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple et son autel[3],
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices[4],
Aux lévites marqua leur place et leurs offices[5],
Et surtout défendit à leur postérité
Avec tout autre dieu toute société.
Hé quoi? vous de nos rois et la femme et la mère,
Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère?

1. Il y a dans cette phrase ellipse d'un verbe à un mode personnel, voir Chassang, *Gramm. franç.* § 169.

2. *Pardonnez* et *pardonnez-moi* s'emploient absolument comme formule de civilité.

3. *Lui-même il* forme un pléonasme. — *Tracer* signifie ici tirer les lignes d'un plan.

4. *Enfant* est pris ici dans le sens général de *descendant.* — *Commettre,* du latin *committere,* ici confier. Cf. même acte, vers 365 :
— Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

5. *Offices,* ici fonctions, rôles.

Ignorez-vous nos lois? Et faut-il qu'aujourd'hui...
Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui[1].

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
Laissons là de Joad l'audace téméraire,
Et tout ce vain amas de superstitions[2]
Qui ferme votre temple aux autres nations.
Un sujet plus pressant excite mes alarmes,
Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois[3]
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
Demeurez[4].

1. *Votre* marque ici du mépris, non pas pour la reine, mais pour cet indigne prêtre, et renferme un secret reproche de la confiance qu'Athalie lui accorde. Abner, dans toute la sincérité de son zèle, ne croit pas devoir dégui er à la reine l'horreur que lui inspire cet apostat. (GEOFFROY.)

2. *Super tition* signifie ici pratiques superstitieuses, croyances superstitieuses.

3. *Rendre* s'emploie au figuré dans le sens de s'acquitter de, en parlant de certains devoirs.

4. *Demeurer*, du latin *demorari* ; ici s'arrêter, rester dans l'endroit où l'on est. Cf. *Cinna*, acte II, sc. I.

— Vous Cinna, demeurez ; et vous, Maxime, aussi.

« Abner a suivi la reine pour prendre auprès d'elle la défense de Joad ; elle le retient, parce qu'elle veut se servir de lui pour satisfaire l'impatience qu'elle a de voir sur-le-champ Éliacin. Personne n'est plus propre qu'Abner à obtenir de Joad cette *complaisance*, qu'il pourrait bien ne pas avoir, si le brave Abner ne la demandait lui-même, et ne lui répondait de l'enfant qu'il *prend sous sa garde*. Athalie n'a pas encore autour d'elle ses forces, et c'est pour cela qu'elle ne parle pas encore en souveraine. On sait que le temple était une espèce de forteresse susceptible de défense. » (MOLAND.)

SCÈNE V

ATHALIE, MATHAN, ABNER, SUITE D'ATHALIE

MATHAN.

Grande Reine, est-ce ici votre place[1]?
Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher[2]?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive[3]?...

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive[4]
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé[5].
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends pas pour juge un peuple téméraire[6].
Quoi que son insolence ait osé publier[7],
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie[8].

1. Le pronom démonstratif *ce* est ici employé au neutre. *Place* vient du latin *platea*.

2. *Parmi* vient du latin *per medium*.

3. *Dépouiller*, ancienn. *despouiller*, vient du latin *despoliare. Dépouiller la haine*, expression figurée.

4. *Prêter*, ancienn. *prester*, vient du latin *prœstare*, proprement *fournir*.

5. *Rendre raison* d'une chose signifie en expliquer les motifs.

6. *Téméraire*, hardi, signifie proprement hardi jusqu'à l'imprudence. Ici, il est employé dans un sens figuré.

7. *Quoi que*, en deux mots, *quelle que soit la chose que*.

8. *Jusqu'aux deux mers*, la mer Rouge et la mer Méditerranée.

Par moi, Jérusalem goûte un calme profond[1].
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond[2],
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages[3],
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages[4].
Le Syrien me traite et de reine et de sœur[5] ;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur[6],
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie[7],
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie[8].
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin[9],
Il me laisse en ces lieux, souveraine et maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrai-je inquiéter d'un songe [10]?)

1. *Calme*, tranquillité, absence d'agitation et de bruit. L'origine de ce mot est inconnue.

2. *Le Jourdain*, aujourd'hui *Nahir-el-Arden*, ou *el Cheria*, rivière de Palestine qui sort de l'Anti-Liban, et après un cours de 200 kilom. se jette dans le lac Asphaltite ou mer Morte.

3. *Altier* vient de l'italien *altiero*, dans lequel on trouve la même racine que dans le latin *altus* : ce mot signifie qui a de l'orgueil, de la hauteur. — *Ravage* est dérivé de *ravir*, venu du latin *rapere*.

4. *Désoler* vient du latin *desolari*, qui a le sens de *ravager*, faire la solitude ; il est donc pris ici dans son sens étymologique ; au figuré il signifie causer une grande affliction. — *Rivage* vient du bas-latin *ripaticum*, dérivé de *ripa*.

5. *Le Syrien*, pour *le roi de Syrie*. Le père d'Athalie avait été tué dans un combat contre ce prince qui se nommait Hazaël. *Traiter de*, donner le nom de, agir comme avec.

6. *Maison*, race, famille, en parlant des grandes familles ; comparez Acte II, v. 355.

7. *Barbarie*, grossièreté, cruauté.

8. *Fier*, du latin *ferus*, farouche, ici qui a un orgueil se montrant dans la contenance, dans les manières.

9. *Assassin* ; pour l'étymologie de ce mot, voir page 58, note 6.

10. *Songe* vient du latin *somnium*.

Entretient dans mon cœur un chagrin qui me ronge[1].
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit[2],
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée[3] ;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté,
Même elle avait encor cet éclat emprunté[4]
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage[5] ;
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi[6].
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser[7] ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange[8].

1. *Chagrin*; l'étymologie de ce mot est inconnue. *Ronger* vient du latin *rumigare*.

2. *L'horreur* signifie ici les ténèbres effrayantes.

3. « Jéhu vint ensuite à Jezraël, et Jésabel, ayant appris son arrivée, se peignit les yeux avec du noir, mit ses ornements sur sa tête, etc. (ROIS., IV, IX, 30.)

4. *Emprunté* signifie qui n'appartient pas en propre à..., étranger. C'est le sens figuré du verbe dont le sens propre s'applique à l'argent.

5. *Réparer, irréparable* forment ce que l'on appelle une *antithèse*, C'est une figure de rhétorique par laquelle l'orateur oppose, dans une même période, des choses contraires les unes aux autres, soit par les pensées, soit par les termes.

6. *L'emporter* est un gallicisme qui signifie prévaloir, avoir l'avantage sur. Dans cette locution, *le* est au neutre et mis pour l'avantage.

7. Cette ombre d'une mère qui se baisse vers le lit de sa fille, comme pour s'y cacher, et qui se transforme tout à coup en *os et en chair meurtris* est une de ces beautés vagues, de ces circonstances effrayantes de la nature du fantôme. (CHATEAUBRIAND.)

8. « Si l'épithète *meurtris* se rapportait à *chair* elle ne serait ni au masculin, ni au pluriel ; elle ne peut se rapporter seulement à *os* ; on

Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux[1].

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante[2],
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus[3].
Sa vue a ranimé mes esprits abattus[4] ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier[5]
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage[6]

ne dit point des *os meurtris* ; il la faut rapporter aux deux mots à la fois. » (Louis RACINE). *Meurtrir* n'a pas conservé son sens étymologique et primitif de tuer ; il signifie marquer de taches livides.

1. *Lambeau*, qui s'écrivait autrefois *lambel*, a une origine inconnue. *Affreux* est dérivé du vieux substantif *affre* (effroi, peur) qui est encore usité dans l'expression *les affres de la mort*.

« Et étant allés pour l'ensevelir, ils n'en trouvèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains... Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans le champ de Jezraël. » ROIS, IV, IX, 35, 36. — *Dévorants* est ici adjectif verbal et non participe.

2. *Couvrir* vient du latin *cooperire*. *Robe* ; on fait remonter l'origine de ce mot à l'allemand *rauben*, *voler*, *piller*. *Rauben* avait fourni au bas-latin *raubare*, d'où était venu *rauba*, produit du pillage, vêtement, robe. C'est ce dernier sens qui est resté.

3. *Tels*, au lieu de *tel* que nous écrivons aujourd'hui. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 208, 9, *Origines latines*.

4. *Mes esprits*. Au XVII[e] siècle, on croyait à l'existence de principes subtils transmettant la vie et le sentiment aux organes. De là l'expression : reprendre ses esprits ; c'est-à-dire reprendre le sentiment après un évanouissement ou un grand ébranlement moral.

5. *Acier* signifie ici *glaive*, *poignard* ; *homicide* peut être substantif ou adjectif. Comme substantif il signifie : 1° meurtre d'un homme ; 2° meurtrier. Comme adjectif il n'a que ce dernier sens.

6. *Bizarre* vient de l'espagnol *bizarro*, emporté, colère, puis extravagant, qui sort de l'ordinaire.

Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage[1] ;
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur[2].
Mais de ce souvenir mon âme possédée[3]
A deux fois en dormant revu la même idée[4] :
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer[5]
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer[6].
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels[7] ?
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée[8]
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux[9],
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux[10].

1. *Hasard.* M. Littré prouve fort bien que le sens primitif de *hasard* est un certain jeu de dés qui, au temps des croisades, fut trouvé pendans le siège d'un château de Syrie, nommé Hasart, et prit le nom de cette localité ; plus tard ce mot a pris le sens de chance, événement fortuit. — *Ouvrage* se dit parfois par rapport à des choses auxquelles on attribue une action. C'est ainsi que Diderot a dit : « Ce n'est pas *l'ouvrage d'un moment* que de faire un philosophe. »

2. *Vapeur* signifie trouble de cerveau qui offusque l'esprit. Ce sens est particulier au XVIIe siècle.

3. *Possédée* signifie occupée, absorbée par.

4. *Idée* a ici le sens de *forme, apparence, image.*

5. *Retracer*, tracer , présenter de nouveau.

6. *Percer.* L'étymologie de ce mot n'est pas parfaitement établie ; on le rattache au latin *perdicere.*

7. *Que ne peut !...* Quelle influence la frayeur n'a-t-elle pas sur l'esprit ! On a rapproché, pour le mouvement du style, cette pensée de Virgile :

.... Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames !

8. *Instinct*, du latin *instinctus*, instigation, impulsion, ce qui excite à faire une chose.

9. *Calmer* est dérivé de *calme*, venu de l'italien *calma*, même sens.

10. *En*, par eux, par les présents.

Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse[1];
Le grand-prêtre vers moi s'élance avec fureur[2].
Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée[3].
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin[4],
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin[5].
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre[6],
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître[7].
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter[8],
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable[9]?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable[10].

1. L'Académie a blâmé comme négligées ces deux rimes: *faiblesse*, *cesse*.

2. *Elancer* est dérivé de *lancer*, dérivé lui-même de *lance* ; *lance* vient du latin *lancea*.

3. *L'a peint*, l'a représenté.

4. *Son même air* et les substantifs suivants sont compléments de *j'ai vu*, sous-entendu.

5. Virgile avait dit (*Eneide*, III, 490.)

Sic, oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

On peut rapprocher aussi ces vers de Racine (*Andromaque*, II, 5) :

Cher Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours :
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace,
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

6. *Marcher* vient du bas-latin *marcare*, presser, dérivé de *marcus*, marteau. *Marcher*, c'est proprement fouler la terre de ses pieds.

7. *À ma vue* équivaut à loin de ma vue.

8. *Voilà* et non pas *voici*, parce qu'Athalie vient de raconter son trouble. — *Ici* modifie *arrêter*.

9. *Présager*, et au XVI[e] siècle *présagir*, du latin *præsagire*, indique une chose future.

10. *Rapport*, le rapport existant entre l'enfant vu en songe et l'enfant qui était à côté du grand prêtre.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
Quel est-il? De quel sang? Et de quelle tribu[1]?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère[2],
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère,
L'autre m'est inconnu[3].

MATHAN.

Pourquoi délibérer[4]?
De tous les deux, Madame, il se faut assurer[5].
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures[6],
Que je ne cherche point à venger mes injures[7],
Que la seule équité règne en tous mes avis ;
Mais lui-même après tout, fût-ce son propre fils[8],
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

1. *De quel sang*, de quelle famille.

2. *Ministère*, du latin *ministerium*, office de serviteur, service.

3. M. Aimé Martin a fait sur cette réponse une remarque très fine : « Abner ignore la naissance d'Eliacin. Joad, dans la première scène, n'a pas laissé échapper son secret. Cette circonstance est remarquable, car, en supposant Abner instruit du sort d'Eliacin, il eût été forcé de recourir au mensonge pour le sauver, ce qui aurait nui à la noblesse de son caractère. C'est une de ces convenances délicates dont les ouvrages de Racine offrent une multitude d'exemples. »

4. *Pourquoi* est ici un adverbe interrogatif.

5. *S'assurer* de quelqu'un signifie *l'arrêter, l'emprisonner.*

6. *Egard* est dérivé du verbe *garder.* — *Mesures* signifie ici *modération, retenue, sentiment et observation des bienséances.* Le singulier seul est aujourd'hui usité en ce sens.

7. En général les compléments d'un verbe doivent être de même nature, les substantifs vont avec les substantifs, les verbes avec les verbes ; cependant après un complément direct on peut, comme ici, mettre une proposition subordonnée complétive. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 280.

8. *Fût-ce.* Sur cette construction, voir Chassang, *Grammaire franç.*, § 302.

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER.

Mais sur la foi d'un songe[1],
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge[2]?
Vous ne savez encor de quel père il est né[3],
Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine[4]
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé[5],
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.

1. *Sur la foi de*, en se confiant, en croyant à...

2. *Se plonger dans le sang*, expression figurée et hyperbolique signifiant commettre un meurtre.

3. *Ne* peut être employé sans autre négation avec le verbe *savoir* et quelques autres ; voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 391.

4. *Hâter* est dérivé de *hâte*, anciennement *haste*, mot d'origine germanique. Le mot allemand *hast* signifie *précipitation*.

5. « Dans ces deux vers, d'ailleurs très beaux, *son sort* et *le sort* ont paru trop près l'un de l'autre, le premier étant pris pour l'état, et le second pour la destinée. » (ACADÉMIE.) — *Vulgaire*, adjectif employé substantivement avec le sens de *le peuple, le commun des hommes*.

N'allons point les gêner d'un soin embarrassant[1]
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent[2].

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage[3],
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux[4] !
Et vous, qui lui devez des entrailles de père[5],
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement[6]?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte[7],
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte[8]?

1. *Aller*, mis à l'impératif et suivi d'un infinitif, sert quelquefois à affirmer avec plus de force. — *Gêner* est dérivé de *gêne*, anciennement *gehenne*, du latin *gehenna*, lieu d'un éternel supplice, enfer, torture : le sens de ce mot s'est beaucoup amoindri.

2. *Suspect.* La prononciation de ce mot est mal établie. Chiffler, *Gramm.* p. 208, recommande de ne faire entendre ni le *c* ni le *t*, et le prononce comme *effet*. C'est, dit M. Littré, la meilleure prononciation. Mais d'autres font entendre le *c* et le *t*, d'autres le *c* seulement

3. *Nourri aux horreurs* pour *nourri dans les horreurs*. *Carnage* vient du bas-latin *carnaticum*, dérivé de *carnem*.

4. *Prêter sa voix à*, périphrase pour *défendre*.

5. *Entrailles* vient du bas-latin *intrania*, dérivé de *interanea* que l'on trouve dans Columelle et dans Pline avec le sens d'*intestins*. *Entrailles* signifie, au figuré, *tendre affection*.

6. Il y a dans cette phrase une anacoluthe, ou changement de construction. Après *vous* répété deux fois, on pourrait attendre un verbe dont il serait le sujet. On peut aussi voir là une syllepse en faisant rapporter *vous* à l'idée contenue dans votre gré. Quelle que soit l'explication donnée, on ne peut s'empêcher de reconnaître que la pensée est très claire.

7. *Feinte* est le substantif participial de *feindre*, venu du latin *fingere*.

8. *Madame*, *dame* vient du latin *domina* ; *demoiselle*, ancien. *damoiselle* est le féminin de *damoiseau*, venu du bas-latin *dominicellus*.

Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu[1]
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner, je puis m'être trompée :
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée,
Hé bien, il faut revoir cet enfant de plus près :
Il en faut à loisir examiner les traits[2].
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence[3].

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance[4]?
De ce refus bizarre où seraient les raisons[5]?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons[6].
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine[7].
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer[8],

1. *Votre œil*, le singulier pour le pluriel, figure fréquente en poésie.

2. *Loisir* est un ancien infinitif qui n'est plus en usage que substantivement. Il vient du latin *licere*, être permis, qui a signifié plus tard avoir le droit de ne rien faire.

3. *Les* se rapporte à ce vers éloigné :

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère.

4. *Manquer* vient du bas-latin *mancare*, lequel était dérivé de *mancus*. manchot, estropié, mutilé, et signifiait *faire défaut*.

5. *Refus*, substantif verbal de *refuser*, venu du bas-latin *refutiare*, dérivé de *refutare*, repousser, refuser.

6. *Etrange*, ancienn. *estrange*, vient du latin *extraneus*, extérieur, étrange.

7. *Souveraine*, féminin de *souverain*, ancienn. *soverain*, vient d'un mot du bas-latin composé de *super*.

8. *Je veux bien* a quelquefois une signification hautaine, comme de supérieur à inférieur. Ainsi dans Corneille, *Nicomède*, II :

Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre.

Avouer est dérivé de *vouer*, lequel vient du latin *votare*.

Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer[1].
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance[2]
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence[3] ;
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout[4].
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage[5].
Et ne m'irrite point par un second outrage[6].
Allez.

SCÈNE VI

ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté :
Je puis dans tout son jour mettre la vérité[7].
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine : n'attendez pas que le nuage crève[8].
Abner chez le grand-prêtre a devancé le jour.

1. *Lieu* signifie figurément *sujet, occasion.*

2. *Sur ma conduite et contre ma puissance* est complém. ind. de *ils portent.*

3. *Licence*, liberté excessive, dérèglement.

4. *Est*, présent pour le futur, ce qui donne plus de vivacité à la phrase. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 254.

5. *Sauvage*, ancienn. *salvage*, vient du latin *silvaticus*, qui dans Varron et Pline signifie *sauvage* en parlant des végétaux.

6. *Outrage*, dérivé de *outrer*, qui était dérivé lui-même de *outre*, ancien. *oltre*, du latin *ultra*.

7. *Jour. Mettre quelque chose dans son jour* signifie au propre le placer à un jour convenable de manière qu'on puisse bien le voir ; il s'emploie aussi figurément dans le même sens.

8. *Crever* vient du latin *crepare. N'attendez pas que le nuage crève* est une expression signifiant n'attendez pas que le danger soit arrivé.

Pour le sang de ses rois vous savez son amour[1].
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place[2]
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre...

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux[3]
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée[4].
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger[5].
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes[6].

SCÈNE VII

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH,
DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE,

JOSABET, aux deux lévites.

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

1. *Sang* est employé au figuré dans le sens de *famille.*

2. *En leur place* ne doit pas être confondu avec *à leur place.*

3. *Ouvrir les yeux* de quelqu'un signifie figurément et au sens moral lui faire voir, découvrir des choses qu'il n'avait pas remarquées auparavant.

4. *Propre à* signifie qui a l'aptitude, l'habileté nécessaire pour. — *Trahir sa pensée* signifie parler contre sa pensée.

5. *Dessein* n'est que *dessin* pris figurément, c'est-à-dire ce que l'on *dessine* ou *désigne,* car ces deux mots sont identiques ; ils viennent du latin *designare.* — *Mot* vient du latin *multum,* mot, grognement.

6. *Tyriens.* Athalie avait une garde de soldats étrangers.

ABNER, à Josabet.

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde[1].

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine et plus je le regarde,
C'est lui. D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET.

Qui? Lui, Madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.
Voilà mon fils.

ATHALIE.

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler[2].

JOSABET.

Dans un âge si tendre[3]
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

1. *Assurez* pour *rassurez.* Du temps de Racine ce mot s'employait encore en ce sens.

2. *C'est à lui de.* Il y a une différence de sens entre *c'est à lui à...* et *c'est à lui de.* La première locution indique que le tour de quelqu'un est venu pour faire quelque chose : la seconde que c'est son droit ou son devoir.

3. *Dans un âge si tendre* se rapporte à *en,* de lui qui est dans un âge si tendre.

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité[1].
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche[2].

JOSABET, tout bas.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche[3] !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin[4],

ATHALIE.

Votre père[5]?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin[6]
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

1. *Altérer* vient du bas-latin *alterare*, changer, dérivé de *alter*, autre.
2. *Toucher*. L'origine de ce mot est inconnue.
3. Ce vers prépare et justifie tout ce qu'il y aura d'étonnant dans les réponses de Joas.
4. Ce tour ne pourrait être admis en prose.
5. *Votre père*? Qui est votre père? Il y a ici une ellipse.
6. *Orphelin*, ancienn. *orphenin*, primitiv. *orphanin*, a la même racine que le latin *orphanus* et le grec όρφονὸς.

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays ; je n'en connais point d'autre[1].

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer[2]?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin[3]?

1. *Pays*. On retrouve dans ce mot la même racine que dans le latin *pagus*, bourg, village, canton, dont la signification s'est élargie.

2. *Vous a fait rencontrer*, a fait qu'on vous a rencontré, vous a offert aux yeux. *Rencontrer* est composé de *re* et de l'ancien verbe *encontrer*, dans lequel on trouve la même racine que dans le latin *contra*.

3. *Jamais* signifie *quelquefois*. Les mots *personne*, *jamais*, *rien* sont affirmatifs et ils ne doivent le sens négatif qu'à la négation qu'on leur ajoute, parfois mentalement. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 383. — *Au besoin* pour *dans le besoin*.

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture[1],
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel[2]
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse[3] ?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié[4]
Succéder[5]... Je serais sensible à la pitié !

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible.
De vos songes menteurs l'imposture est visible[6].
A moins que la pitié qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabet.

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune[7].
Sa présence à la fin pourrait être importune.

1. *Oiseau*, anciènn. *oisel* (d'où *oiselier*, *oiseleur*, *oisillon*) est venu du bas-latin *aucellus*, forme de diminutif qui avait remplacé *avis*. — *Pâture*, anciènn. *pasture*, du latin *pastura*, action de paître, et par suite nourriture.

2. *D'un soin*, avec un soin.

3. *Embarrasser* est formé de la même racine que *barre*, *barreau*, etc.

4. *Inimitié*, proprement sentiment contraire à l'amitié. Ce mot est formé de la même racine que le latin *inimicus*.

5. *Succéder*. Suppléez *la pitié*. La réticence a laissé la phrase inachevée ; mais la proposition suivante la complète et l'explique. — *Je serais*... ! Le conditionnel exclamatif exprime l'indignation et l'étonnement.

6. *Imposture* vient du bas-latin *impostura* et se dit figurément des choses qui causent des illusions, qui trompent.

7. « *Sa fortune*, pour le *récit de sa fortune*, a paru à quelques-uns une expression hasardée ; d'autres l'ont jugée bonne en poésie. » (ACADÉMIE).

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi[1]?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi[2].
Dans son livre divin on m'apprend à la lire[3].
Et déjà de ma main je commence à l'écrire[4].

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide[5].

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu[6],
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu[7].

1. *Emploi*, substantif verbal de *employer*, venu du latin *implicare*, enlacer, embarrasser.

2. *Loi*, l'ensemble des préceptes donnés à Moïse.

3. *Ce livre divin*, c'est l'ancien Testament.

4. Voir préface de Racine, page VI et la note.

5. *Au superbe*, à l'orgueilleux, adjectif employé substantivement. — Sur *homicide*, voir page 8, note 1.

6. *J'entends* signifie ici je comprends. — *Enfermer*, dérivé de *fermer*, venu du latin *fermare* qui dans le latin classique ne signifie que affermir, fortifier.

7. *Bénir* signifie ici glorifier, remercier avec des sentiments de vénération et de reconnaissance.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple[1]?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple[2].

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs[3]?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel[4].
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi? vous n'avez pas de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOSA.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire[5]?

1. *Contempler*, du latin *contemplari*, regarder attentivement, par suite ici examiner par la pensée, penser à.

2. *Bannir*, verbe dérivé de *ban*, mot d'origine germanique (allemand, *bann*) ; *ban* signifie proclamation, ordonnance ; *mettre au ban* signifie spécialement expulser, de là *bannir*.

3. *Plaisir* est un ancien infinitif employé substantivement ; il venait du latin *placere*, comme *loisir* de *licere*.

4. « Vous assaisonnerez avec le sel tous les gâteaux que vous offrirez, et vous ne manquerez pas de mêler à ces oblations que vous offrirez, le sel, qui marque la perpétuité de l'alliance de votre Dieu : dans toutes ces oblations vous offrirez du sel... Vous répandrez de l'huile et vous mettrez de l'encens sur cette oblation, parce que vous l'offrez en sacrifice au Seigneur. » (*Lévitique*, II, 13, 15.) — *Encens* vient du latin *incensum*, qui, du sens de *toute matière brûlée*, est passé dans le bas-latin au sens spécial d'*encens*.

5. Le conditionnel exclamatif exprime ici l'indignation.

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier[1].

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre[2].

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule[3].

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule[4].

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

1. *Contraindre* vient du latin *constringere,* serrer, enchaîner postérieurement contraindre. *L'* pour *le* se rapporte à Dieu.

2. *En* sert parfois, comme ici, à rappeler d'une manière plus ou moins régulière ou précise une idée exprimée précédemment.

3. *Les plaisirs vous chercheront.* Le verbe *chercher* se dit parfois des choses que l'on considère comme animées : c'est ainsi que l'eau cherche un passage, que l'aiguille aimantée cherche le nord.

4. *Comme un torrent* signifie *rapidement,* un torrent durant fort peu de temps.

JOSABET.

Hé, Madame ! excusez
Un enfant...

ATHALIE, à Josabet.

J'aime à voir comme vous l'instruisez[1].
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire[2].
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier,
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier[3].
Je veux vous faire part de toutes mes richesses[4].
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses[5].
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils[6]?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez?

1. *Comme* est ici adverbe de manière et signifie *de quelle manière*. *Comment* est aujourd'hui plus usité en ce sens.

2. *Sans doute*, assurément. Ce mot n'a plus aujourd'hui ce sens que dans une réponse (Etes-vous content? Sans doute) ; autrement, il signifie probablement (Vous êtes sans doute content).

3. *Habit* vient du latin *habitus* qui, outre le sens général de *manière d'être*, avait parfois celui de vêtement ; ainsi, dans Virgile, *Dardanus habitus* signifie *le costume troyen*.

« Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme *le métier des armes*. Il est heureusement employé par Racine dans le sens le plus bas. » (Voltaire.)

4. *Faire part de* signifie ici donner une part de, faire participer à... *Richesse* est un substantif dérivé de *riche*, lequel est un mot d'origine germanique (allemand, *reich*).

5. *Essayer* est dérivé de *essai*, venu du latin *exagium* (ἐξάγιον), balance, poids. *Effet* signifie ici exécution.

6. Expression elliptique (vous prétendez me traiter) *comme votre fils !*

JOAS

Quel père
Je quitterais[1] ! et pour...

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, à Josabet.

Sa mémoire est fidèle ; et dans tout ce qu'il dit
De vous et de Joad je reconnais l'esprit[2].
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse[3],
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur[4] ;
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire[5]?
Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire[6].

1. *Quitter*. Le sens primitif de ce verbe est tenir *quitte* (du latin *quietus*); ex. : Je vous quitte de tout ce que vous me devez ; de ce sens, on est passé à ceux de exempter, abandonner, laisser.

2. *L'esprit*, les sentiments et les pensées ordinaires.

3. *Infecter* (dérivé de *infect*, venu du latin *infectus*, corrompu) est employé ici, au figuré, dans le sens de gâter, corrompre. — *Simple*, naïf, innocent. En prose, cet adjectif, pris dans ce sens, suivrait le substantif.

4. *Cultiver* a ici le sens de nourrir, développer.

5. *Dérober*, dérivé du bas-latin *raubare*, qui paraît être venu de l'allemand *rauben*, voler, dépouiller, piller.

6. « Athalie, mère d'Okozias, voyant son fils mort, s'éleva contre les princes de la race royale et les fit tous tuer. » (Rois, IV, XI. 1.)

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon frère et mon père,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois,
Quel spectacle d'horreur! quatre-vingts fils de rois[1] :
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes[2],
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes ;
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié[3],
Esclave d'une lâche et frivole pitié[4],
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage[5]
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux[6]
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse[7],
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots[8]?

1. « Or, le roi Achab avait soixante et dix fils, qui étaient nourris chez les premières personnes de la ville (Samarie). Lorsque ces personnes eurent reçu les lettres de Jéhu, elles prirent les soixante et dix fils du roi et les tuèrent. » (Rois, IV, XVIII, 4.)

2. Remarquez cette proposition : *Je ne sais quels prophètes*, qui est construite comme complément direct de *venger*.

3. *Amitié* est employé ici pour désigner l'affection d'une fille pour ses parents. Cet emploi est rare.

4. *Esclave de* signifie ici *n'écoutant que, ne me laissant conduire que par...*

5. *Rage*, du latin *rabies*, terme de médecine et, par extension, violent transport de colère, de cruauté.

6. *Neveux* est pris dans le sens du latin *nepotes*, descendants.

7. *Dompter* vient du latin *domitare*, fréquentatif de *domare*.

8. *Hardi* vient de l'ancien verbe *hardir*, qui avait la même racine que l'ancien haut-allemand *hartjan*, enhardir. — L'origine de *complot* est inconnue.

Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance[1].
David m'est en horreur[2] ; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi? Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions[3]?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente...
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
J'ai voulu voir ; j'ai vu.

ABNER, à Josabet.

Je vous l'avais promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis[4].

SCÈNE VIII

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur?

1. *Maisons*, voir la note 6, page 78.
2. *David*, pour *la maison, la famille de David.*
3. *Ce Dieu...* Remarquez la syllepse. — *Que deviendra* équivaut ici à *quel sera.* Il y a dans ces deux vers ce que l'on appelle une *anacoluthe.* C'est une tournure de phrase par laquelle on abandonne une construction commencée pour en prendre une autre.
4. *Commis*, confié, comme au vers 69 du même acte.

JOAD.

J'entendais tout et plaignais votre peine.
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr[1].

(A Joas, en l'embrassant.)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage[2].
Je reconnais, Abner, ce service important[3] ;
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend[4].
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière[5]
Rentrons ; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché[7].

1. Joad ne paraît avec ses lévites qu'après la retraite d'Athalie. Cette adresse du poète est remarquable. Si l'on avait été prévenu plus tôt que le grand-prêtre se tenait prêt à secourir Joas, le spectateur aurait pu être moins alarmé des dangers auxquels ce jeune prince était exposé. (Louis Racine.) — *Résolu* se dit avec *à* ou *de*.

2. *Rendre témoignage.* Il faut distinguer rendre témoignage à, et rendre témoignage de. Rendre témoignage de, c'est déclarer qu'une chose est ; rendre témoignage de la vérité, c'est déclarer la vérité telle qu'elle est. Rendre témoignage à, c'est rendre hommage ; rendre témoignage à la vérité, c'est lui faire honneur s'incliner devant elle.

3. *Reconnaître* signifie ici avoir de la gratitude pour.

4. *Où*, à laquelle : *Joad vous attend*, pour *je vous attends*.

5. *Souiller* vient du bas-latin *suculare*, se vautrer, dans lequel on trouve la même racine que dans *sus*, porc.

6. *Epancher*, ancienn. *espancher*, vient du bas-latin *expandicare*, dérivé de *expandere*, étendre, déplier, par suite, verser.

7. *Jusques.* On n'écrit *jusques* que devant des voyelles, soit en vers pour avoir une syllabe de plus, soit en prose pour l'euphonie, et alors l'*s* se lie. — *Pas* est ici synonyme de pieds.

SCÈNE IX

LE CHŒUR

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire?
Que sera quelque jour cet enfant merveilleux,
Il brave le faste orgueilleux[1].
Et ne se laisse point séduire[2]
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court ensencer l'autel,
Un enfant courageux publie[3]
Que Dieu lui seul est éternel[4],
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel[5].

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète[6],
Cher enfant? Es-tu fils de quelque saint prophète?

1. *Faste*, luxe, affectation de paraître avec éclat.
2. *Séduire à* pour *séduire par*.
3. *Publier*, ici déclarer hautement.
4. *Lui* forme ici une sorte de pléonasme.
5. *Autre*, le second par une certaine similitude. De même Bossuet *Oraison funèbre du prince de Condé* : « Il fallut réveiller d'un profend sommeil cet autre Alexandre. » — La Bible ne dit nulle part qu'Elie ait comparu devant Jézabel ; ce fut après le sacrifice qu'il accomplit sur le Carmel que la reine, informée de ce qui s'était passé, le fit menacer de mort sans réussir à s'emparer de sa personne. (ROIS, I, 19.)
6. *Révéler*, du latin *revelare* (*re* et *velum*), dévoiler, découvrir.

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel[1]
Croître à l'ombre du tabernacle,
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux[2]
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense.

LA MÊME VOIX, seule.

Tel en un secret vallon[3],
Sur le bord d'une onde pure,

1. Samuel, c'est-à-dire *que Dieu a exaucé*, né à Ramatha, de la tribu de Lévi, devint juge après la mort d'Héli, et délivra le peuple du joug des Philistins. Forcé par les Hébreux à leur donner un roi, il conféra l'onction sainte à Saül ; plus tard, il sacra David et mourut après. C'est un des personnages de l'Histoire sainte dont les premières années ont laissé les plus touchants souvenirs. (Voir SAMUEL, II, 3.)

2. *Abord* se dit figurément en parlant des personnes dont on approche par rapport à l'accueil qu'elles font. — *Contagieux*, communiquant le mal, la méchanceté. C'est le sens actif de ce mot. Il peut s'employer aussi avec le sens passif de transmissible par contact ; c'est ainsi que l'on dit : une maladie contagieuse.

3. *Secret*, qui est peu connu, qui est loin des habitations des hommes.

Croît, à l'abri de l'aquilon[1],
Un jeune lis, l'amour de la nature[2],
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX, seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante[3]
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente
Trouve d'obstacle à ses desseins[4].
Que d'ennemis lui font la guerre[5] !
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre[6].

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité[7],
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité[8],

1. *L'aquilon* (du latin *aquilonem*) est le vent du Nord.
2. Le lis a souvent servi de comparaison aux poètes hébreux ; en Judée, cette plante acquiert une abondance de fleurs extraordinaire.
3. *Que* signifie ici combien. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 381.
4. *Obstacle*, signifiant *empêchement*, peut fort bien ici s'employer au singulier.
5. *Guerre* est un mot d'origine germanique et vient de l'ancien haut-allemand *werra*, dispute, querelle.
6. *Pécheur* vient du latin *peccatorum*, et *pêcheur* de *piscatorem*.
7. Remarquez l'emploi poétique de l'adjectif possessif.
8. La citadelle de Sion était construite sur l'une des trois collines renfermées dans l'enceinte de Jérusalem. Ce vers est tiré à peu près mot pour mot d'un cantique de David. (PSAUME LXVIII, 17.)

Comment as-tu du ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois[1]?

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois?

LA MÊME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements
Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le Dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX, *seule.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever[2]?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage[3]?

1. *Au trône* pour *sur le trône.*

2. « Jusqu'à quand les pécheurs, Seigneur, jusqu'à quand les pécheurs triompheront-ils? Jusqu'à quand proféreront-ils des paroles impies? » (PSAUME, XCIII, 3.)

3. Voir note 5, page 50. *Sauvage* signifie ici qui a quelque chose de rude, de farouche.

De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie ;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir, insensé qui se fie[1].
De nos ans passagers le nombre est incertain[2] :
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie[3] :
Qui sait si nous serons demain[4]?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu! qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles ;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur[5].

1. *Se fier sur*, compter sur.

2. *Passager*, qui n'est que de peu de durée.

3. *Jouir*, anc. *joïr*, du latin *gaudere*, par le changement de *gaudere* en *gaudire*, de *g* en *j*, et de *au* en *o*, puis *ou*.

4. *Demain* vient du latin *de mane*. Avec *en*, ce mot a formé, au seizième siècle, la locution *l'endemain*, dans laquelle l'article a fini par se souder si bien au corps du mot qu'on est venu à ajouter un second article : *le lendemain*.

5. « Ils se sont endormis du sommeil de la mort ; et tous ces hommes qui se glorifiaient de leurs richesses n'ont rien trouvé dans leurs maisons lorsqu'ils se sont éveillés. » (Ps. LXXV, 6.)

A leur réveil, ô réveil plein d'horreur[1] !
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable[2],
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

1. *Réveil* est le substantif verbal de *réveiller*, qui est composé de *re* et de *éveiller* ; *éveiller*, ancienn. *esveiller*, vient du bas-latin *exvigilare*.

2. « Le seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, pleine d'amertume... La lie n'en est pourtant pas encore épuisée ; tous les pécheurs de la terre en boiront. » (Ps. LXXIV, 9.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabet
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre[1] !

NABAL.

Hé quoi? tout se disperse, et fuit sans vous répondre[2] !

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer?

1. *Puisses-tu...* Le substantif s'emploie sans *que* dans les formules de souhait ; il forme alors une proposition principale. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 298. — *Confondre* (du latin *confundere*), troubler, déconcerter, réduire à ne savoir que dire.

2. *Tout* se prend quelquefois, comme ici, pour tout le monde, tout ce qu'il y a de gens, de personnes.

Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.
C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel[1] ;
Et devant le Seigneur maintenant prosternée[2],
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée[3].

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons : cessez de vous troubler[4].
C'est votre illustre mère à qui je veux parler[5].
Je viens ici chargé d'un ordre de la reine[6].

SCÈNE III

NABAL, MATHAN.

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine[7].

1. Idolâtre vient du latin *idolatra* venu lui-même du grec εἰδωλολάτρης (εἴδωλον, λατρεύω).

2. *Maintenant* est le participe présent de *maintenir*, pris adverbialement. Il signifie proprement en tenant en main, pendant qu'on tient en main.

3. *En ce devoir* est complément d'un participe que l'on peut sous-entendre, *étant* par exemple. — *Détourner* signifie figurément distraire d'une occupation.

4. Nous voyons par plusieurs passages de la Bible que le titre de fils était familièrement employé par les personnes d'âge.

5. En prose on dirait plutôt : *C'est à votre illustre mère que...* L'adjectif *illustre* doit être considéré ici comme une épithète poétique.

6. *Chargé*, ayant mission de, portant comme mission.

7. « L'Académie a blâmé comme négligées ces deux rimes, *reine*, *hautaine*. » — *Hautain* est dérivé de *haut* qui vient du latin *altus* : il signifie fier, orgueilleux.

Mais que veut Athalie en cette occasion[1]?
D'où naît dans ses conseils cette confusion[2]?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux,
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie ;
Et j'espérais ma part d'une si riche proie[3].
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus[4]?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris[5],
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme[6].

1. *Occasion.* Voici sur ce mot une intéressante remarque du dictionnaire de l'Académie : « Les anciens représentaient l'occasion sous la figure d'une femme qui a un toupet de cheveux au-dessus du front, et qui est chauve par derrière ; de là viennent ces manières de parler proverbiales et figurées . *Il faut prendre l'occasion aux cheveux, au toupet, l'occasion est chauve*, elle est difficile à saisir. »

2. *Conseils* est pris ici dans le sens de *résolutions, desseins.* Ce sens est rare aujourd'hui. On le trouve dans l'expression *les conseils de Dieu*, qui signifie les intentions, les desseins de la Providence.

3. *Proie* vient du latin *præda* ; *riche*, de grand prix, magnifique.

4. *Qui* signifie peut-être ici, non pas *quelle personne*, mais *quel motif* ; il serait alors au neutre et aurait pour étymologie *quid.* Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 253.

5. *D'abord* signifie ici *dès l'abord, aussitôt.* — *Accabler* est dérivé du vieux français *cabler* comme *attabler*, de *table*, et signifiait à l'origine renverser par terre. Le *cable* était une machine de guerre servant à lancer des pierres, et ce mot venait, par l'intermédiaire du bas-latin, du grec καταβολή, action de jeter.

6. *Remords*, substantif verbal de *remordre*, du latin *remordere. Peccata remordent* signifie, dans Lucrèce, les fautes causent des remords.

Elle flotte, elle hésite : en un mot elle est femme[1].
J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel[2]
Son cœur déjà saisi des menaces du ciel[3] ;
Elle-même à mes soins confiant sa vengeance,
M'avait dit d'assembler sa garde en diligence ;
Mais soit que cet enfant devant elle amené,
De ses parents, dit-on, rebut infortuné[4],
Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme[5],
J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain[6],
Et déjà remettant sa vengeance à demain.
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire[7].
« Du sort de cet enfant je me suis fait instruire[8],
Ai-je dit : on commence à vanter ses aïeux ;
Joad de temps en temps le montre aux factieux,
Le fait attendre aux Juifs, comme un autre Moïse,

1. Vers souvent cité : « Voilà, dit La Harpe, une expression familière et méprisante qui pourrait déplaire dans un autre personnage et dans d'autres circonstances. On a remarqué que ce trait de satire, qui semble fait pour la comédie, ne fait pas rire au théâtre. C'est qu'il ne signifie rien autre chose, si ce n'est qu'Athalie n'est pas aussi méchante que Mathan le voudrait ; c'est toujours la situation qui détermine le caractère et l'effet des expressions. »

2. *Amertume* vient du latin *amaritudinem.* — *Fiel* vient du latin *fel.*

3. *Saisir* se dit figurément des maux, des passions, des pensées qui s'emparent vivement et fortement d'une personne.

4. *Rebut* est le substantif verbal de *rebuter*, composé de *re* et de *buter : buter* est une variante de *bouter.*

5. *Je ne sais quel charme* est une proposition construite comme un substantif complément de *eût vu.*

6. *Chanceler* vient du latin *cancellare*, rayer, faire des raies, et fig., ne pas aller droit.

7. Racine avait déjà dit dans une autre tragédie (*Phèdre*, I, 3)

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !

8. *Sort* est pris ici dans le sens de *naissance, origine.*

Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise[1]. »
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt[2].
« Est-ce à moi de languir dans cette incertitude?
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude[3].
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt[4] ;
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage[5]
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage[6]. »

NABAL.

Hé bien? pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras[7],
Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe...

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels connais le plus superbe.
Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré
Un enfant qu'à son Dieu Joad à consacré,
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.

1. *S'appuyer de*, se servir comme d'un appui, d'un soutien, employé ici au figuré.

2. *Heureux*, qui procure de l'avantage.

3. Dans les monologues, celui qui parle peut employer soit la deuxième personne du singulier, soit la première personne du pluriel.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre. (CORNEILLE.)
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère. (*Id.*)

4. *Les feux* pour brûler le temple, *le fer* pour en massacrer les habitants.

5. *Ravage* est dérivé de ravir, qui vient de *rapere*.

6. *Otage*, ancienn. ostage, vient du bas-latin *obsidaticum*, dérivé de *obsidatus* qui, dans Ammien, signifie action de donner des ôtages ou d'être donné en ôtage.

7. *Hasard*, voir la note 1 ; page 81. Ce mot signifie ici concours imprévu de circonstances.

D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible[1].
Si j'ai bien de la Reine entendu le récit[2],
Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit,
Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste :
Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste[3] ;
Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux[4]
Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte?
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte?
Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël[5],
Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole[6],
Pour un fragile bois, que malgré mon secours
Les vers sur son autel consument tous les jours[7]?
Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
Peut-être que Mathan le servirait encore,
Si l'amour des grandeurs, la soif de commander,

1. *Attache*, attachement. L'Académie ne l'admet plus en ce sens que dans l'expression *avoir de l'attache* (pour ses livres, au jeu).

2. *Récit*, substantif verbal de *réciter*, du latin *recitare*, ce que l'on récite, ce que l'on dit de mémoire, ce que l'on raconte.

3. *Je prends sur moi le reste*, je me charge de ce qui restera à faire.

4. *De ce temple odieux* est complément indirect de délivrer.

5. Ismaël, fils d'Abraham et de sa servante Agar, chassé par son père, s'établit dans le désert ; ses descendants sont comptés parmi les ennemis d'Israël dans le psaume LXXXII ; ils étaient idolâtres.

6. Il y a plus d'énergie dans ces vers de Corneille (*Polyeucte*, III, 6) :
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule,
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule.

7. *Consumer* vient du latin *consumere*, manger, détruire.

Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder[1].
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
De Joad et de moi la fameuse querelle[2].
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir[3],
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir[4]?
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière[5],
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
J'approchai par degrés de l'oreille des rois[6],
Et bientôt en oracle on érigea ma voix[7].
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices[8] :
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré[9] ;
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse[10]
De leur superbe oreille offensait la mollesse,
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,

1. *Son joug étroit*, le joug étroit de ce Dieu. *Joug*, au figuré, signifie sujétion ; — *étroit* signifie rigoureux par opposition à relâché ; — *s'accommoder* signifie se prêter à, se soumettre à.

2. *Querelle*, du latin *querela*, qui, du sens de plainte, accusation, est passé à celui de dispute.

3. *L'encensoir* signifie ici figurément le sacerdoce, le pontificat.

4. *Brigues*. L'origine de ce mot est inconnue.

5. Une *carrière* est proprement un lieu fermé de barrières et disposé pour toutes sortes de courses : au figuré, ce mot se prend pour la profession que l'on embrasse.

6. *J'approchai de l'oreille*, expression figurée, pour : Je parvins à me faire écouter.

7. *Eriger en oracle*, donner à des décisions autant d'autorité que si c'étaient des réponses faites par la Divinité.

8. *Caprice* est venu de l'italien *capriccio*, qui a le même sens et dans lequel on trouve la même racine que dans le latin *capra*, chèvre.

9. *Près de leurs passions*, c'est-à-dire quand il s'agissait de satisfaire leurs passions. Cette expression a été désapprouvée par l'Académie.

10. *Autant que... autant*. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 375, Rom. V, Histoire.

Prêtant à leur fureur des couleurs favorables[1],
Et prodigue surtout du sang des misérables[2].
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,
Par les mains d'Athalie un temple fut construit,
Jérusalem pleura de se voir profanée ;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux[3].
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise.
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare et marchai son égal[4],
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire[5],
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire[6]

1. *Couleur*, au fig. raison apparente qui sert à couvrir et à pallier quelque mauvaise action.

2. « On a trouvé, dit l'Académie, que Mathan se déclare ici très mal à propos le plus scélérat de tous les hommes, et il le fait sans aucueu nécessité et sans utilité. » Cette opinion, partagée par Fontenelle et par Houdar de la Motte, a été combattue par Louis Racine et par La Harpe. — Voir note 4.

3. Ce mot *hurlement* est du style de l'Ecriture sainte. Les Prophètes, pour dire : *Gémissez*, disent souvent : *Ululate*, et les historiens profanes expriment par le même mot le deuil des Orientaux : *Lugubris clamor, barbaro ululatu*. (Quinte-Curce, liv. III.) (Louis Racine.)

4. On rapproche cette expression de Virgile (*Enéide*, I, 46) :

Ast ego quæ divum incedo regina.

« Qui peut, dit La Harpe, méconnaître à ce langage la joie intérieure d'un homme qui se félicite de ses succès, qui se vante d'être l'artisan de sa fortune, d'être un politique habile, un homme profond dans la science de la cour, qui oppose avec orgueil son adresse et ses talents à la rudesse d'un rival devant qui d'abord il avait été humilié, dont il est depuis devenu l'égal. On ne saurait accuser Mathan de dire trop de mal de lui. Il n'envisage et ne fait envisager que ce qui l'élève à ses propres yeux, ce qui n'empêche pas que le spectateur ne condamne tout ce dont Mathan s'applaudit ; c'est faire précisément tout ce que l'art exige. »

5. *Comble*, le plus haut degré de quelque chose.

6. *Mémoire*, ici effet de la mémoire, souvenir.

Jette encore en mon âme un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage et les morts[1],
A force d'attentats perdre tous mes remords[2] !
Mais voici Josabet.

SCÈNE IV

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la Reine[3],
Pour rétablir le calme et dissiper la haine[4],
Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux,
Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous[5].

1. *Débris* ; aujourd'hui ce mot s'emploie plus fréquemment au pluriel. Il est dérivé de *briser*, qui vient de l'ancien haut-allemand *bristan*.

2. Idée aussi terrible que vraie. Les scélérats ne cherchent à étouffer leurs remords que par de nouveaux crimes.

Cléopâtre, dans la pièce de Corneille intitulée *Rodogune*, s'exprime ainsi :

> Allons chercher le temps d'immoler mes victimes
> Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.
> (Acte IV, sc. VII.)

3. *Envoyé* est construit en opposition à *je*, sujet de *adresse*.

4. *Rétablir*, composé de *établir*, qui était primitivement *establir* et vient du latin *stabilire* ; *dissiper* vient du latin *dissipare*.

5. *Etonner*, anciènn. *estonner*, vient du bas-latin *extonare*, composé de *tonare* ; on trouve *attonare* dans Ovide.

Ce début du perfide Mathan rappelle à M. Coquerel ces traits du Psalmiste dépeignant les complices d'Absalon : « Leur bouche a plus de douceur que le lait, et leur cœur est hostile ; leurs paroles sont plus onctueuses que l'huile, et ce sont des épées nues. » (PSAUME LV, 22).

Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge[1],
Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
Sur Joad, accusé de dangereux complots,
Allait de sa colère attirer tous les flots[2].
Je ne veux point ici vous vanter mes services.
De Joad contre moi je sais les injustices[3] ;
Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage[4].
De votre obéissance elle ne veut qu'un gage[5] :
C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu,
Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu[6].

JOSABET.

Éliacin !

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte[7].
D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte[8].
Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,

1. *Soupçonne de mensonge. Soupçonner* s'applique aussi bien aux choses qu'aux personnes. « On soupçonne cette dévotion d'hypocrisie. » (ACADÉMIE.)

2. *Les flots de sa colère*, expression figurée.

3. *Contre moi*. On dit plutôt commettre des injustices *envers* quelqu'un que *contre* quelqu'un.

4. *Solenniser*, célébrer avec cérémonie. — *Ombrage* signifie figurément *défiance, soupçon* ; il est pris ici pour *crainte*, ce qui est une acception nouvelle. (Aimé MARTIN.)

5. *Gage* signifie au propre ce que l'on met entre les mains de quelqu'un pour sûreté d'une dette, et au figuré se dit, par suite, de toute sorte de garantie, d'assurance.

6. Cette fin de vers est dure. Louis Racine a remarqué qu'il était facile de mettre : *Qu'elle dit avoir vu*.

7. *Honte*, confusion, trouble, sentiment pénible.

8. *Faire compte de*, avoir en considération, attacher de l'importance à

Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis[1].
La Reine impatiente attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter[2]?
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter?

JOSABET.

J'admirais si Mathan, dépouillant l'artifice[3],
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur[4].

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare?
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare[5]?

1. *Sur l'heure*, à l'instant même. Autrefois on disait aussi : *tout sur 'heure.*

2. *Douter de* signifie ici *hésiter à.*

3. *Admirer si*, terme qui a vieilli, et qui avait le sens de *voir avec étonnement que.*

4. *Ombre de.* Cette expression était familière à Racine. On peut rapprocher même pièce, acte I, vers 16.

... des premiers temps nous retracer quelque ombre.

et *Phèdre*, vers 568 :

Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

5. Ce mot *libérateur* est ironique dans la bouche de Mathan. Il croit l'empire d'Athalie trop bien établi pour redouter un si faible adversaire.

Songez-y : vos refus pourraient me confirmer[1]
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer[2].

JOSABET.

Quel bruit?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine[3] ;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

JOSABET.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur...[4]

MATHAN.

Princesse, c'est à vous de me tirer d'erreur[5].
Je sais que du mensonge implacable ennemie,
Josabet livrerait même sa propre vie[6],
S'il fallait que sa vie à sa sincérité
Coûtât le moindre mot contre la vérité[7].
Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?
Une profonde nuit enveloppe sa race?
Et vous-même ignorez de quels parents issu[8],

1. *Confirmer* signifie ici donner une plus grande certitude à une chose qui avait déjà été donnée ou reçue pour vraie.

2. *Bruit sourd*, expression figurée, se dit d'une nouvelle qui n'est pas encore publique ni certaine. Au propre, un bruit sourd est un bruit qui n'est pas éclatant. Ex. : Il sort un bruit sourd de cette caverne. — *Semer* s'emploie fréquemment au sens moral, pour *répandre*.

3. *Vient*, plus expressif que *est*.

4. *Flatter*, causer une vive satisfaction à.

5. *C'est à vous de*. On sait qu'il y a une différence de sens entre les locutions *C'est à moi*, *à vous... à...* et *C'est* à moi, *à vous... de...* La première indique que le tour de quelqu'un est venu pour faire quelque chose la seconde, que c'est son droit ou son devoir.

6. *Livrer sa vie*, se faire tuer, préférer mourir.

7. Ces deux vers signifient : s'il fallait que pour vivre elle cessât d'être sincère et fût forcée de dire quelque mensonge.

8. *Issu* se rapporte à *le*, complément de *a reçu*.

De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu?
Parlez : je vous écoute et suis prêt de vous croire[1].
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire[2].

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer[3]
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer.
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée[4],
Où le mensonge règne et répand son poison[5] ;
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison[6]?

SCÈNE V

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je? de Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi? fille de David, vous parlez à ce traître[7]?

1. *Prêt de*, aujourd'hui tombé en désuétude, indiquait une disposition particulière à. Voir Chassang, *Gramm. franç.* § 216, Histoire.

2. *Rendre gloire à Dieu* équivaut ici à *rendre hommage à la vérité*, comme le prouve le vers 171.

3. « Le mot *méchant*, qui revient plusieurs fois dans cette pièce, ne serait pas aussi bien dans un sujet qui ne serait pas tiré de l'Écriture. L'Écriture appelle ainsi d'ordinaire tous ceux qui sont rebelles à la loi de Dieu, quelle que soit la mesure de leurs crimes, mesure dont il est juge. » (La Harpe.)

4. *Assis dans la chaire empestée.* Cette expression est tirée du psaume I : « In cathedra pestilentiæ non sedit. »

5. *Répandre* est composé de *re* et *épandre* : *épandre*, anciенn. *espandre* vient du latin *expandere*. *Poison* vient du latin *potionem*, boisson, breuvage et, dans Cicéron, breuvage empoisonné.

6. *Fourbe*, substantif féminin, signifiant ici habitude de tromper, est dérivé de l'adjectif *fourbe*, venu au seizième siècle de l'italien *furbo*.

7. *Fille de David* ; fille signifie ici descendante. David avait été l'adver-

Vous souffrez qu'il vous parle? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas[1]
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent[2],
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent[3]?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu[4]
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu[5]?

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence[6].
Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
Respecter une reine et ne pas outrager[7]
Celui que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien! que nous fait-elle annoncer de sinistre[8]?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

saire décidé de l'idolâtrie, qui sous son règne seul n'avait jamais réussi à s'établir.

1. *Abîme*, primit. *abisme*, de *abissimus* dérivé du bas-latin *abyssus*, ἄβυσσος, abîme, enfer.

2. *Embraser* est dérivé de *braise*, venu du vieil haut-allemand *bras*, feu.

3. *Ecraser*, primit. *escraser*. est composé du radical *craser* qui paraît avoir une origine germanique.

4. *Front* signifie figurément trop grande hardiesse, impudence.

5. *Infecter* est dérivé de *infect*, qui vient du latin *infectus*, corrompu. Il ne faut pas confondre ce verbe avec *infester*.

6. *A cette violence*. La préposition *à* indique parfois, comme ici, ce qui fournit une induction, une conjecture, en latin *ex*.

7. *Outrager* est dérivé de *outrage*, dans lequel on trouve la même racine que dans *outrer* et *outre*, venu du latin *ultra*.

8. *Sinistre* (latin *sinister*) fâcheux, funeste. Il est à remarquer que le latin *sinister* se trouve à la fois dans le sens d'heureux et dans le sens de malheureux.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel[1] :
Les chiens à qui son bras a livré Jézabel[2],
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte et demandent leur proie.

MATHAN (Il se trouble.)

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous[3]?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'orage se déclare.
Athalie en fureur demande Éliacin.

1. Abiron et Dathan se soulevèrent contre Moïse et Aaron : la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas, et les dévora. (*Nomb.* ch. XVI). Doëg accusa, auprés de Saül, Abimelech d'avoir secouru David ; chargé de la vengeance de Saül, il massacra Abimelech et quatre-vingt-cinq prêtres de la ville de Nobé, tous revêtus de leurs ornements pontificaux (*Rois*, I, XXII). Achitophel prit le parti d'Absalon contre son père, et se pendit de désespoir de ce que le jeune prince ne suivait pas ses conseils. (*Rois*, II, XVII.)

2. Voir la note de l'acte I, vers 118.

3. *Egarer* est dérivé de *garer*, lequel est un mot d'origine germanique (ancien haut-allemand *warrôn*, mettre à l'abri, prendre garde).

Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, Seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il pas trop parlé?

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,
Une seconde fois, souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts?
Je suis prête. Je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie et sans être aperçue,
De Cédron avec lui traversant le torrent[1],
J'irai dans le désert, où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours[2]...

1. Le torrent de Cédron coulait au fond d'une vallée étroite à l'est de Jérusalem et se jetait dans la mer Morte. Il fallait le passer pour entrer dans le désert d'Engaddi, où David avait fui, afin d'échapper à son fils Absalon, révolté contre lui. Jésus lui-même, au moment où il allait être livré à ses ennemis, traversa, comme autrefois David, le torrent de Cédron. On suppose qu'il était ainsi nommé parce qu'il y avait eu des cèdres dans cette vallée ; d'autres font venir ce mot d'un mot hébreu qui signifie *noir*.

2. L'ours était un des animaux les plus communs dans les forêts de la Palestine.

Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire :
On peut dans ses États le conduire aujourd'hui.
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui[1].
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable[2] ;
De David à ses yeux le nom est favorable[3].
Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel,
A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel supppliant ne plaignît l'infortune?
Sa cause à tous les rois n'est elle pas commune?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer?

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance?
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains[4]?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,

1. Samarie, capitale du royaume d'Israël n'était située qu'à environ treize lieues au nord-est de Jérusalem.

2. *Farouche*, dur, barbare, cruel. Ce mot vient du latin *ferocem*.

3. « *Un nom favorable aux yeux* n'est pas français. » (ACADÉMIE.)

4. Josabet fait allusion ici à un avis qu'un élève des prophètes était venu donner à Jéhu de sa future grandeur.

Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples[1] :
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir[2]
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher[3]. »
Montrons Éliacin ; et loin de le cacher[4],
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII

JOAD, JOSABET, AZARIAS, SUIVI DU CHŒUR ET DE PLUSIEURS LÉVITES.

JOAD.

Hé bien ! Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes[5].

1. C'est l'idole que les Égyptiens adoraient sous le nom d'Apis.

2. Depuis la construction du temple, il était expressément défendu par Dieu même de sacrifier sur les hauts lieux, et même de célébrer aucune des cérémonies de la religion ailleurs que dans cette enceinte sacrée. (GEOFFROY.)

3. *Nous attacher* signifie ici *nous confier*.

4. *Cacher* a pour sujet *nous* sous-entendu. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 317, Rem. V.

5. Quatre portes aux quatre points cardinaux donnaient entrée dans le temple.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour[1],
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte[2].
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé[3],
Une égale terreur ne l'avait point frappé[4].

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si pour venger l'opprobre d'Israël,
Nos mains ne peuvent pas comme autrefois Jahel[5],

1. On a vu, acte II, scène 2, que le peuple s'était dispersé à la venue d'Athalie dans le temple.

2. Cette tribu était celle de Lévi. Azarias, qui ne sait encore rien des projets de Joad ne songe qu'à l'interruption des cérémonies de la fête et pense qu'elles vont reprendre.

3. Sur l'emploi de l'auxil. *être*, voir Chassang, *Gramm. franç.* § 289.

4. Cette terreur des Israélites est décrite dans l'*Exode* (XVI, 11). « Est-ce faute de tombeaux en Égypte que tu nous a amenés mourir dans le désert? Nous aimons mieux servir les Égyptiens. »

5. *Juges*, ch. IV (Racine.) — Sisara, général des Chananéens, ayant

Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quel vengeurs s'arment pour ta querelle[1] :
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler.
Tu frappes et guéris ; tu perds et ressuscites[2].
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites[3],
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois[4],
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée[5],
Et qui doit du soleil égaler la durée.
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

été défait par Barac, chef des Juifs, se retira dans la tente de Jahel, femme d'Haber ; celle-ci, pendant son sommeil, le fit périr en lui enfonçant un clou dans la tête.

1. *Querelle* signifie ordinairement contestation violente et bruyante. Racine l'a employé ici dans le sens de cause. Corneille l'avait déjà employé ainsi (*le Cid*, I, 4) :

> Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire...
> Trahit donc ma *querelle*, et ne fait rien pour moi.

2. « Tu frappes et tu guéris, tu conduis aux enfers et tu en ramènes. » (Tobie, XIII, 2.)

3. *Ils ne s'assurent point* signifie ici *ils n'ont point confiance.*

4. *Serments jurés.* Remarquez cette expression qui forme une sorte de pléonasme. — David est le roi dont il s'agit ici.

5. *Où tu fais ta demeure.* On dirait plus ordinairement où tu établis ta demeure ; ou, dont tu fais ta demeure. Le temple était considéré comme la demeure de Dieu.

Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords[1],
Et de ses mouvements secondez les transports[2].

LE CHŒUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est, au printemps, la fraîcheur du matin[3].

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille[4].

(Ici recommence la symphonie et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?[5]...
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?[6]...

1. *Prêtez-moi les accords de vos sons*, c'est-à-dire soutenez ma voix par les accords de vos instruments ; par *accords* on entend les sons unis et formant harmonie. Remarquez aussi que *prêter* a ici le sens de fournir comme dans les locutions : prêter aide, prêter assistance.

2. *Ses*, les mouvements, les inspirations de l'esprit divin. *Ses* est un peu éloigné du mot auquel il se rapporte, mais il n'y a pas d'obscurité.

3. « Que mes paroles se répandent comme la rosée et comme les gouttes de l'eau du ciel qui tombent sur l'herbe. » (DEUTÉRONOME XXXII, 2.)

4. « Racine a cru pouvoir s'affranchir ici de la règle, en mettant trois rimes féminines de suite. Huit vers plus bas, on trouve encore trois rimes masculines ; peut-être a-t-il cru ce système plus propre à peindre le désordre des idées dans un moment d'inspiration. » (AIMÉ MARTIN.)

5. Joas. *(Note de Racine.)* — « Comment l'or s'est-il obscurci? comment a-t-il changé sa couleur qui était si belle? » (JÉRÉMIE, IV, I). Joas devenu roi, se déshonora plus tard par ses crimes.

6. Zacharie. *(Note de Racine.)* — Joas le fit lapider dans le vestibule du temple.

Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide[1],
Des prophètes divins malheureuse homicide[2],
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé[3]...
Où menez-vous ces enfants et ces femmes[4]?
Le Seigneur a détruit la reine des cités[5].
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités[6].
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes[7].
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur[8]?

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABET.

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,

1. « Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes ! » (SAINT MATTHIEU, XXXVIII, 37.)
2. *Homicide.* Voir page 8, note 1.
3. Dieu dit dans Isaïe, ch. I, vers 13 : « L'encens m'est en abomination. »
4. Captivité de Babylone. *(Note de Racine.)* — Cinq déportations successives transportèrent à Babylone le peuple de Juda.
5. « La maîtresse des nations est devenue comme veuve ; la reine des provinces a été assujettie au tribut ». (JÉRÉMIE, I. 1.)
6. « Je hais vos solennités des premiers jours des mois, et toutes les autres ; elles me sont devenues à charge : je suis las de les souffrir ». (ISAÏE, II, 14.)
7. Les cèdres étaient entrés pour une proportion considérable dans la construction du temple.
8. « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes ». (JÉRÉMIE, IX, 1.)

Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle[1]
Sort du fond des déserts brillante de clartés,
Et porte sur son front une marque immortelle[2]?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés[3]?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière[4].
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur[5].

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,

1. L'Église. *(Note de Racine.)*

2. « Qui est celle-ci qui s'élève du désert comme une fumée qui monte des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres de senteur? » (*Cantique des cantiques*, III, 6.)

3. Les Gentils. (*Note de Racine.)*

4. *A l'envi*, avec émulation. On dit souvent : à l'envi l'un de l'autre, les uns des autres. Remarquez que *envi* venant de *invitus* s'écrit sans *e* à la fin, tandis que *envie* venant de *invidia* prend un *e*.

5. « Cieux, envoyez d'en haut votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie ; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur ». (ISAIE, XLV, 8.)

« Toute cette prophétie, composée de passages de l'Écriture très bien liés ensemble, est peut-être le plus beau morceau de poésie lyrique qu'il y ait en notre langue. Il a de plus l'avantage d'être dramatique

Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur[1]...

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème[2]
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(Aux lévites.)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneur chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé[3].
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !
Dieu tout puissant, sont-ce là les prémices,

et très utile à l'action ; il sert à remplir les lévites d'un enthousiasme divin ; il en fait des soldats invincibles, prêts à braver tous les dangers pour la défense de Joas et du temple. « (Geoffroy).

1. La question de Josabet reste sans réponse. Comme tous les prophètes, Joad n'avait pas une idée parfaitement claire de ce qu'il venait d'annoncer et il ne pouvait donner aucune explication.

2. Le diadème ne doit pas être confondu avec la couronne. Il se composait d'un bandeau d'environ deux pouces de largeur, ceignant le front et les tempes et s'attachant par derrière.

3. « Le grand-prêtre Joïada donna aux centeniers les lances, les boucliers et les écussons du roi David, qu'il avait consacrés dans la maison du Seigneur. » (Paralip. II, xxiii, 9). David avait fait durant son règne diverses consécrations de dépouilles opimes dans le temple.

Les parfums et les sacrifices
Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides[1] !
Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais[2]
Les glaives meurtriers, les lances homicides
Briller dans la maison de paix?

UNE AUTRE.

D'où vient que pour son Dieu, pleine d'indifférence[3],
Jérusalem se tait en ce pressant danger?
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
Que la force et la violence,
Où les honneurs et les emplois
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
Ma sœur, pour la triste innocence
Qui voudrait élever sa voix?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême,
Pour qui prépare-t-on le sacré diadème?

1. *A* est employé ici où nous mettrions plutôt *pour*. Cet emploi de la préposition *à* est fréquent dans Racine.

2. *Le* forme un pléonasme.

3. Ce vers et les neuf suivants ne sont pas dans l'édition de 1691 ; mais ils sont dans celle de 1692.

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR *chante.*

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tout à tour !
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX, *seule.*

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion. Elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue,

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire !

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère ;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême.
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix,
D'un cœur qui t'aime?

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE, LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles[1], mes sœurs, que portent-ils tous deux?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux[2]?

JOSABET, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin[3].
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne,
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau?

1. *Voile* vient du latin *velum*. Le pluriel *vela* dont le bas-latin avait fait un féminin singulier a donné le féminin *voile*.

2. « Comme le glaive était porté en cérémonie, l'expression *qui marche* est aussi juste que poétique. » (Louis Racine.) *Glaive* vient du latin *gladius* par la chute du *d* médial et par l'insertion d'un *v*.

3. *Bandeau*, autrefois *bandel* (d'où *bandelette*) est un dérivé de *bande*, qui vient du vieil haut-allemand *band*, même signification.

Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple[1].

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront[2].

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front[3]?
Ah ! Princesse, gardez d'en profaner la gloire.
Du roi qui l'a porté respectez la mémoire[4].
Un malheureux enfant aux ours abandonné...

JOSABET, lui essayant le diadème.

Laissez[5], mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !
Princesse, vous pleurez ! quelle pitié vous touche[6]?

1. *Appareil*, disposition de ce qui a grandeur et pompe.

2. *S'éclairciront* a ici le sens de *cesser d'être obscur, se débrouiller.*

3. *Essayer* est dérivé de *essai. Essai* vient du latin *exagium*, qui signifie pesage, expérience pour connaître le poids exact.

4. *Mémoire*, bonne réputation qui reste d'une personne.

5. *Laissez*, pour l'emploi de ce mot, comparez Molière (*Tartufe*, I, 1.):
Laissez, ma bru, laissez : ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.
laisser vient du latin *laxare*, lâcher.

6. *Pitié*, comme *piété*, vient du latin *pietatem. Holocauste*, du grec ὁλόκαυστον.

Le vœu de Jephté et le sacrifice qu'il fit de sa fille pour accomplir ce vœu sont racontés dans le *Livre des juges* (XI, 30-39). On sait que Jephté avait fait vœu, si Dieu lui donnait la victoire sur les Ammonites, d'immoler la première personne qui sortirait de sa maison. Ce fut sa fille qu'il offrit au Seigneur, parce qu'elle vint, avant toutes les autres, à la rencontre de son père, pour se féliciter de sa victoire.

Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des cieux[1].
Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux[2].

SCÈNE II

JOAD, JOAS

JOAS, courant dans les bras du grand-prêtre.

Mon père !

JOAD.

Hé bien, mon fils?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare[3].
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,

1. *Voici qui vous dira* pour *voici celui qui vous dira*.

2. « Ici, le chœur, témoin des préparatifs du couronnement, sort avec Josabet pour laisser Joad seul avec Joas, parce qu'il est contre la vraisemblance que ce chœur reste sur la scène dès qu'on y dit quelque chose qu'il ne doit point entendre. » (Louis RACINE.)

3. *Déclarer*, faire connaître par des paroles expresses.

Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle[1] ;
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie[2] ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie[3].

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois[4].
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois[5]
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même[6],
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,

1. *S'armer de*, expression figurée, *se munir de*.
Corneille avait déjà employé la même expression (*Nicomède*, I. 1) :

Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés peuvent nous accabler.

Bien que qualifiant les deux substantifs *courage* et *foi*, l'adjectif *nouvelle* s'accorde seulement avec le dernier. Cette construction était autorisée par l'usage.

2. *Envie*. Ce mot signifie d'ordinaire le chagrin et la haine qu'on ressent du bonheur et des succès d'autrui. Ici, il signifie simplement. désir, volonté, sens fréquent chez Racine.

3. En prose, on dirait plutôt *s'il le veut*. *Prêt de*, voir Chassang, *Gramm. franç.*, § 219, fin.

4. *Souvent* vient du latin *subinde*, par le changement de *u* en *ou*, de *b* en *v*, et de *inde* en *ent*.

5. *Étroit*, ancienn. *estroit*, vient du latin *strictus*.

6. *Prononcer* (du latin *pronunciare*), déclarer avec autorité, en vertu de son autorité.

Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères[1].

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler[2],
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler[3]?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle,
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Okozias[4]?

JOAS.

O mon père !

JOAD.

Achevez, dites : que vous en semble?

1. *Deutéronome*, ch. XVII. (*Note de Racine.*) — Voici ce passage : « Et lorsqu'il sera établi roi, il n'amassera point un grand nombre de chevaux, il n'aura point une quantité immense d'or et d'argent. Après qu'il sera assis sur son trône, il fera transcrire pour soi, dans un livre, ce *Deutéronome* et cette loi du Seigneur : il l'aura avec soi, et il la lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu et à garder ses paroles et ses cérémonies, qui sont prescrites dans la loi ; que son cœur ne s'élève point d'orgueil au-dessus de ses frères. »

2. *Régler*, se régler sur quelqu'un c'est le prendre pour modèle, se conduire d'après son exemple.

3. *Choisir*, mot d'origine germanique, a d'abord signifié *voir*.

4. Il est dit de ces deux rois de Juda (*Rois*, IV, 8) dont l'un était aïeul et l'autre père de Joas, qu'ils marchèrent dans les voies d'Israël et de la maison d'Achab.

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble[1] !
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi?

JOAD, se prosternant à ses pieds.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ! moi?

JOAD.

Vous saurez par quelle grâce insigne[3]
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein,
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage[4].
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils,
A vous faire périr sa cruauté s'attache[5],

1. Ce vers semble imité d'Homère (*Odyssée*, I, 47) :

2. Ce genre d'hommage ne paraît pas conforme à ce que l'Ecriture nous apprend des usages de ce temps chez le peuple juif. M. Coquerel fait remarquer qu'il n'y a pas dans la Bible un seul exemple de génuflexion pareille. Depuis l'introduction de la royauté, la forme d'hommage était le baiser. On embrassait le nouveau roi en signe de respect filial. Racine s'est trop souvenu de l'étiquette de la cour de Louis XIV.

3. *Insigne*, digne d'être remarqué, d'être distingué. On avait déjà vu, acte III, v.

Hélas ! d'où nous viendra cette faveur insigne?

4. « La grammaire exigeait *échappé à sa rage. Echapper à*, c'est sortir d'un danger, c'est éviter l'action d'une cause qui tend à nuire. *Echapper de*, c'est sortir d'un lieu ou d'une circonstance où l'on était retenu malgré soi. » (Aimé Martin.)

5. *S'attache. S'attacher à* signifie ici *s'appliquer à*.

Et vous poursuit encore sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger[1]
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées
Du ministère saint tour à tour honorées[2].

SCÈNE III

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi? c'est Éliacin?

ISMAEL.

Quoi? cet enfant aimable...

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,
Dernier né des enfants du triste Okozias,
Nourri[3], vous le savez, sous le nom de Joas.

1. *Etendard*, dérivé de *étendre* (latin *extendere*) ; c'est l'enseigne que l'on déploie.

2. « La septième année, Joïada envoya quérir les centeniers et les soldats ; il les fit entrer dans le temple du Seigneur, et fit un traité avec eux, et leur fit prêter le serment dans la maison du Seigneur, en leur montrant le fils du roi. » (*Rois*, IV, XI, 4.)

3. *Nourri* signifie élevé : ce sens est fréquent au XVIIe siècle.

De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée[1]
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé,
Mais Dieu, du coup mortel sut détourner l'atteinte.
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant[2],
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice[3],
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais?

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger[4].
Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.

1. *Fleur* forme ici une *métaphore.* On sait que la métaphore est une figure de style par laquelle on emploie un mot pour un autre, en vertu d'une comparaison abrégée qui se fait dans l'esprit.

2. *Bourreau.* L'origine de ce mot est inconnue.

3. Le mot *complice,* et surtout celui de *vol,* sont ici d'une application très hardie. L'Ecriture sainte a fourni ce trait à Racine. On lit, en effet, dans le livre des *Rois* que Josabet vola, *furata est,* le jeune Joas.

4. *Dans l'horreur du tombeau*, expression abstraite.

Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger vos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi[1].
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux[2]
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux.
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide[3].
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside[4].
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler[5],
Déjà trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence.
De là[6], du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'Arbitre des combats[7] ;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.
Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,
Nous voyant avancer dans ce saint appareil[8],
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple?

1. Aux tribus de Juda et de Benjamin.

2. *Camp* peut signifier une *armée campée* et par suite une *armée quelconque*.

3. *Au* signifie ici *dans le*. *A* marque souvent dans Racine un rapport analogue à celui qui est marqué par la préposition *dans*.

4. *Résider*, exister dans, le mot vient du latin *residere*.

5. *La* se rapporte à *une reine orgueilleuse*.

6. *De là*, ici *ensuite*.

7. *L'Arbitre*, le maître absolu.

8. *Avancer* est employé au neutre dans le sens de *aller en avant*, *appareil*, voir page 136, note 1.

Un roi que Dieu lui-même a nourri dans son temple.
Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfants de Lévi,
Et dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées[1]?
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ;
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parents saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur[2].
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre[3].
Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre[4],
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,

1. *Un roi, le successeur, les armes,* sont compléments directs de *voyant* qui est à la phrase précédente.

2. « Et les enfants de Lévi s'étant tous assemblés autour de lui, il leur dit : Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël. Que chacun mette son épée à son côté... et que chacun tue son frère, son ami, et celui qui lui est proche. Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avait ordonné » (Exode, XXXII, v. 26-28.) — On sait que la loi juive prononçait la peine de mort contre toute idolâtrie.

« La harangue du pontife montre à la fois tous ses dangers et tout son courage. Le glaive d'Athalie levé pour frapper cet enfant royal, et le bras de Dieu levé pour le protéger. » (La Harpe.)

3. On remarque un mouvement semblable dans *Britannicus*, IV, 3 :

Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur.

4. « L'Écriture, qui parle souvent des formules suivant lesquelles on jurait alors, ne parle jamais de serments prêtés sur le livre saint. » (P. Mesnard).

De vivre, de combattre et de mourir pour lui[1].

AZARIAS.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,
De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse :
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus[2].

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils ! de ce nom j'ose encore vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes[3]
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes,
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,

1. « Ensuite ils amenèrent le fils du roi et lui mirent la couronne sur la tête : ils le revêtirent des ornements de sa dignité, lui mirent dans la main le livre de la loi et le déclarèrent roi. Le grand-prêtre Joïada l'oignit et le sacra. » (PARAL. II, XXIII, 11.)

2. « Comme ceux qui, ayant été blessés à mort, dorment dans les sépulcres, dont vous ne vous souvenez plus. » (PSAUME LXXXVII, 6.)

3. *Pardonnez aux*, excusez, tolérez. Dans ce sens, pardonner est suivi de *à*. Quand il s'agit d'une faute, le nom de la faute est régime direct, le nom du coupable est régime indirect : Auguste a pardonné à Cinna son crime.

Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur,
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse[1],
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse[2].
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même[3] ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné[4] ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme[5],
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage[6].

1. *L'absolu pouvoir.* En prose on ne peut dire que *le pouvoir absolu.* L'ivresse du pouvoir, c'est l'ivresse que le pouvoir donne à celui qui en est revêtu.

2. Massillon, s'adressant à Louis XV, lui dit comme Joad à Joas : « Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. » (*Petit Carême.*) Rapprochez aussi ces autres vers de Racine (*Phèdre*, IV, 6) :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

3. *N'a d'autre.* Après le verbe avoir accompagné d'une négation et suivi de *autre que*, *pas* peut se supprimer même en prose; exemple . Je n'ai d'autre volonté que celle de mon père. Il ne se supprimerait pas devant *autre* seul ; on ne dira point : Je n'ai d'autre volonté.

4. Toutes les langues ont représenté le pouvoir tyrannique sous l'emblème d'un sceptre de fer. L'image se trouve dans la Bible : « Tu les briseras avec un sceptre de fer ; comme un vase de potier, tu les mettras en pièces. » (Ps. II, 9.)

5. *Opprime, abîme.* L'Académie a blâmé comme vicieuse cette rime d'une brève avec une longue.

6. *Salomon.* Le chapitre XI du livre III des *Rois* raconte les égarements de Salomon et son idolâtrie.

Promettez sur ce livre[1], et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins ;
Que sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin[2].

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne[3].

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabet : vous pouvez vous montrer.

SCÈNE IV

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, AZARIAS, etc
SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET, embrassant Joas.

O roi, fils de David !

1. *Ce livre*, la Bible.

2. Fénelon semble s'être souvenu de ces deux vers : « Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été faible, pauvre et souffrant comme eux. » (*Télémaque*, II.)

Comme eux. Eux désigne *les pauvres*, idée représentée par le singulier *le pauvre* qui précède. C'est une syllepse. (Voir Chassang, *Gramm. franç.* § 176.)

3. Le vœu de Joas a été rempli. M. Coquerel fait remarquer qu'après la mort de Zacharie, les défaites des armées de Joas par Azael, le siège

JOAS.

O mon unique mère !
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET, à Zacharie.

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils.

JOAD, pendant qu'ils s'embrassent[1].

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABET, à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer?

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

LE CHŒUR.

Quoi? c'est là...

JOSABET.

C'est Joas.

de Jérusalem, l'abandon à l'ennemi, de ses trésors, une longue maladie de langueur et une mort violente sous la main d'un conspirateur marquèrent les dernières années d'un prince dont les commencements avaient été si beaux.

1. Quelques critiques ont reproché à Racine d'avoir montré le meurtrier futur embrassant sa victime.

JOAD.

Ecoutons ce lévite[1].

SCÈNE V

JOAS, JOSABET, JOAD, etc., UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite,
Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts[2] ;
On voit luire des feux parmi des étendards.
Et sans doute Athalie assemble son armée.
Déjà même au secours toute voie est fermée ;
Déjà le sacré mont[3], où le temple est bâti,
D'insolents Tyriens est partout investi.
L'un d'eux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre[4]

1. « A peine Joas est-il couronné, à peine le spectateur a-t-il eu le temps de se livrer à des impressions si douces, que le poète vient jeter la terreur tout au travers de cette pompe et de cette allégresse. » (La Harpe.)

2 *Airain*. Expression figurée pour désigner les trompettes et les armes.

3. Ce mont est le mont de Morija, sommet déjà célèbre par la maison d'Abraham.

4 Ce vers est placé avec beaucoup d'art pour mettre le comble à la consternation : « La nouvelle de l'emprisonnement d'Abner est un coup de foudre qui semble frapper tous les défenseurs du jeune roi; en même temps, elle prépare une péripétie théâtrale lorsque Abner reparaîtra. »

JOSABET, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu,
Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD, à Josabet.

Quoi? vous ne craignez pas d'attirer sa colère
Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour?
Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
Voudrait que de David la maison fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
Où le père des Juifs sur son fils innocent[1]
Leva sans murmurer un bras obéissant,
Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé?
Amis, partageons-nous[2]. Qu'Ismaël en sa garde
Prenne tout le côté que l'Orient regarde ;
Vous, le côté de l'Ourse[3] ; et vous, de l'Occident ;
Vous, le Midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ;

1. Abraham (*Note de Racine*). « Le nom de père des Juifs est donné à Abraham dans les livres des deux Testaments, non seulement en qualité de chef de la race, mais au point de vue d'une suprématie religieuse. » (COQUEREL.)

2. « La troisième partie de vous tous, prêtres, lévites et portiers, qui venez pour faire votre semaine dans le temple, gardera les portes ; l'autre troisième partie se placera vers le palais du roi, et la troisième à la porte que l'on nomme du *Fondement* ; le reste du peuple se tiendra dans le parvis de la maison du Seigneur. » (PARAL. II, XXIII, 5.)

3. *Le côté de l'Ourse*, c'est-à-dire le côté où se trouve la constellation de la Grande Ourse, *le Nord*.

Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi.
Qu'Azarias partout accompagne le roi.

(A Joas.)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace ;
Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir[1],
Et périssez du moins en roi, s'il faut périr.

(A un Lévite.)

Suivez-le, Josabet. Vous, donnez-moi ces armes.
Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI

SALOMITH, LE CHŒUR.

LE CHŒUR chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez.
Jamais plus illustre querelle
De vos aïeux n'arma le zèle.
Partez, enfants d'Aaron, partez.
C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX, seule.

Où sont les traits que tu lances,

1. « Le diadème ceint et ne couvre point : plusieurs cependant ont excusé *se couvrir* d'un diadème, surtout en poésie. » (ACADÉMIE.)

Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux[1]?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob[2], tes antiques bontés?
Dans l'horreur qui nous environne,
N'entends-tu que la voix de nos iniquités?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?

UNE VOIX, seule.

C'est à toi que dans cette guerre
Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
« Faisons, disent-ils, cesser
Les fêtes de Dieu sur la terre.
De son joug importun délivrons les mortels,
Massacrons tous ses saints. Renversons ses autels.
Que de son nom, que de sa gloire
Il ne reste plus de mémoire ;
Que ni lui, ni son Christ ne règnent plus sur nous[3]. »

LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,

1. *Jaloux.* Dans *Esther*, I, 342, on lit déjà :

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux.

Cette épithète de jaloux est tirée de l'Ecriture. Elle exprime bien l'idée que Dieu ne peut admettre de partage quelconque dans l'adoration qui lui est due.

2. L'expression *Dieu de Jacob* revient souvent dans l'Ecriture.

3. « Le nom de Christ peut s'entendre de Joas qui va recevoir l'onction royale, et du sauveur promis qui portera ce nom. » (P. MESNARD.)

Grand Dieu, dans ton juste courroux?
N'es-tu plus le Dieu jaloux?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances?

UNE VOIX, seule.

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau[1]
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne?

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne[2]?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats,

1. La virgule qui précède *au berceau* est très importante ; elle empêche de faire rapporter à *ange* ces mots qui sont complément indirect de *défendre*.

2. « *Sonne* est superflu : on ne l'entendrait pas si elle ne sonnait. » (ACADÉMIE.) — « *L'entendre qui sonne*, c'est *l'entendre sonner*, et il n'y a rien là de redondant. » (MARTY-LAVEAUX.)

Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons, retirons-nous[1] 702
A l'ombre salutaire
Du redoutable sanctuaire.

1. Ce vers n'a sa rime qu'au premier vers de l'acte V.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR

SALOMITH.

Cher Zacharie, eh bien? que nous apprenez-vous[1]?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière[2].
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.
Le grand-prêtre a sur lui répandu l'huile sainte.
O ciel ! dans tous les yeux quelle joie était peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau[3] !

1. Ce premier vers du cinquième acte rime avec un des derniers vers du chœur qui termine le quatrième. « Racine a cru pouvoir en user ainsi parce que le chœur lie les deux actes ensemble, et que Salomith, qui termine le quatrième acte, commence le cinquième. » (ACADÉMIE.)

2. « Comme les mots *au Seigneur* ne peuvent être régis ici que par *prière*, plusieurs ont trouvé l'inversion trop forte. » (ACADÉMIE.)

3. *Racheté du tombeau*, expression biblique, allusion à l'esclavage d'où l'on sortait par un rachat.

Ma sœur, on voit encor la marque du couteau[1].
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice[2],
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse[3].
Lui, parmi ces transports, affable[4], et sans orgueil,
A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil[5],
Jurait de se régler par leurs avis sincères,
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé[6]?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé.
Des enfants de Lévi la troupe partagée[7]
Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
Et crier pour signal : « Vive le roi Joas ! [8] »

1. Détail ajouté par l'imagination de Racine.

2. *Coin*, vieux français *coing*, vient du latin *cuneus*.

3. *Sanglot* est le substantif verbal de *sangloter*, qui vient du latin *singultare* ; *allégresse* est dérivé de *allègre*, vieux français *alègre*, du latin *alacris*.

4. Le mot *affable* était alors nouveau. Il fut condamné par Patru, mais Racine le consacra par l'heureux emploi qu'il en fit.

5. *Flatter* signifie au propre caresser par quelque attouchement ; il est employé ici au figuré et par extension.

6. *Semer*, voir page 56, note 3.

7. *Partagée*. Elle s'était partagée en quatre corps, puisqu'il y avait quatre portes.

8. Nous voyons par plusieurs passages de la Bible (notamment SAMUEL, I, 1, 10, 24 ; ROIS, I, 1, 39), que le cri de Vive le Roi accompagnait les cérémonies de l'avènement.

Mais mon père défend que le roi se hasarde[1],
Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
Cependant Athalie, un poignard à la main[2],
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.
Pour les rompre, elle attend les fatales machines[3],
Et ne respire enfin que sang et que ruines.
Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
Qu'en un lieu souterrain par nos pères creusé
On renfermât du moins notre arche précieuse.
« O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse[4] !
L'arche qui fit tomber tant de superbes tours[5],
Et força le Jourdain de rebrousser son cours[6],
Des dieux des nations tant de fois triomphante[7],
Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente? »
Ma mère auprès du roi dans un trouble mortel,
L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel[8],

1. *Hasarder*, dérivé de *hasard*. Voir page 81, note 1.

2. *Un poignard à la main* : cet hémistiche a déjà été vu, acte I, vers 244.

3. Ces machines étaient de deux sortes : les catapultes et les balistes. Il n'en est question, dans la Bible, que sous le règne d'Hozias, postérieur à Athalie de soixante-dix ans.

4. *Injurieuse*, qui fait outrage, offense.

5. Le siège de Jéricho et l'écroulement des murailles de cette ville sont racontés au chapitre VI de *Josué*.

6. Josué, pour traverser le Jourdain avec les Israélites, avait fait porter l'arche devant le peuple les eaux du fleuve s'arrêtèrent, les prêtres qui portaient l'arche traversèrent, avec le peuple tout entier, le lit desséché du Jourdain. (*Josué*, III, 1-17.)

7. On peut voir là une allusion à ce qui arriva après la défaite des deux fils d'Héli ; l'arche sainte, prise par les Philistins, avait été placée par eux dans le temple de leur idole Dagon , deux fois, au matin, ils trouvèrent l'idole brisée et renversée à terre.

8. *Sur, vers.* Remarquez la différence : Josabet est plus près du prince que de l'autel.

Muette et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.
Le roi de temps en temps la presse entre ses bras,
La flatte[1]... Chères sœurs, suivez toutes mes pas ;
Et s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse,
Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés?
Qui fait courir ainsi ces lévites troublés?
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes?
Le temple est-il forcé?

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes ;
Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, ISMAEL, DEUX LÉVITES, ETC.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
Cher Abner, quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège[2] !
On disait que d'Achab la fille sacrilège

1. *Flatter* est pris ici dans son sens propre ; page 118, note 4.

2. *Au travers de* suppose des obstacles à traverser ; *à travers* signifie simplement *au milieu de*.

Avait pour assurer ses projets inhumains[1],
Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage.
Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage[2].
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
J'attendais que le temple en cendre consumé[3],
De tant de flots de sang non encore assouvie[4],
Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois[5]
Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce[6]?

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre,
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,

1. *Assurer* a ici le sens de *rendre sûr, certain, fortifier.*

2. *Prix* signifie récompense, et, par antiphrase, punition, châtiment.

3. *Le temple en cendre consumé*, proposition absolue. (Voir Chassang, *Gramm. franç.* § 334.)

4. *Assouvie*, rassasiée. Bossuet a dit le même dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, II, 4 : Ses ennemis s'assouvirent de son sang.

5. *Retrancher* signifie ôter quelque chose d'un tout, et aussi ôter entièrement, supprimer.

6. « Il est permis de douter que cette manière de parler convienne au grand-prêtre qui s'est expliqué sur les miracles bibliques en termes si imposants (Acte I, 164), elle n'est peut-être qu'une formule trop moderne de surprise. » (COQUEREL.)

A deux conditions peuvent se racheter.
Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance[1],
Par votre roi David autrefois amassé,
Sous le sceau du secret au grand-prêtre laissé[2].
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit
[suivre[3] ?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
Vous gardiez de David quelque trésor secret[4],
Et tout ce que des mains de cette reine avare[5]
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins[6]

1. Cette invention d'*un trésor caché*, qui est de l'auteur, est très ingénieuse. Il s'ensuit qu'Athalie, trompée par son *avarice*, a l'air de se précipiter elle-même dans le piège au lieu d'y être attirée par Joad. Il n'y songeait nullement : il voulait même aller *la chercher jusque dans son palais*, mais elle vient se livrer entre ses mains. Il voit que c'est Dieu qui la conduit à sa perte, et il laisse faire Dieu et *son ennemie*. C'est ce que Louis Racine a très bien senti et expliqué. (La Harpe.)

2. *Sous le sceau du secret*, locution qui veut dire : A condition que le secret en sera inviolablement gardé. Racine s'en était déjà servi dans *Phèdre*. V. 1.

Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé.

Sceau vient du latin *sigillum*, diminutif de *signum*.

3. Nous voyons dans les *Sentiments de l'Académie sur Athalie* que cet emploi de l'indicatif a été blâmé par quelques académiciens, mais approuvé par la plupart.

4. *Gardien*. Ce subjonctif semble indiquer qu'Abner ne croit pas à 'existence du trésor.

5. *Avare*, ici avide, sens qu'a souvent le latin *avarus*.

6. *D'impurs assassins*, les Tyriens qui composaient l'armée d'Athalie.

Viennent briser l'autel, brûler les chérubins[1],
Et portant sur notre arche une main téméraire,
De votre propre sang souiller le sanctuaire?

JOAD.

Mais siérait-il[2], Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie[3]?

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant[4]
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins?
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit presqu'en naissant à périr condamné ;
Mais Dieu le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.

1. « Salomon fit dans le sanctuaire deux chérubins de bois d'olivier qui avaient dix coudées de haut. » (*Rois*, III, VI, 23.) Ces deux chérubins couvraient l'arche de leurs ailes et enfermaient l'arche et les deux autres chérubins d'or que Moïse avait placés au-dessus.

2. *Siérait-il*, conditionnel du verbe *seoir* qui a deux sens : 1° dans le sens *d'asseoir*, il n'est usité qu'au participe présent *séant*, au participe passé *sis*, *sise*, et à l'impératif *sieds-toi* ; 2° dans le sens de *être convenable*, il ne s'emploie aussi qu'à certaines formes : *il sied*, *ils siéent*, *il seyait*, *il siéra*, *il siérait*, *seyant*.

3. *Aux dépens de*, ici par le sacrifice, la perte de.

4. *Plût*. Sur cet emploi du subjonctif voir Chassang, *Grammaire franç.*, § 298.

Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable
De nos malheureux rois l'homicide implacable[1]?
Du moins, et Josabet, comme moi, l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir[2] ;
J'ai vu de son courroux tomber la violence.

(A Josabet.)

Princesse, en ce péril, vous gardez le silence?
Hé quoi? pour un enfant qui vous est étranger,
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore?
Que feriez-vous de plus si des rois vos aïeux
Ce jeune enfant était un reste précieux?

JOSABET, tout bas à Joad.

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :
Que ne lui parlez-vous[3]?

JOAD.

Il n'est pas temps, Princesse[4].

1. *Homicide*, voir page 8, note 1.

2. *Je l'ai vu.* Nous écririons aujourd'hui *Je l'ai vue*, mais la règle actuelle touchant l'accord du participe passé suivi d'un infinitif n'était pas obligatoire au temps de Racine.

3. *Que* a ici le sens de *pourquoi*.

4. « Un des commentateurs de Racine s'est étonné que Joad continue de cacher à Abner la naissance de Joas, lorsque tous les défenseurs, tous les réfugiés du temple en sont déjà instruits et que le couronnement a eu lieu... Abner ne paraît que comme envoyé d'Athalie et devra lui rapporter une réponse ; Joad ne veut point obliger Abner, au milieu de la cour et du camp d'Athalie qui l'attendent, à garder un silence ou à déguiser un mystère si dangereux pour lui. » COQUEREL.

ABNER.

Le temps est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez[1],
Mathan près d'Athalie étincelant de rage[2],
Demande le signal, et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,[3]
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer[4].
Donnez-moi seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures[5].
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un faible secours ;
Votre austère vertu n'en peut être frappée,
Hé bien ! trouvez-moi donc quelque arme quelque épée;
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,
Abner puisse du moins mourir en combattant.

1. Balancer ne doit pas être confondu avec *hésiter.* Celui qui balance est porté alternativement d'un côté et puis d'un autre ; c'est pour cela qu'il ne se décide pas. Celui qui hésite est attaché, arrêté à un certain point ; il ne va pas en avant ; c'est pourquoi il ne prend pas de parti. On hésite devant un obstacle ; on balance entre divers objets.

2. *Etincelant de rage.* On peut rapprocher Corneille, *Pompée,* IV, 1.

Ses farouches regards étincelaient de rage.

3. Le Saint des Saints, où l'arche était déposée, formait l'endroit le plus retiré du temple. Le grand-prêtre seul pouvait y pénétrer et il ne le faisait qu'une fois par an, le jour de la fête de la Propitiation.

4. *Nous parer de ce coup...* On dirait aujourd'hui *parer ce coup.*

5. *Assurer* a ici le sens de *garantir, mettre en sûreté, protéger.* Les exemples sont fréquents dans Corneille et dans Racine.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse :
De tant de maux, Abner, détournons la menace.
Il est vrai, de David un trésor est resté.
La garde en fut commise à ma fidélité[1].
C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière.
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
De ses plus braves chefs, qu'elle entre accompagnée ;
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur[2],
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre[3]?
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre[4].
Et quant à cet enfant si craint, si redouté[5],
De votre cœur, Abner, je connais l'équité,
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance ;
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

1. *Commise*, confiée, voir page 99, note 4.

2. *Ramas* se dit d'hommes, de troupes, en un sens péjoratif.

3. *Ombre* est pris ici dans le sens d'*ombrage*. Suivant le dictionnaire de l'Académie, on dit figurément d'un homme qui se défie de tout, que *tout lui fait ombre*.

4. « Athalie, entrant accompagnée de ses plus braves chefs, soutenue d'une escorte de ses plus fidèles guerriers, n'a point l'air d'une femme surprise sans défense et massacrée par trahison. Il semble qu'elle pouvait, avec sa suite, se défendre contre des prêtres et des enfants : mais à l'aspect de leur véritable roi, ses partisans l'abandonnent, et la seule nouvelle du couronnement de Joas disperse cette armée composée d'étrangers et d'infidèles Hébreux. » (GEOFFROY.)

5. *Redouter* dit plus que *craindre*.

ABNER.

Ah ! je le prends déjà, Seigneur, sous mon appui[1].
Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III

JOAD, JOSABET, ISMAEL, ZACHARIE, ETC.

JOAD.

Grand Dieu ! voici ton heure, on t'amène ta proie.
Ismaël, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille).

JOSABET.

Puissant maître des cieux,
Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux,
Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps ;
Suivez de point en point ces ordres importants.
Surtout, qu'à son entrée et que sur son passage,
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas,
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats[2].
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,

1. *Appui* signifie figurément *protection. Prendre sous son appui* équivaut donc à *prendre sous sa protection.*
2. La rime de *soldats* et de *Joas* est peu satisfaisante pour l'oreille.

Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse.

(A un lévite).

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi.
Appelez tout le peuple au secours de son roi ;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille[1].
Il vient.

SCÈNE IV

JOAS, JOAD, JOSABET, TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, ETC.

JOAD continue.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu[2] ;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,

1. Au XVII[e] siècle, *étonner* avait une grande force de sens, et ici *étonnante* ne répète pas, comme on pourrait le croire, mais relève l'idée exprimée par *merveille*.

2. « Que les lévites demeurent toujours auprès de la personne du roi avec leurs armes. » (PARAL. II, XXIII, 7.)

Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuivit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau).

Vous changez de couleur, Princesse?

JOSABET

Ah ! sans pâlir
Puis-je voir d'assassins le temple se remplir?
Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte...[1]

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
Tout est en sûreté

SCÈNE V

ATHALIE, JOAS (caché derrière le rideau), JOAD, JOSABET, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots[2] pernicieux auteur,

1. *Escorte* vient de l'italien *scorta*, même signification.

2. *Ligues, complots.* Ces deux mots ne sont pas tout à fait synonymes. La ligue est une association souvent publique entre particu-

Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances.
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé,
De ton frivole espoir es-tu désabusé?
Il laisse à mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
Te...[1] Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'a promis, songe à l'exécuter.
Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils?

JOAD.

Sur-le-champ, tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire.)

On voit Joas sur son trône : sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche : et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques[2],
Reine? de ton poignard connais du moins ces marques
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Okozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas[3].

liers pour des intérêts politiques ; le complot est une résolution arrêtée secrètement et pour un but le plus souvent coupable.

1. *Te...* Il y a ici une réticence. On rapproche ce vers par lequel Virgile termine les reproches adressés par Neptune aux vents qui ont troublé son empire :

Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus. (*Enéide*, I, 139.)

2. *Connais* est ici pour *reconnais*.

3. « Je ne connais point de plus grand coup de théâtre, dit La Harpe ; il réunit la terreur, l'attendrissement, la pompe et la majesté. Cette pièce me semble sous tous les rapports le chef-d'œuvre de l'esprit humain. »

ABNER.

Ciel !

ATHALIE, à Joad.

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle,
Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle?
Il fut par Josabet à ta rage enlevé.
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste,
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

(Ici, le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple, et les lévites armés sortent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je? O trahison ! ô reine infortunée !
D'armes et d'ennemis je suis environnée.

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.

1. « Athalie entendit le bruit du peuple qui accourait : et, entrant parmi la foule dans le temple du Seigneur, elle vit le roi assis sur son trône, suivant la coutume, et les chantres et les trompettes auprès de lui, et tout le peuple dans la réjouissance et sonnant de la trompette. Alors elle déchira ses vêtements, et elle s'écria : Trahison ! trahison ! (ROIS, IV, XI, 13, 24.)

Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée ;
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée[1].

ATHALIE.

Quoi? la peur a glacé mes indignes soldats?
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas[2] !

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, se jetant aux pieds de Joas.

Sur qui? Sur Joas ! sur mon maître?

ATHALIE.

Lui Joas? lui ton roi? Songez, méchant, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle,
On vient à mon secours. Tremblez[3], troupe rebelle.

SCÈNE VI

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, ETC.

ISMAEL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis.

1. Image tirée de la Bible. « Je vis une femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs. » (Apoc. XVII, 6.)
2. *Piège* vient du latin *pedica*, même signification.
3. *Tremblez*, au pluriel par syllepse.

L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
Comme le vent dans l'air dissipe la fumée[1],
La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
D'Okozias au peuple ont annoncé le fils,
Ont conté son enfance au glaive dérobée,
Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
Partout en même temps la trompette a sonné.
Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
Ont répandu le trouble et la terreur subite
Dont Gédéon frappa le fier Madianite[2].
Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
Ont, par divers chemins, disparu les premiers.
Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite[3] ;
Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite[4],
Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
Enfin d'un même esprit tout le peuple inspiré,
Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie[5],

1. Expression tirée de la Bible. David parlant de l'arche qui a vaincu ses ennemis, dit : « Tu les dissipes comme une fumée chassée. » (Ps. LXVIII, 3.)

2. La défaite des Madianites par Gédéon est racontée au *Livre des Juges*, VII, 16-22. Les ennemis furent frappés de terreur par le bruit des trompettes des Israélites, par les vases où ils portaient leurs torches et par leur cri : « Glaive du Seigneur et de Gédéon. »

3. « Dans cette belle peinture de la joie publique, le poète n'oublie pas de faire remarquer que *quelques Juifs éperdus* ont pris la fuite. Il a été dit, au commencement de la pièce, que plusieurs étaient du parti d'Athalie et adoraient Baal. Plus on examine cette pièce, plus on remarque l'ordre dans lequel tout se suit. » (LOUIS RACINE.)

4. *Conduite* est employé ici dans le sens théologique de voie divine dessein divin. C'est ainsi que Pascal a dit (Lettre 4) : « Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des saints. »

5. « Tout le peuple fit une grande réjouissance, et la ville demeura en paix. » (ROIS, IV, XI, 20.)

Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
Tous chantent de David le fils ressuscité[1].
Baal est en horreur dans la sainte cité.
De son temple profane on a brisé les portes.
Mathan est égorgé

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes[2] !
Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper ;
Je vois d'Okozias et le port et le geste[3] ;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe ; Achab seul est détruit[4].
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée[5],
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.

1. M. Coquerel voit dans ce vers un anachronisme de langage ; le mot *ressuscité* ne se trouve point dans les livres de l'Ancien Testament, pris dans le sens dogmatique ou moral que les idées chrétiennes ont fait prévaloir.

2. « Cette exclamation d'Athalie est sublime : c'est le *Christe, vicisti* de Julien l'Apostat. (LOUIS RACINE.)

3. *Port,* la manière dont une personne se tient, marche et se présente.

4. *Détruit.* La même expression se trouvait déjà dans *Mithridate* (Acte III, sc. 1) :

Vous même, n'allez point, de contrée en contrée,
Montrer aux nations Mithridate détruit.

5. *Opposer à,* ici mettre en lutte avec. C'est ainsi que Voltaire a dit, *Henriade,* II :

Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, et la France à la France.

Qu'il règne donc, ce fils, ton soin et ton ouvrage ;
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère[1] !
Que dis-je, souhaiter? Je me flatte ; j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul[2], à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
Et que la sainteté n'en soit point profanée[3].
Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris[4],
De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
Si quelque audacieux embrasse sa querelle[5],
Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

1. *Mère* est ici pour grand'mère.

2. *Conforme à*, ayant les mêmes sentiments que.

3. « Alors Joïada fit ce commandement aux centurions qui commandaient les troupes, et leur dit : « Emmenez-la hors du temple; et si quelqu'un la suit, qu'il soit tué par l'épée » ; car le pontife avait dit : « Qu'on ne la tue pas dans le temple du Seigneur. » Les officiers se saisirent de sa personne, et elle fut tuée en ce lieu-là. » (ROIS, IV, XI, 15 et 16.)

4. « Comme de *meurtre* on a fait *meurtri*, il était naturel que l'un conservât le sens de l'autre, et c'est ce qui a eu lieu d'abord. Mais l'usage, qu'on ne peut pas toujours expliquer, en a décidé autrement, et depui longtemps *meurtrir* ne signifie plus que *faire des meurtrissures, des contusions*. « Ils l'ont *meurtri* de coups. » Les Anglais, plus conséquents, disent dans un même sens les deux mots *murder* et *murdered*. » (LA HARPE.)

5. *Querelle*, voir page 56, note 1.

SCÈNE VII

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, ETC.

JOAS.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie.

JOAD, aux lévites.

Appelez tout le peuple, et montrons-lui son roi.
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi[1].
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et saintement confus de nos égarements,
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.
Hé bien? de cette impie a-t-on puni l'audace?

SCÈNE DERNIÈRE

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, ETC.

UN LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.

1. *Foi*, fidélité, et, par extension, protestations de loyauté.

Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs,
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père[1].

1. Ces quatre derniers vers répondent assez aux sentences religieuses par lesquelles se termine la tragédie d'*Ion*, d'Euripide, à laquelle Racine avait certainement songé en écrivant cette tragédie :

« O Apollon, fils de Jupiter et de Latone, reçois nos adieux ; celui dont la maison est en proie aux calamités, s'il honore les dieux, qu'il soit plein de confiance ; car les gens de bien reçoivent à la fin le prix de leur vertu ; et les méchants, comme leur nature les y condamne, ne sauraient jamais être heureux .»

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie E. Desfossés, 13, Quai Voltaire. — 52345


GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01409 4755

61737. - Imp. Desfossés. Paris. 2-14